

Université de Montréal

Camp et Forêt
suivi de
Quatre objets de mémoire

par
Michèle Comtois

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de Maîtrise ès Arts (M.A.)
en littératures de langue française
option recherche-crédation

juin 2012

© Michèle Comtois, 2012

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

Camp et Forêt

suivi de

Quatre objets de mémoire

présenté par :

Michèle Comtois

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Mme Andrea Oberhuber
présidente-rapporteure

Mme Catherine Mavrikakis
directrice de recherche

Mme Claire Legendre
membre du jury

RÉSUMÉ

Camp met en présence un officier nazi et ses Juifs : une petite fille s'appuyant sur sa vie *d'avant* afin de survivre dans sa vie *d'après*, une jeune femme d'une cinglante liberté intérieure et un groupe de prisonniers, la masse grise. Ce récit se déroule en quelques jours dans un camp d'extermination, en Pologne. Il y est question d'un projet insensé, imaginé et mis en œuvre par le Nazi dont le discours s'apparente à de confuses et dérisoires logorrhées. La recherche d'une humanité déniée, à la base du dévoilement de l'individualité des personnages (prisonniers), émane de la grâce, de l'authenticité et de la force vitale de la protagoniste, la petite fille, tendue vers son *plan-de-quand-même-vie*.

Forêt, écrit en parallèle, puis à la fin de *Camp*, n'est pas sa suite, mais l'est aussi... Court récit poétique, il raconte la traversée d'une forêt par une femme à la recherche de ses édens. Le lieu, interpellé et très souvent conspué pour ce qu'il est devenu, devient un *actant*. Forêt, se servant de ses restes mythiques, contraint le pas-à-pas de la femme, perdue d'avance.

L'essai, *Quatre objets de mémoire*, porte sur l'appropriation et la transmission de la mémoire de la Shoah, à partir de restes, de détails, de petits riens, perçus ici comme d'*imaginables* traces. J'interroge les signes singuliers d'improbables objets (feuillets administratifs du Troisième Reich, clichés fragmentaires d'Auschwitz-Birkenau et photographies de ses bois et de ses latrines) afin d'y débusquer de petits morceaux du caché, du secret et de l'innommable de la *Solution finale*. L'affect ressenti en

présence de ces objets, par ce que je nomme, le nécessaire abandon, y est analysé dans le dessein d'en saisir leurs douleurs et de les rendre miennes. L'œuvre de l'artiste de la photo, Marie-Jeanne Musiol, sur Auschwitz-Birkenau, est à la base de ce désir de mémoire pérenne.

Mots clés : Shoah, mémoire du lieu, récit de fiction, photographie de camps, Marie-Jeanne Musiol, Auschwitz-Birkenau, forêt, traces, restes.

ABSTRACT

Camp presents a Nazi officer and *his* Jews : a little girl leaning on her *previous* life so that she'll survive in her *afterwards* life, a young woman livened up by a pungent inner freedom and a group of prisoners, the grey herd. This story takes place within few days inside an extermination camp, in Poland. It is about an insane plan, envisioned and implemented by the Nazi whose discourse is similar to muddled and vacuous logorrheas. At the very roots of the unveiling of the character's individuality (the prisoners), the quest for a denied humanity emanates from the grace and the vital force of the protagonist, the little girl, towards her *plan-of-anyhow-life*.

First written in parallel then in the end, *Forêt* is not the continuation of *Camp* even if it is, as well... This brief poetical narrative relates a woman's crossing of a forest while searching for her Edens. Hailed and quite often jeered for what it became, the site turns into an *actant*. Through its mythical remnants, *Forest* ergo compels the woman's doomed step-by-step.

The essay *Quatre objets de mémoire* focuses on the appropriation and transmission of the memory of the Holocaust through remnants, details, small things regarded here as imaginable traces. I examine quaint signs of unlikely objects (Third Reich's administrative leaflets, Auschwitz-Birkenau's fragmented pictures and images of its woods and latrines) in order to disclose small pieces of what is the hidden, the secretive and the unspeakable about the *Final Solution*. The affect experienced upon their contact, through what I call the "necessary abandonment", is thusly analyzed

with the purpose to comprehend the corresponding pains and to seize them for myself. Photo Artist Marie-Jeanne Musiol's work on Auschwitz-Birkenau underlies this perennial desire to remember.

Keywords: Holocaust, site memory, fictional narrative, photography of camps, Marie-Jeanne Musiol, Auschwitz-Birkenau, forest, traces, remnants.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	iii
Abstract	v
Dédicace	viii
Remerciements	ix
Camp et Forêt	1
Camp	3
Forêt	84
Note liminaire	95
Quatre objets de mémoire	96
L'ordre de route n° 587	97
Irréfutables restes	104
Arbres tronqués	114
et Latrines sans fond	128
Bibliographie	133
Annexe I	x
Annexe II	xii

à Annette Martel-Comtois
(1914–2012)

REMERCIEMENTS

Directrice de recherche aussi rigoureuse qu'inspirée, Catherine Mavrikakis mérite mon respect et ma gratitude. Mes remerciements également à la professeure visionnaire qu'elle a été, dont l'enseignement et les corpus étudiés m'ont permis de découvrir des littératures aussi singulières que signifiantes.

Pour leur humour bienveillant *et* mordant, merci à mes fils tant aimés, Martin et François-Olivier, leurs rires ont su me redonner, maintes fois, plaisir et confiance. Ma reconnaissance à Javier et à mes vieux amis de toujours, leurs présences attentives me furent précieuses. Merci à Nicolas pour sa patience informatique, ainsi qu'à Élisabeth et Habib pour leur estime.

Camp et Forêt

COMME TU te meurs en moi :

jusque dans le dernier
nœud de souffle
éliminé
tu es planté avec un
éclat
de vie.

Paul Celan, *Contrainte de lumière*

Camp

L'homme arriva, un verre de lait chaud à la main. Restait debout, attendant que la femme lève les yeux sur ce qu'il appelait rituellement, *le précieux viatique*. La main porteuse tremblait. Oh ! Légèrement. Du cuir écarlate et noir la recouvrait... On aurait dit un drapeau. À l'annulaire de l'autre main, une chevalière en onyx, gravé d'un aigle aux ailes déployées. Après plusieurs minutes, il posa le verre sur la table métallique qui les séparait. Du lait chaud, lui dit-il, avec du miel. Du miel de là-bas ! Réellement de là-bas, ajouta l'homme. La femme gardait la tête inclinée, sans cesser de l'observer à travers ses cheveux roux. Cela va te réchauffer, murmura-t-il, en reprenant le verre. Il lui tendit le lait, penché au-dessus de la table. Sa main-drapeau tremblait toujours... Quelques gouttes jaillirent et éclaboussèrent le métal. Des effluves lactés s'élevèrent... La femme bougea. Oh ! Presque pas. Ce tressaillement encouragea l'homme : tu es transie, bois ! bois ! Nous parlerons... Après. C'est ça... Après. Il contourna la table et la chaise qui la jouxtait sans qu'aucun autre mouvement ne se fasse. Subitement irrité, il déposa le verre au pied de la femme et, se détournant, sortit de la pièce dans un ferraillement de bottes, de verrous et de porte claquée. Les murs frémirent. (Du temporaire, prévu pour peu d'années, s'étaient dit les fonctionnaires de Berlin en dessinant les baraques. L'Assainissement aura une fin, ce qui nous permettra de tout raser avec facilité... Ne resteraient plus que les briques de fondation au ras du sol. Pour ainsi dire... Rien.)

Dès que l'homme fut sorti, la femme attrapa le verre encore chaud. Du lait se répandit sur son manteau. Malgré la saleté du tissu, elle lapa les coulées blanches, avala ce qui restait au fond du verre et lécha ses parois. Puis se leva et s'approcha de la table pour y déposer le verre. C'est alors qu'elle le vit. Il était là, près d'une lampe basse... À sa portée. Un oubli ? pensa la femme. Non ! Bien sûr que non...

Les cliquetis de fer la firent revenir à sa place. Quand il rentra, avec quelques feuilles dans sa main baguée, il la trouva debout. Contournant la table, il se mit à sourire. Oh ! Légèrement. Comme une contraction des lèvres, sans plus. Il venait de voir le verre vide. Seulement le verre. Il s'approcha d'elle... Son odeur âcre la fit éternuer. L'homme se méprit : Bien, très bien ! Le lait chaud dégage la gorge... Assieds-toi. Elle vit le sourire s'élargir. Il retourna à la table, prit la chaise, puis revint vers la femme. Maintenant, nous pouvons parler, lui dit-il. Assieds-toi. La main-drapeau pointée vers elle ne tremblait plus. Il s'assit et se mit à lire : « Gerson, Claire, née le 28 juin 1914, rue Sauval, Paris... » Ah Pariss ! Pariss ! Bon, passons sur ça, sur ça... Ici, oui, important... « artiste-peintre » ! Bien. Très bien... artiste...

« Le 18 décembre 1943, arrêtée à... » Assieds-toi. Pourquoi t'a-t-on arrêtée ?

C'est nécessaire...

Réponds.

Juive.

Quoi ?

Juive.

Je ne parle pas de ça. L'homme...

Le chien, je l'ai...

L'homme ? Parle-moi de l'homme.

...tué pour le manger. C'était un vieux chien...

Je ne veux rien savoir de ça... L'homme ?

...très coriace. L'homme... Le chien était entre lui et moi.

Et alors ?

La laisse trop tendue... Le pavé était...

Non !

...glacé. Il est tombé.

Non, non, non ! Tu l'as tué !

J'avais déjà le chien.

Arrête ! Arrête ! Tout est écrit là... On vous a vus. Un témoin de qualité, un voisin...

Je te lis sa déposition : « J'ouvrais ma boucherie, quand elle a surgi comme une furie, ce qu'elle est, je la connais, elle ne me demandait jamais rien... Jamais. J'aurais pu...

Trop fière... Tête haute et tout et tout... Comme ceux de sa race ! » Bon, passons,

passons... Ah oui ! Ici. Je reprends : « Elle s'est attaquée au petit homme, un brave

homme bien tranquille. Je le vois tous les matins promener son vieux cabot, je veux

dire son chien... La déesse rouge, je l'appelais comme ça, la déesse rouge l'a attaqué

par-derrière et renversé cul par-dessus tête. Comme une furie ! » Que réponds-tu à ça,

l'artiste ?

Il est tombé.

Le témoin a tout vu. L'homme...

Je ne voulais que le chien.

Tu l'as tué... Toi !

Il se leva. Fit tomber la chaise. L'enjamba. Se retourna pour la pousser d'un coup de botte. Marcha à pas de charge vers la porte. La déverrouilla. La claqua. La répétition des gestes et des bruits et surtout leur théâtralité firent réfléchir la femme... Ainsi que le revolver oublié près de la petite lampe ! Tout était prévu, se dit-elle, mais pourquoi ? Il veut jouer au chasseur ? Avec moi ! Ses bras plongèrent dans les poches de son manteau d'où elle retira une photo et une boule de riz. Mangea un peu. Mêlé à sa salive encore laiteuse, le riz était facile à avaler. Elle déroula la photo, la caressa... Peu à peu, un petit garçon refit surface. Elle le regarda jouer devant ses yeux... S'apaisa... Loin des pièges de toutes sortes.

Lorsque la porte de fer s'ouvrit de nouveau, Claire Gerson, Juive française, était prête.

Il marcha vers elle sans la regarder, de la sueur humidifiait ses joues. Brusquement, il leva la main à la chevalière créant ainsi, dans l'informe baraque, un instant de pure beauté : l'aigle d'onyx rencontra l'or du soleil dont les rayons, captés par un trou dans le mur, traversaient la pièce. C'est alors qu'une pluie de poussières incandescentes remplit l'espace, les enveloppant d'une nuée diaphane. Le temps sembla s'arrêter... Lorsque le SS baissa le bras, tout s'éteignit. Mais la femme et l'homme avaient vu. Tout se prenait dans ces temps immondes. Tout. Puis s'oubliait.

Il vint se placer de nouveau près d'elle, ce qui la fit reculer. Il la suivit. C'était là sa conduite habituelle, avec les autres... En fait, cette Juive n'était pour lui qu'une autre, et même moins... Tuer pour manger ! Une rate sortie d'une cave, continua-t-il à se murmurer, en essayant, sans la toucher, de la pousser sur la chaise. Son odeur, qui révulsait Claire Gerson, la fit asseoir. Éloigne-toi, souffla-t-elle.

Arrête de marmonner. Et enlève ton manteau. Fais vite. Plus que ça.

Il se pencha... Elle enleva son manteau, le replia avec soin sur ses genoux. Puis, retira de l'une de ses poches, le revolver.

Qu'... qu'est-ce que...

Un revolver.

Oh ! souffla-t-il en palpant sa ceinture, où as-tu...

Arrête.

Que fais-tu ?

Rien, répondit-elle, en déposant l'arme par terre. Quel est ton jeu ?

Aucune question ! Tu n'as pas le droit. Ici, tu n'es...

Qu'attends-tu de moi ? Dis-le ! Qu'attends-tu de moi ?

Après un long moment, elle l'entendit marmonner : ne respecte rien... Même pas la hiérarchie naturelle... Celle voulue par Dieu... Pourtant... De ma part... Oui... Tant de compréhension... Oh ! Plus qu'avec les autres... Pour elle... Une tueuse de petits chrétiens ! Moi, moi... J'ai tous les droits... Elle... Ses maudits cheveux roux... Lu avec grande attention... Deux feuillets... N'ai glissé sur aucune ligne... C'est inhabituel ça... D'habitude... Seulement les photos... Toujours si mauvaises... Ma

lettre à Berlin à ce sujet : « Pas la peine d'acheter de nouveaux appareils, avait répondu, le fonctionnaire, ils sont tous laids à mourir ! D'ailleurs... Tout ce processus d'identification va s'arrêter... J'ai des directives... C'est si inutile. Et surtout, on n'y arrive plus... Trop nombreux ! »

Paulina, son épouse... Lorsqu'il lui avait fait lire la réponse de là-bas, ce qu'elle lui avait dit résonnait à ses oreilles : Trop d'eux et pas assez de nous, monami ! C'était équivoque, mais réconfortant, comme toujours. De plus, à « laids à mourir », Paulina avait éclaté de rire ! Enfin un peu d'humour, avait-elle hoqueté... Nous rions de moins en moins, monamour, ne devrions pas nous réjouir d'avance des temps nouveaux... De ceux qui ne pourraient que nous advenir... Et rire d'eux, c'est excellent pour conserver notre moral. Ici nous... Il l'avait interrompu, car il n'aimait pas du tout l'entendre parler d'« ici ». Pas du tout.

En lisant le mince dossier de la Juive Gerson, seule l'inscription « artiste-peintre » l'avait vraiment intéressé. Bien sûr, le sort du brave homme... Pour l'exemple... Oui... Mais... Avait-elle fait ce que le boucher avait dit voir ? Et si... Pourquoi ? Il ne devait pas se laisser troubler par ces « pourquoi », se dit-il. Il avait compris ça depuis son arrivée au Camp... Primordial de ne pas se laisser troubler... Une femme tue un homme... Bah ! Mais une Juive... Ça ! Il avait écrit dans la marge de l'une des deux feuilles : On peut s'attendre à tout de ces chiennes, après quelques instants de réflexion, il avait raturé « de ces chiennes », pour écrire « de cette race » afin de demeurer conforme, justice oblige, à la déposition du boucher.

C'est après avoir terminé sa lecture qu'il avait décidé de surseoir à l'exécution rapide, pour plutôt, la jouer. Répondant encore une fois à son fantasme, s'était-il avoué, de légitime défense. Mais cette fois, avec une variation exceptionnelle : l'échec ! Momentané, bien sûr. Momentané... C'est en lisant « artiste-peintre » qu'il avait eu une idée vraiment très « réjouissante », selon le terme de Paulina. Elle avait aussi qualifié son époux de « visionnaire » : ton idée, Robertmonami, avait-elle ajouté, serait un bien précieux pour nos enfants et nos petits-enfants... J'en suis tout émue et très fière... Et mes parents et nos amis de Weimar... Il avait cessé de l'écouter. Lui, il avait pensé à la postérité de son peuple, aux générations à venir... Souvent, Paulina lui semblait trop petitement... maternelle. Mais cela lui plaisait. Ce décalage entre elle et lui... Il y percevait une supériorité non discutable. Les femmes préfèrent les maîtres, lui avait enseigné l'Histoire. Et son ami Hermann Koch.

Toutefois, l'attitude de cette Gerson le faisait frémir... Cet accroc dans le déroulement anticipé le désarçonnait. Toutes les autres... Oui, toutes les autres femmes avaient essayé d'utiliser l'arme. Avec ces Juives, le jeu de la légitime défense s'était déroulé comme il l'avait prévu... Sauf, deux exceptions : une Russe qui l'avait mordu sauvagement, jusqu'à gruger la phalange de son index... Et puis cette autre folle, l'enceinte ! Il avait dû demander de l'aide. Et il n'aimait pas ça. Pas ça du tout. Demander de l'aide... À eux ! À ces prisonniers, aux drôles de regards, chargés des immondices... Deux d'entre eux avaient lavé le plancher et les murs à la brosse de fer, les tripes s'étant répandues partout... Des couleuvres visqueuses et puantes, sorties d'une vache pourrie et de son veau, leur avait-il dit, inutilement, en

exigeant le silence. Le lendemain, avec l'aide de Koch, médecin-chef du camp, les deux hommes avaient disparu. Tout était redevenu propre pour les suivantes, dont la première, une grosse d'un ghetto du Nord, avait très bien réagi, avait-il confié à son ami.

Pas comme cette Gerson ! Il continuait à maugréer : son détachement, son ton, ses maudits cheveux roux... Quelle prétentieuse ! Elle oubliait sa condition. C'était aussi à mourir de rire ! Il ne fallait pas trop s'en faire, se rassura-t-il, elle était affamée, affaiblie, presque décharnée, malgré son allure de « déesse rouge », comme avait dit le boucher. Rien à craindre. Mais, se rappeler le chien. Tout pour survivre... Elle ne savait donc rien de l'Ordre ? Et pas la moindre idée de l'Assainissement... Encore moins de la Pureté... Celle décrétée par le Guide Absolu.

Il se revit avec les autres femmes, ignorantes aussi des grands enseignements séculaires, mais qui, à leur façon, avaient collaboré. Cela avait été propre, expéditif, définitif. Elle, l'artiste, ne voulait pas jouer le jeu... L'archaïque jeu du fort et du faible. Elle devait être matée. Juste assez. Il ne lui fallait pas oublier son idée... Son besoin d'elle ! Enfin, pour un temps. Son caractère de cochon l'arrangeait en fait. Il aimait quand même ça, manifester son autorité. Presque autant qu'exercer la légitime défense. Oui, l'autorité... Sa vie *d'avant* remontait en lui... Ses étudiantes... Le pouvoir accordé à son poste... Son droit à lui, sur elles. Il y avait bien eu quelques récalcitrantes... Mais rien à voir avec les deux folles sanguinaires du Camp... Et cette Gerson ! C'était bien loin tout ça... Ici, le Grand guignol du pur et des impures fonctionnait bien : le lait chaud, la découverte du revolver, la petite subversion, le

revolver pointé, l'état de légitime défense, la balle dans la nuque et enfin...
l'Assainissement.

Bien sûr, lui, n'avait pas besoin de s'appuyer sur le droit naturel du pur contre l'impur pour exercer son petit processus privé, comme il aimait se le rappeler. En tant que membre du corps d'élite de la Schutzstaffel tout pouvoir ne lui était-il pas acquis ? Sans ordre direct, il l'admettait bien... Plutôt... Par ce qui se lit entre les lignes des notes administratives et des formulaires officiels, ou par ce qui se dit dans les administrations, sans se dire vraiment... Et bien sûr, bien sûr, par ses lectures et relectures de l'œuvre du Guide Absolu. En fait, s'avouait souvent le SS, c'est quelque chose comme un fantôme homologué, mon truc de légitime défense ! Koch l'avait agacé longtemps avec ce penchant indu... S'était moqué de ses inutiles mélodrames... Trop de précieux temps en pure perte, lui avait-il dit, et qui pouvait enrayer le mécanisme, ou du moins son roulement. Il s'amusait, soit, avait poursuivi le médecin-chef, cependant, il ne devait pas ignorer le bon travail des douches... Une invention à nulle autre pareille, aussi inimaginable qu'efficace !

Le SS était resté sourd aux remontrances de son ami aux poches pleines de scalpels. Ses femmes à lui ne connaîtraient jamais l'efficacité, si relative, des douches... Koch, lui-même, lui avait parlé des pleurs inutiles, des cris en vain et des gémissements qui peu à peu s'affaiblissaient... Et des femmes et des enfants écrasés sous des centaines de corps. Seigneur Dieu ! s'était exclamé le SS, en levant sa main-drapeau, moi au moins, je n'ai jamais touché aux petits enfants ! Koch, lui avait alors répliqué : Aurais-tu oublié, mon cher, l'avorton de l'enceinte ? Mais ce n'était pas un petit

enfant, Hermann... Tout juste un tas de... Je sais, je sais, avait répondu rapidement ce dernier, pour faire taire Gustloff. Les larmoiements de ce falot commencent vraiment à me fatiguer, avait-il confié au premier de ses assistants, le jeune Wolff, même un Tsigane crasseux et inculte aurait plus de stature !

Pour le moment, c'était le cas de la Gerson qui faisait souffrir le SS. Sa question « qu'attends-tu de moi » était si déplacée... Bien sûr, il n'avait rien répondu, se réfugiant dans ses pensées... Son silence rappellerait, à cette « furie », le respect dû à l'autorité. J'ai tous les droits sur toi, avait-il eu envie de lui crier, en lui tordant le cou.

Pendant son silence, Claire Gerson s'était assoupie, la tête sur les genoux, les bras croisés. Quand il se pencha vers elle, l'odeur âcre suffit. Elle se redressa, reprit ses esprits et sa question, y ajoutant un élément qui perturba encore plus l'homme :
Qu'attends-tu de moi, Obersturmführer Robert Gustloff ?

Quoi ? Comment peux-tu connaître...

C'est bien toi, non ? « Mise à la disposition de l'Obersturmführer Robert Gustloff ! »

C'est pourtant ce que j'ai entendu. Depuis, j'attends... C'est assez. Qu'est-ce que tout cela signifie, Gustloff ?

Tu n'es...

Je sais qui je suis.

...qu'une Juive qui ne connaît rien à l'ordre établi...

Arrête avec ça ! Je me fous de ton grade, de ton nom, et surtout de « l'ordre établi ».

Qu'est-ce que « mise à la disposition » veut dire ?

C'est trop rapide.

Ah !

Revenons plutôt aux faits pour lesquels tu as été arrêtée. Le boucher...

Assez ! Elle se pencha, reprit le revolver et lui lança. C'est à toi d'arrêter cette comédie. Finissons-en !

Sur-le-champ, il décida d'oublier l'idée qu'il avait eue, ainsi que le jeu de la légitime défense. Sortant son arme personnelle cachée sous sa vareuse, il se leva pour la contourner, afin de l'abattre. De dos, dans la nuque. Suivant, malgré tout, sa mise en scène, pensa-t-il, pour se reconforter. Puis se ravisa. Quelque chose dans l'attitude de la Juive l'arrêta : tant d'insolence, tant de force, tant de détermination, malgré l'épuisement, malgré les os en surface... Belle prise ! Elle saurait mener à... Claire Gerson le sentit se détourner d'elle... Il lui ordonna de le suivre. Elle se leva lentement, malgré le revolver pointé, sans retenir le manteau posé sur ses genoux. Celui-ci tomba par terre. Elle le ramassa lentement, s'assurant du contenu de ses poches, puis le remit. Avance l'artiste, marche devant moi, cria-t-il, excédé. C'est tout droit. File !

Essaie de me suivre, Gustloff.

Chienne arrogante... Je t'aurai.



La femme savait marcher. Courir aussi. Elle accéléra le rythme en grignotant sa boule de riz. Ce qui n'éloigna pas son regard des bancs de béton troués qu'ils dépassaient. Des trous immondes montaient des bourdonnements de toutes sortes... La coureuse qui avait eu droit, jusqu'alors, à d'autres latrines, frémit, trébucha, se reprit...

Ils couraient maintenant à l'extérieur, longeant deux rangées de barbelés. Gustloff avait remis son arme sous sa vareuse et pris la tête, se retournant à tout moment. Bien inutilement. Où pourrais-je aller ? lui cria-t-elle. Brusquement, il lui désigna une baraque, entourée de deux carrés de terre. Dans l'un d'eux, le regard de la coureuse glissa sur quelques fleurs rosâtres aux pétales tremblotants... Cela suffit pour faire revenir devant ses yeux la petite fille du train, dont les tresses, retenues par deux rubans roses, tressautaient. La petite sanglotait. Personne dans le wagon surchargé n'avait pu s'interposer quand elle avait subtilisé la boule de riz que l'enfant tenait entre ses mains. Soigneusement enveloppée dans un joli papier, avait remarqué la voleuse, en essayant de s'éloigner. Ce qu'elle n'avait pu faire.

La coureuse sursauta. Stop ! Entre ! Sans la toucher, le SS coinça la Juive dans l'angle d'une porte à deux battants qui, poussés par la main-drapeau, donnèrent accès à un couloir et à une autre porte, celle-ci à multiples verrous. Lorsqu'il commença à introduire son passe-partout dans les serrures, des chuchotements et des bruits de pas se firent entendre, puis se turent. Ils entrèrent dans une salle nue, illuminée par de nombreux néons... Devant eux, une dizaine d'hommes et de femmes en rangs serrés formaient une masse grise, silencieuse. À leur tête, se tenait une petite fille. La voleuse la reconnut dans l'instant, malgré les cheveux en broussaille et les mains

tachées de lésions bleuâtres. Une plainte rauque s'échappa de la bouche de Claire Gerson.



Le SS s'avança de quelques pas vers la masse qui recula. Sauf la petite qui fixait la femme rousse derrière lui. L'Obersturmführer l'ignora. Se tournant vers *sa* Juive, il fit un large geste : Bon... Voici... C'est ici que tu... Non ! Un choc sourd l'interrompit, Claire Gerson venait de s'évanouir. Quand sa tête toucha le sol, la masse tressaillit, ainsi que la petite fille. Il hurla : Non ! Non ! Non ! Pas ça ! Pas de chantage ! Lève-toi ! Des coups de botte ponctuèrent sa rage. Des bouches s'ouvrirent... La masse grise recula encore plus. Sauf la petite qui s'approcha de la femme par terre. Des paupières se fermèrent sur le doigt à l'aigle pointé en direction de la petite fille, puis vers l'évanouie. S'adressant à celle-ci, il l'appela *femme d'orgueil* : Je t'avais laissé le choix, hurla-t-il au corps étalé à ses pieds. Un sifflement de balle... pfff... c'était fini. À jamais fini pour toi ! Tu n'avais pas voulu de cette mort. Ton orgueil de vivre... Non ! Ton ambition de vivre ! C'est mauvais ça, l'ambition de vivre, reprit-il, levant les yeux sur la masse grise. Bien sûr, je ne peux vous émouvoir, Juifs que vous êtes, en vous parlant de droit, de décence et de moralité... Toutes ces choses que vous ignorez depuis des siècles... C'est pourquoi j'emploie le mot « ambition ». (Son besoin d'expliquer, comme son désir de légitime défense, était si fort, qu'il avait pris l'habitude depuis son arrivée au Camp, avait-il

expliqué à Koch, de poursuivre ses plaidoiries inlassablement. Et à sens unique.) Là, il redirait l'orgueil de la Gerson, qui n'était pas comme eux... Si modestes !

En leur parlant, tout son corps bougeait. Il se mit à tourner sur lui-même. Quelques brefs sourires dans la masse saluèrent cette pitoyable valse qui lui faisait perdre le contrôle de son corps. C'est ainsi qu'il se retrouva trop près d'eux, ne laissant pas la distance prescrite, garante de la pureté. (Règles apprises de son épouse von Thaden très au courant, il le reconnaissait, des convenances raciales.) La petite fille, en face de lui, leva le bras. Pour le toucher ? Le faire reculer ? L'obliger à se taire ? Chassant l'insecte, la main-baguée fendit l'air, attrapant la joue devant lui. L'entailla. Pas de cri. Sauf un murmure qui courut le long des murs. Des jumeaux, aux drôles de jambes, se détachèrent de la masse et vinrent éponger la balafre, d'où coulait un sang clair, à peine rosé. Prenant la fillette par la main, ils la firent rentrer dans la masse qui resserra alors les rangs. Claire Gerson bougea. L'Obersturmführer lui cria du fond de la pièce de se relever, puis marcha vers elle, cou devant... Un stupide héron ! maugréa une vieille femme. Plus bas, Séné, soupira une voix.

Claire Gerson sentait bien l'odeur du Nazi, mais ne pensait qu'à la petite... Fidèle à ses volte-face, délaissant les cris, celui-ci était passé aux chuchotements : J'ai vu moi aussi les poussières lumineuses, la Juive, souffla-t-il, en allongeant encore le cou. Elles se sont éteintes. À jamais... Que de la poussière grise. Non, non... De la cendre ! Il se mit à rire. S'adressant aux paupières qui seules réagissaient, il continua : Quand tu as tué le brave homme, as-tu vu des poussières lumineuses ? Le rire se transforma en claquements secs. Il s'était redressé et remis à danser. Cette fois,

en claquant les talons sur le sol... Une folle polka. Copie conforme du Guide Absolu, quand il apprenait une victoire. Là-bas.

Soudain, il y eut un peu de brouhaha. Et des cris. Une des femmes de la masse grise s'était accroupie et vomissait. Oh Bella ! Ma Bella ! répétait à voix basse Séné. Le faux danseur s'arrêta, jappa quelque chose d'inaudible, enjamba sa prisonnière et sortit dans le fracas habituel. Aussitôt, on entoura Bella. Certains la soutenaient, pendant que d'autres caressaient son dos. Sa voisine de rang fit de son foulard une serpillière. Bella n'arrêtait pas de se répandre. La cacher devenait urgent.

La petite fille observait la malade, suivant du doigt l'archipel de sang séché sur sa joue. Quand Bella fut transportée délicatement au dernier rang de la masse, la petite s'approcha de nouveau de la femme rousse, toujours étendue près de la porte. C'est grave, voler la nourriture d'une petite fille sans mère, lui dit-elle, mais à côté du Bloc 10, ce n'est rien du tout, du tout. Bella ne veut plus vivre ça. C'est pourquoi elle se vide le corps. Quand elle va s'arrêter, Bella va mourir. Et c'est ce qu'elle désire. Moi, je m'appelle Lilian Maisel. Et toi ?

Claire... Gerson....

Ah.

J'ai honte... Maintenant, j'ai honte.

Oui.

Pardonne-moi...

Oh ! J'ai vieilli.

Plus... Grande ?

Non... Même que... Non, je pleure de moins en moins !

On peut pleurer... Ta joue...

Je n'ai pas le temps de pleurer.

Tu peux me pardonner ?

Je ne veux pas parler de ça.

Non ?

Je n'ai pas le temps non plus de pardonner... Je dois mémoriser beaucoup de fables.

Et observer tout. Tu devrais te relever. Il va revenir... Bella... Il va la jeter dans le feu. Pas lui, non... Lui...

Elle est morte ?

Pas encore. C'est pour ça qu'il faut parler. Sans ça, je dois commencer à réciter mes fables... Lève-toi.

Donne-moi une petite poussée dans le dos.

Tiens... J'y pense... Tu es la première personne vivante que je reconnais *depuis l'après*. Toutes les autres... Jamais revues... Évidemment, elles sont... Tu sais...

J'ai... un plan de...

Un plan ?

Oui, un plan-de-quand-même-vie ! Tu veux m'aider ? Oh ! chut...

L'Obersturmführer venait de rentrer, accompagné d'un kapo. Ils allèrent rapidement au dernier rang de la masse grise, là où ils savaient retrouver la vieille femme. Le kapo chargea le corps encore palpitant sur ses épaules et se dirigea vers la porte, évitant de regarder ceux qui le suivaient des yeux. La porte avait été laissée grande

ouverte... Un oubli, sans doute... Ce qu'avait remarqué Lilian Maisel, et surtout... Le pourquoi de l'oubli. Un dérèglement dans l'ordre des choses, se dit la petite, déposant ce précieux détail dans sa mémoire... Pour son plan... Elle se mit à répéter à voix basse : Quand ils sont énervés par l'ordre non respecté, ils laissent les portes ouvertes. Quand ils sont énervés... À la onzième fois, elle s'arrêtera.

C'est son institutrice *d'avant* qui avait parlé des onze fois : Mesdemoiselles, disait-elle souvent, pour bien mémoriser, on doit répéter onze fois de suite et sans s'arrêter, ce que l'on ne veut pas oublier. C'était une bonne institutrice, Madame Lepsâtre... Mais elle était devenue un peu bizarre... Plus lointaine dans sa voix et dans ses yeux... Un après-midi de juin, la petite fille se le rappellerait toujours, elle l'avait fait lever. Comme sept de ses camarades. Elle avait su qu'ils étaient huit, car l'homme au brassard avait dit qu'« avec huit de plus, bon, bon, bon, il n'avait pas perdu sa journée ». Il les avait poussés vers la porte. Mais Lilian avait eu le temps de saluer l'institutrice. Ce jour-là, Madame Lepsâtre n'avait pas répondu. Elle était même devenue rouge-sang-de-bœuf. Comme le châle de la grand-mère Adel, inscrite à jamais dans la mémoire de Lilian, par cas de force majeure de peine, avait-elle dit à Rebekka, sa grande amie de Camp.

Sa grand-mère Adel... Elle avait demandé à ses deux filles de venir, avec la petite Lili « désattrister » leur vieux père, comme elle leur avait dit, parce qu'il ne pensait qu'aux terribles rumeurs qui ne pouvaient être vraies... Que ce n'était qu'un mauvais moment à passer... Qu'il y en avait eu beaucoup d'autres... Que tout s'apaiserait... Comme d'habitude... Que cela recommencerait... Mais bien plus tard... La famille

était attablée quand, après quelques coups à la porte, deux hommes en ciré noir étaient entrés, intimant aux époux Adel de les suivre pour une troisième identification. Grand-mère, debout près de la porte, s'était tournée vers le couloir pour aller chercher son « châle rouge-sang-de-bœuf et une veste pour mon époux, car il fait froid ce soir, Messieurs », avait-elle murmuré. Pensant sans doute qu'elle voulait s'enfuir par l'une des fenêtres du cinquième, le plus jeune des deux hommes l'avait abattue pendant qu'elle trottnait vers sa chambre. Sous les supplications de ses deux filles et des hurlements de la fillette, les hommes en ciré avaient laissé le corps, allongé sur le ventre dans le couloir, mais avaient amené le grand-père qui s'était laissé faire. Quelques minutes plus tard, il y avait eu d'autres cris. L'époux-père-grand-père venait de sauter du quatrième palier, là où, il le savait bien, la main courante ne tenait plus que par quelques vis.

Le souvenir du dos troué sur le tapis du couloir et de celui du sifflement de la chute dans la cage d'escalier perturba la répétition de la petite fille. Elle essayait de se reprendre, n'y arrivait pas. Alors, elle eut recours à un autre truc, un truc de bébé, s'avoua-t-elle, celui des yeux fermés bien durs et des mains sur les oreilles. Elle put ainsi recommencer doucement sa répétition « Quand ils sont énervés par l'ordre non respecté... » si importante pour son plan-de-quand-même-vie.

L'Obersturmführer avait repris sa harangue. Personne, évidemment personne ne l'écoutait. Il s'en était rendu compte. Aucune importance ! Un seul but à sa logorrhée : croire à son idée, à son projet... Ce qu'il nommait, depuis peu, sa mission ! S'adressait-il à la masse grise ? Non. Bien sûr... Lui ! Parler à ces sous-

hommes... Seule la petite fille n'arrivait pas encore à être ce qu'elle était : rien. Et bien sûr, la rousse ! La *femme d'orgueil* ! Elle... Il se promet de lui faire son affaire... À la fin de la mission... Évidemment. À eux aussi il ferait... Il balaya de son regard la masse grise, n'y voyant que des choses... Des objets inanimés. Il se murmura, comme pour mieux assimiler ce que lui avait dit Hermann Koch, lorsque ce dernier lui avait expliqué, à son arrivée au Camp, certaines règles en cours : On ne peut les toucher. On ne peut leur parler, vraiment. On ne peut rire avec eux... Est-ce que l'on parle à un objet ? Non. On s'en sert... C'est tout !

Le soir venu, il continuerait son discours. Cette fois, devant une vraie personne... Devant Paulina Gustloff, née von Thaden, par la grâce de Dieu et de ses ancêtres. Paulina n'allait jamais au Camp. Jamais. Elle voulait ignorer ce qui s'y passait, suivant la règle de tous ceux qui savaient, mais se taisaient. Ce qui ne l'empêchait pas d'être pour son époux, comme elle se nommait elle-même, une fidèle et patiente réceptrice. Contrôlant par la suite ce qui s'imprimait en elle, car elle ne voulait mémoriser que les choses importantes pour elle... pour les enfants... et pour lui, bien sûr. L'Organisation a créé un immense aspirateur ! lui répéterait-il, de sa voix de clairon rameutant les chiens. Paulina acquiescerait rapidement. Évidemment, l'épouse avait déjà entendu le dit de l'aspirateur et, bien qu'elle en connaisse chacun des mots, elle l'écouterait avec grande attention... Presque couchée sur les mules de son pape. Il parlerait de la puissance de l'appareil. Oui. Et des lieux à désencrasser : autant les salons que les écuries, en passant par les boutiques et les synagogues. Tout ce travail salissant pour atteindre la pureté. La rendre possible... Baissant la voix, il

s'apitoierait sur lui-même. Paulinamafleur délaisserait alors son travail de confidente, pour celui de nourrice. Elle irait dans la cuisine préparer l'habituel lait chaud, bien sucré. Elle reviendrait près de lui et le lui offrirait, accompagnant son geste de son incantation rituelle : Dure... très dure, l'atteinte de la pureté... Cependant, Robertmonami, si nécessaire... Bois. Bois. Ton mérite est grand. Remercions le Seigneur qui nous a créés... Peu à peu, l'agitation de l'époux s'apaiserait. Il se sentirait compris. Et peut-être plus... Aimé. Ce sentiment si énigmatique...

La tête de Claire Gerson décrivait de lents demi-cercles, afin d'enrayer la raideur qu'elle ressentait dans le cou et les épaules qui avaient été malmenés lors de l'évanouissement. C'est ainsi que ses yeux rencontrèrent ceux de la petite fille, en attente d'une réponse : J'ai un plan, tu veux m'aider ? lui avait demandé Lilian Maisel. Comment lui répondre ? Un plan... Ici ! Parlant au-dessus d'elles, le SS continuait à répéter son oraison. Soudain, jouissant trop rapidement, sans doute, de sa sainte parole, il éructa. Claire Gerson et Lilian Maisel sursautèrent fortement; elles ne possédaient pas encore le stoïcisme de la masse grise qui, elle, n'avait pas bougé. Le regard interrogateur de Claire monta vers Gustloff, qui le capta, ravi... Tout à fait ravi. Il se remit à piétiner sur place, levant les bottes, levant les bras, reprenant son ton de porte-voix : Ah ! De retour parmi nous, l'artiste... Regarde ! Ici, c'est... Ton studio. C'est ça... Le studio de la survie, oui... Ta survie ! Leur survie ! Qu'en penses-tu ? Hé, ho, hurla-t-il, je te parle l'artiste ! Pas à toi, vermine...

La petite fille, plus étonnée par le mot « survie » que par celui de « vermine », recula lentement vers la masse grise, maintenant plus compacte... En apparence. Remplir

rapidement le vide laissé par Bella, emportée au bûcher, avait été un réflexe de Camp. Un trop grand espace entre les rangs, lors des appels, inquiétait les SS... Ce qui n'était pas bon du tout pour les prisonniers, cette inquiétude des Maîtres. Tout de même, ceux de la masse grise avaient réagi à leur manière... Laisant là où s'était tenue Bella Levaï, leur amie de Camp, un demi-pas de vide. Sa trace, avait décidé Séné Cioban.

L'Obersturmführer venait de qualifier de « studio » et de « survie », une baraque vouée à la destruction, à la mort. Aucune exagération ne l'arrêterait... C'était devenu un tic imparable, car comment ne pas me croire, se disait-il, je mets tant de bonne foi dans mes persuasions. N'est-il pas vrai que le travail rend libre ? lui avait-on appris à dire. Cependant, son vocabulaire, où le pire et l'horrible se magnifiaient, selon sa conviction du moment, n'avait aucune emprise sur « Salomon Goldmann, charpentier de Varsovie » avait l'habitude de spécifier le vieil homme, chaque fois qu'un SS ou un kapo se servait de son matricule pour l'appeler. (Les coups, qu'ils recevaient comme réponse, n'avaient, à l'évidence, aucun effet.) Si Gustloff avait pris conscience de la vraie nature du charpentier, il l'aurait jeté lui-même dans l'une des fosses ardentes du Camp.

D'essence libre, Salomon Goldmann était à la recherche de la reconnaissance d'une seule et unique chose, mais que *l'après* lui déniait : son humanité.

Parvenant à peine à contrôler son enthousiasme, nourri, antérieurement par Paulina, l'Obersturmführer expliquait enfin, à ses prisonniers, cette « mission » à laquelle tous

participeraient. Ce qu'il attendait de l'artiste Gerson et de la masse pouvait se résumer en quelques mots, leur dit-il : l'artiste va le dessiner, ou le peindre... Lui ! Avec eux ! Lui en majesté, comme Dieu, oui, oui, Dieu, et eux l'entourant, le contemplant, le célébrant... Une œuvre testimoniale importante pour la postérité ! Tous allaient travailler pour la postérité, car les descendants à venir devaient se souvenir de l'Organisation, de l'Assainissement, du grand Partage des races. Et surtout, de la juste raison de ce... Partage ! Afin de le commémorer et de le perpétuer. La séparation du blond et de l'ivraie a été voulue par Dieu. (Il avait voulu expliquer cela à l'enceinte, se rappela-t-il, quand elle avait essayé de l'égorger d'une seule main. L'autre tenant son petit tas de chair tout contre elle...) Regardant avec conviction les visages impassibles, Gustloff poursuivit son exhortation : tous étaient tenus de se remémorer le pouvoir ancestral des Maîtres. Et tant d'abnégation de leur part serait récompensée par les Forces pures qui se profilaient déjà à l'horizon d'un monde nouveau tourné vers la grandeur des Anciens en marche vers de nouveaux sommets à... Un soupir l'arrêta. Il abaissa les yeux sur ses pauvres êtres qui semblaient ne rien comprendre...

L'artiste, hé ! la Gerson... Oui, toi ! Et bien... Tu vas me peindre... Assis bien droit, en majesté, comme j'ai déjà dit, et eux... eux... Vous, à genoux, debout, à mes pieds, m'entourant de...

Je ne ferai jamais ça, Gustloff.

Bien sûr... Bien sûr.

Jamais.

C'est ça... Ce sera une vision sans pareil du Pater familias, du Seigneur et de ses serfs, du Prince et de ses sujets ! Non un simple croquis, non... Une œuvre exemplaire. Ou une série d'œuvres... Il y a tant à se souvenir ! Tu auras tout le matériel ar-tis-ti-que que tu voudras. Et tout le temps nécessaire... Tu seras la souveraine de ce studio, presque mon égale et...

C'est non !

...après les poses, tu mangeras le meilleur du cochon ! La masse, qui semblait jusque-là désintéressée, tressaillit. La voix de Séné s'éleva.

Pour nous aussi, du cochon ?

Oui... Pour tous ! répondit vivement Gustloff, qui venait de saisir le vrai poids de ses cochonnailles.

Chantage... murmura Claire Gerson.

Ah bon ! Tu oublies quelque chose l'artiste... C'est moi qui décide. Oh, en plus d'être orgueilleuse, tu es aussi égoïste ! Tu ne penses qu'à toi ! Et eux ? Regarde-les. Du cochon... Tous les jours... Et, j'y pense, pas de... visites... euh... sanitaires pendant toute la mission... D'ailleurs la vermine, là, la petite maigre et bleue de partout... Elle aurait bien besoin d'un peu de...

Non !

Je crois que tu es... Quoi ? Arrière !

Se détachant de la masse grise, une femme et un homme venaient de s'avancer, enlacés. Têtes tournées vers Claire Gerson, ils se mirent à parler : Pourquoi refuser ? Pourquoi refuser le cochon ? Ce... travail, c'est peu... Moins que rien, cria une voix.

Manger du cochon... C'est manger ! Nous sommes si affamés, reprirent les Enlacés. Le cochon n'est pas impur... Ici, les prescriptions n'existent pas. Dieu est absent. Peut-être pour des siècles et des siècles. Il est devenu si... Impuissant. Alors... Pourquoi, pourquoi refuser le cochon ?

Oui, pourquoi refuser ? poursuivit la masse, devenue chœur récitant. Nous avons si faim. Assouvir, enfin, assouvir nos pauvres corps. Du cochon dans nos gamelles, puis dans nos ventres. Nous savons... Tout se sait au Camp... Tu as tué un chien... Tu as volé une enfant pour apaiser ta faim. Pour survivre quelques jours de plus... Ne nous refuse pas cette chair rose, ce sang rouge, ce gras blanc. Nous t'en prions, l'artiste... La voix de la petite fille s'éleva : J'ai besoin moi aussi de quelques jours de plus, Claire !

Piégée comme une ourse coupée de son petit, Claire Gerson réagit sur le champ. Elle accepta « l'ignoble marché », comme elle le dit au dos de l'Obersturmführer qui, se désirant grand seigneur, s'était rendu absent à ce qu'il appelait, en lui-même, la cochonnerie ambiante. Bien qu'il ne fût qu'un proxénète, tirant du cochon, ce qu'il saurait monnayer, selon les mots que lui lançait la Gerson, jalouse de son autorité naturelle, il remercia son Dieu qui, Lui, était là, à son côté... N'est-ce pas Seigneur ? Tu es bien là. Je travaille à ta gloire, Tu le sais... Tu as réduit au silence la terre entière, afin que nous puissions poursuivre l'Assainissement... Merci à toi, Souverain Juge.

Sa prière dite, il pensa à Koch... Son petit dieu à lui. Quand toute cette fausse représentation de l'acquiescement serait terminée, Gustloff irait le voir pour leur habituelle sortie hygiénique. Ils boiraient à la postérité. Riraient du cochon impur et de ses nouveaux adorateurs. Surtout, ils se moqueraient de sa courtoise demande... Si la Juive avait refusé, une balle dans la nuque... pfff... Et les autres, renvoyés sur la table d'examen. Pour un très court moment... Koch ne pourrait pas les garder longtemps... Trop bavards. Pour ce qui était de la mission pour la postérité, aucun problème. Un convoi d'anarchistes italiens s'annonçait... Parmi eux, il pourrait sans doute trouver un artiste qui collaborerait... Lui. Un peu plus de temps ne changerait rien au résultat. Gustloff mimerait, pour Koch, la rousse répondant : « Je ne ferai jamais ça ! » Les grosses lèvres de Koch deviendraient humides, celles de Gustloff encore plus minces. Leur teint rosirait de plaisir. Le médecin se lécherait le pouce gauche. Sa manie de jouisseur. À côté de lui, l'ego de Gustloff se gonflerait sous l'appréciation de son ami. Il se tromperait, encore une fois. Hermann Koch se servait de l'Obersturmführer. Il ne voyait en lui qu'une baudruche se baladant dans le ciel cendré du Camp. Gustloff n'était que l'un de ses pourvoyeurs d'organes. Des corps morts, soit, mais intacts. Enfin, presque... Seulement avec un petit trou à la nuque, ce qui n'était rien, disait-il, à Wolff, bien amusé par l'image de la « baudruche ».

Ce dernier connaissait bien le grand mépris de l'Hauptsturmführer Koch, pour l'Obersturmführer Gustloff, et pour l'humanité tout entière, avait-il avoué, un jour de confiance. De plus, le médecin-chef ne pensait pas du tout, comme Gustloff, à la postérité, aux générations à venir... Pour lui, la vie s'arrêterait à l'instant où il la

perdrait. Quand il exultait, c'était pour ses propres illuminations : inciser la peau, taillader les tissus, couper les os, enfoncer les doigts dans le mou, dans le visqueux, arracher les boyaux... Puis analyser, observer, déduire, comprendre et jouir ! jouir ! jouir ! Nul descendant ne naîtrait de ses cobayes, il le savait. C'était le présent du présent qui comptait pour lui. Pour ce qui était de l'avenir, ses carnets de notes suffiraient peut-être à perpétuer son nom. Pour le reste... De toute façon, tous ces regards de mouches affolées ou ces corps exsangues, étendus sur la table d'examen, finissaient par l'épuiser... Quelquefois, cher Wolff, je rêve d'une forêt nordique où je pourrais contempler le merveilleux travail des pics noirs, avant qu'eux aussi ne disparaissent... À tout jamais.

En silence, les prisonniers s'approchaient un par un de Claire pour la remercier, touchant ses mains, ses joues... Ce qui devait troubler l'Obersturmführer, car il se mit à tourner en rond dans la pièce. Le silence lui faisait peur, avait-il murmuré à son épouse, un soir de ciel plombé, tous les silences... C'est pourquoi l'idéologie tonitruante de l'Assainissement nourrissait ses discours et que les bruits de l'Organisation confortaient ses oreilles. Mais le silence... Il avait fait poser des doubles fers à ses bottes afin de s'entendre marcher dans les couloirs où tous disparaissaient à sa vue... même les rats sans peur du couloir des latrines. Parler, et surtout crier, le rendait présent à lui-même. Et aux autres.

Il éleva donc encore la voix et commanda aux prisonniers de retourner tout au fond du studio, à leur place. La masse grise obtempéra et se recomposa... Toutefois, avec une certaine lenteur et une attitude plus... détendue. Ainsi, quand la petite fille, en

repreuant sa place à l'avant, se mit à chantonner la fable du « Chameau et les bâtons flottants », *De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien*, il y eut quelques sourires et des balancements de hanches et de bras. Il ne les vit pas. Ou les ignora.

Il reprit sa harangue, expliquant la beauté du travail à venir. De temps en temps, sans vergogne, il s'adressait directement à la masse grise : Est-ce vraiment du travail ça, poser pour une œuvre de mémoire qui vous inscrira dans l'Histoire ? Votre collaboration, le savez-vous, deviendra connue et appréciée à sa juste valeur, car vous êtes, oui, oui, à votre manière, vous êtes des participants essentiels à l'édification des générations à venir. Remarquant que ses paroles ne lui apportaient aucune approbation, il se tourna vers l'artiste. Voyant celle-ci somnoler, la tête entre les mains, il se mit à hurler : Demain. Tous demain au lever du soleil. Ici.

...Demain ? Non, pas demain.

Toi l'artiste, fais une liste de ce que...

J'ai trop faim pour ça.

Tant pis. Je choisirai pour toi. Demain. Dès...

Je ne pourrai pas dessiner. Je dois manger. Eux aussi. Le cochon commence ce soir.

Non.

Ce soir le cochon, demain encore le cochon et le repos, après-demain le début des poses... Sans oublier évidemment le cochon et...

Arrête ! Bon... C'est vrai que je n'ai pas encore le chien.

Le chien ?

À mes pieds... Couché à mes pieds... L'autorité de l'Homme sur l'animal... C'est drôle, l'artiste, ça me rappelle le brave homme et son cabot. Mais défense de le tuer celui-ci... Je m'en occuperai. Je déteste les chiens. Ils sont si serviles. Tu as fait du bon travail... à Parisss !

Il recommença à éructer. Rapidement ses rots se transformèrent en petits cris rieurs. À travers ceux-ci, il promit le cochon pour le soir même, qu'il appela le jour un, suivra le jour deux, celui du grand repos avec cochon, et enfin, enfin, le jour trois, le début des poses avec cochon et tout et tout. Et tout et tout signifiait que ce jour-là, le trois, on leur donnerait des vêtements plus conformes à leur mission, le chien serait présent et l'artiste aurait en sa possession tout le matériel requis... Et de qualité supérieure ! (Un peu de temps avant le début des poses, c'était bien, s'était-il dit, car si obtenir un chien rapidement était possible, il y en avait tant, ici, ce n'était pas le cas pour le matériel d'artiste qu'il devrait sans doute faire venir de là-bas.) Content de lui, il explosa de rire ! La petite fille se joignit à lui, entraînant à sa suite les jumeaux aux drôles de jambes, après leur avoir parlé à l'oreille. Ils riaient de bon cœur de cet Obersturmführer qui ressemblait, en plus vilain, aux bouffons de leur enfance *d'avant*. S'étant arrêté de rire, le SS les regardait perplexe. Il se rassura, fidèle à sa manière : une demeurée et deux tarés, marmonna-t-il, de bons sujets à retourner à ce gros lard de Koch quand j'en aurai fini avec eux... D'ailleurs, j'y ajouterai la rousse... Elle regrettera toute sa mort, le trou dans la nuque... Puis, enfin exténué, Gustloff fit venir la gardienne Daria et ses comparses et renvoya tous ces

innommables à leurs baraquements, leur ordonnant, si inutilement, de revenir le soir même au studio, manger du cochon bien gras.

Plus tard, revenant au studio de Gustloff, les yeux de Lilian Maisel s'agrandirent : malgré la lumière crue des projecteurs, le soleil couchant enveloppait d'une nuée rose, striée de jaune, les murs des baraques, les allées de terre granuleuse et les pierres de la place d'appel, leur donnant l'allure d'une jolie rue *d'avant*, en fin de journée. De stupeur, la fillette et la gardienne, qui la reconduisait au cochon, s'arrêtèrent, se sentant, sans doute, transportées dans un ailleurs qu'elles n'habitaient plus.

Elles levèrent la tête. Très haut dans le ciel embrasé, glissaient des dizaines d'oiseaux aux longues ailes recourbées. Des martinets, murmura Daria, en les désignant de son bras, ils chassent les insectes qui se tiennent très haut dans le ciel. Lili la regarda avec surprise, c'était la première fois que la gardienne s'adressait à elle... vraiment et sans hurler. Elle ne comprenait pas tous les mots, mais savait que la Polonaise parlait des oiseaux. Après leur chasse, continua Daria, en ramenant le bras vers le Camp, ils vont revenir nourrir leurs oisillons qui les attendent, bien au chaud et bec ouvert, dans les cheminées. Non, Daria, pas dans les cheminées ! s'exclama la petite, qui connaissait bien le sens du mot « cheminées ». Oh ! non... non... s'écria à son tour la gardienne qui semblait se réveiller... Pas dans les cheminées ! C'est impossible... Leur fumée grasse... Non ! Elle happa la main de sa prisonnière, l'entraînant au pas de course hors du cercle lumineux. Si trompeur.

Dans le studio, la masse, fractionnée en dix-sept têtes penchées sur les gamelles, mangeait en silence. Toutefois, la cadence accélérée des cuillères raclant les bols faisait entendre une petite musique guillerette. Peu à peu, quelques sourires apparurent, dont celui de Claire, étonnée de se sentir bien au milieu de ces prisonniers qu'elle ne connaissait pas. Et puis, il y avait assez de gros morceaux de lard pour les réjouir tous. C'était si bon que peu à peu des murmures de contentement s'élevèrent. Les plus vieux et les plus vieilles, rassasiés rapidement, donnèrent ce qui leur restait aux plus jeunes. Ce geste amena en eux des sentiments oubliés à force de malheurs, ce qui leur fit autant de bien que le cochon. Seule la gardienne, qui avait reçu l'ordre de rester avec eux, ne mangeait pas. Les yeux fixés sur sa montre, Daria attendait l'heure d'ouvrir la porte. Les Juifs mangeraient très vite, lui avait dit l'Obersturmführer, plusieurs seraient malades toute la nuit... Malades comme des cochons ! Daria ne s'était pas jointe aux rires de Gustloff. Elle détestait les officiers du Camp, particulièrement cet homme mou aux cheveux gras, pensait-elle, chaque fois qu'elle l'entrevoyait avec le gros Koch aux dents écartées. Elles les avaient déjà entendus s'esclaffer et n'avait pas aimé ça du tout. Pourtant, quand son salon de coiffure se remplissait de rires, Daria Jablonowski se trémoussait de plaisir. Madame Irina s'avérait la plus moqueuse. Une vraie bouffonne ! Elle riait même de son mari qui bégayait quand il s'approchait d'elle...

L'ex-coiffeuse pensait encore à madame Irina, quand la petite aux broussailles vint lui offrir un morceau de viande, aussi rose que le ciel, lui dit-elle, en tendant sa main vers le plafond aux néons. Saisissant la gamelle, Daria la projeta en direction de la

masse. Les cuillères se turent, pendant que la gardienne reculait, reculait, s'éloignant le plus possible de ces chiens de Juifs, barbouillés de graisse. Elle se tourna vers un mur, afin de ne plus voir... Ces bêtes ! murmura-t-elle au mur de bois, c'est pour eux que moi, Daria Jablonowski, je dois vivre ici ! C'est à cause de ces sales pouilleux, indignes de me regarder, de me parler, de me toucher, que mes cheveux tombent par plaques... Moi... Une coiffeuse... Eux... De la vermine... Même s'ils savent lire et écrire... Ils ne pensent qu'à manger !

La vieille Séné se pencha vers la petite en lui remettant la gamelle qu'elle venait de ramasser et de nettoyer : Lili, lui dit-elle, contre qui d'autre cette pauvre fille peut-elle tourner sa colère, sinon contre ça, le cochon... Et contre nous. Tu souris Lilianotta... Tu penses à ton plan, hein ? Tu nous fais du bien avec ton plan...

Son plan... Bientôt, peut-être... Quelques racelles d'espoir s'enfouissaient de plus en plus en Lilian Maisel. La petite, fine mouche comme pas une, avait remarqué la confusion à peine perceptible qui flottait depuis une semaine à l'intérieur du Bloc 10. Sans trop comprendre pourquoi, Lili aimait ce léger bouleversement des règles... Tout avait commencé par l'oubli de l'immuable injection du soir. Le lendemain de cet oubli, Lilian avait calculé que neuf minutes, oui neuf, s'étaient ajoutées aux cinq habituelles, entre le lever et l'abolement du premier appel au pied des châlits. Elle en avait profité pour se réciter onze fois « Le renard et la Cigogne », fable qui faisait

partie de son plan-de-quand-même-vie. Elle en avait été ravie. Peut-être que ce petit dérèglement...



Claire Gerson dormit dix heures. Traitement exceptionnel avait bien spécifié l'Obersturmführer. Aucune analyse, aucun traitement spécial et il ne faut pas la réveiller pour l'appel. Je n'ai besoin d'elle que demain, au lever du soleil. Daria lui avait obéi bien que dans sa vie *d'avant* le travail qui rend libre, elle n'obéissait qu'à elle-même... La gardienne du Bloc 10 aimait se souvenir de ce qui avait été sa vie de patronne coiffeuse. Sa profession ne lui avait pas demandé de savoir lire, uniquement d'aimer les cheveux et la propreté. Les cheveux roux de la dernière arrivée lui plaisaient beaucoup. Épais et légers à la fois, et de si jolies boucles, avait-elle chuchoté, quand, au petit matin, elle l'avait recouverte d'une seconde couverture. De presque laine. C'était bien inhabituel, ce geste.

Depuis le début de *l'après*, Daria Jablonowski se voulait une femme dure et sans cœur. Elle en avait décidé ainsi, par grande précaution envers elle-même. C'est pourquoi elle ne regardait jamais les femmes dont elle s'occupait, se contentant de les balayer du regard. Quand elle ne pouvait faire autrement, elle fixait un de leurs membres : une épaule, une main, un pied... De plus, Daria ne les appelait jamais par leur nom, seulement par leur numéro matricule, car elle était trop sensible aux noms... Surtout aux prénoms. Depuis toujours, s'avouait-elle souvent, la petite

musique des prénoms la rendait heureuse. Ainsi, elle avait bien aimé appeler ses chères clientes par leur prénom; rajoutant, par déférence, un très poli Madame. Il en était ainsi avec Madame Tesia, Madame Jolanta, Madame Irina... Ici, Hannah, Judith, Rebekka et la petite Lilian n'étaient pour elle que des numéros. D'ailleurs, ce tatouage, ne remplaçait-il pas l'acte de naissance ? L'identification au bras c'est mieux, avait-elle répondu à une ancienne cliente qui avait fréquenté assidûment son petit salon. Je ne vous savais pas Juive, avait-elle ajouté, en lui fixant l'avant-bras.

Daria devait demeurer inflexible. Surtout qu'ici, s'était-elle dit, ce n'est pas comme aux cuisines, son premier travail au Camp, ici, il y avait des enfants. Même qu'elle devait être encore plus sévère envers eux. C'étaient de si petits petits. Plusieurs ne grandiraient jamais. Enfin, tous. Les enfants ne comprenaient pas cela. Ne semblaient pas accepter leur condition. Ils voulaient grandir, jouer, chanter et faire des choses inacceptables, comme toucher son sarrau ou la prendre par la main. Daria se désolait de leur peu d'intelligence. Il lui fallait les surveiller avec une grande attention, si elle voulait retrouver rapidement ses deux fauteuils tournants et ses peignes en écaille. Surveiller surtout, oui surtout, la petite fille aux tresses. Celle qui furetait partout. Elle rêvait sans doute de... s'enfuir, pensait la gardienne en l'observant. Comme les stupides animaux du zoo de Cracovie. Daria n'était jamais allée au zoo, ni à Cracovie, mais elle avait vu la photo d'un tigre « stupide » qui s'était empalé jusqu'au cœur sur la grille de son enclos. C'est pourquoi la gardienne vérifiait tous les soirs, avant d'aller se coucher, les fenêtres grillagées. Elle avait même posé un cadenas à l'armoire aux couvertures, dans le couloir du labo. Elle avait vu la petite

fille y poser les yeux, chaque fois qu'elle l'amenait pour ses injections. Les lèvres de la fillette se mettaient alors à bouger. Elle répète sans cesse les mêmes mots, avait remarqué Daria. Ce qui avait confirmé pour elle la « dangerosité », selon le terme du professeur Koch, du matricule 142018.

Le jour, la gardienne contrôlait assez facilement ce qu'elle appelait ses sensibles émotions. Mais la nuit, impossible ! Daria Jablonowski s'était mise rapidement à rêver aux femmes du Camp. En compagnie de Tova, dont les cheveux repoussaient, ou de la blonde Judith, ou encore de Hannah et de sa petite sœur Sarah, qui avait dû être très jolie, la coiffeuse partait se promener dans les bois qui ceinturaient la petite ville de sa naissance. Elles apportaient un panier plein d'incroyables nourritures : des concombres confits au sel, du beurre frais de Jan, du pain aux oignons, des galettes de pommes de terre de l'oncle Pankracy et un gros gâteau au fromage blanc... En mangeant dans l'herbe, les amies de la nuit se racontaient des choses intimes. Parlaient de menstruations difficiles, du désir des hommes... Des enfants à venir... C'était un assemblage de paroles, de chansons, de rires... Comme ça ! Pour le plaisir de dire. Ou de pleurer. Pleurer pour un amour perdu, quel délicieux moment... Jan courtisait Daria, mais Daria, comme ses copines juives, Tova, Judith, et Hannah, ne voulaient pas épouser un paysan. Vivre à la campagne, très peu pour elles ! Au début, ses rêves lui parurent un peu menaçants. Se faire prendre à chanter et à rire aux éclats au beau milieu de la nuit, dans ce Camp de merde, la rendrait plus visible, plus intéressante aux yeux globuleux de ce gros porc de Koch et de ses amis... Mais

constatant que ses voisines de lit n'avaient jamais entendu le plus petit rire, elle s'était abandonnée à ses rêves. Cela l'aiderait à attendre...

Moi, Daria Jablonowski, je suis sans cœur le jour, par folie destructrice du temps, et rêveuse la nuit, par besoin de survie. Quand tout sera fini, je redeviendrai patronne coiffeuse, n'est-ce pas Vierge Marie ? Et chaque dimanche, j'irai prier sur leurs cendres. Daria n'était en aucun cas dupe de ce que ses yeux balayaient. Elle savait bien qu'une colonne de fumée la séparait des autres. Malgré ses jolies nuits dans les bois.

Lilian Maisel s'était couchée, ce premier jour de studio, sans réciter ses fables, trop absorbée par une importante modification : l'intégration, peut-être, oh ! peut-être, de Claire Gerson à son plan-de-quand-même-vie. Elle devait aussi réfléchir à ce que cela pourrait signifier... Le temps pressait. La petite sentait bien que l'Obersturmführer, une fois qu'il aurait obtenu d'eux ce qu'il désirait pour les descendants de sa postérité à venir, il les ferait disparaître... Elle savait comment... Mais n'avait pas le temps de penser à ça. Elle devait plutôt se méfier des *faux jetons* comme Gustloff. Quand Marie-Marie, lui avait conseillé de se méfier du *faux jeton* qu'était Madame Lepsâtre, elle lui avait expliqué le sens du mot. *Depuis l'après*, Lili l'avait compris davantage... Elle en avait beaucoup rencontré... Les voisins de leur petit appartement, les hommes en ciré noir, celui au brassard... Claire Gerson l'avait été aussi, *faux jeton*, par appétit de vivre à tout prix, ce qui n'était pas le cas de Gustloff et de son ami Koch qui étaient, eux, des *faux jetons* « champions toutes catégories » aurait dit Berlo, le père de Marie-Marie. Il y avait aussi Daria... Bien sûr... Oui,

mais... Lilian n'était pas très certaine... Est-ce que la gardienne était une vraie *faux jeton* ?

Penser à Marie-Marie et à son papa ramena la fillette dans sa vie *d'avant*... Quand elle montait en courant la rue Boissonnière où, là-haut, l'attendait Marie-Marie et son sac de billes. Dans la cour de récréation, sa meilleure amie de cœur lui souriait encore... Petit fantôme d'un autre monde, qui parfois revenait la visiter. Marie-Marie, morte de méningite malgré le voyage à Lourdes payé par le grand-père. Qu'aurait-elle dit de l'étoile épinglée ? Et du numéro tatoué ? Elle aurait voulu s'étoiler, se dit Lili, comme moi et les sept autres de la classe... Mais se faire numéroter... Non... Jamais ! De toute façon, Marie-Marie n'aurait jamais cru cela possible !

La petite était petite, ce qui ne l'empêchait pas d'être lucide et de comprendre que tout en elle avait changé, à jamais. Le sang de son corps ne charriait-il pas, *depuis l'après*, des étrangetés qui lui enlevait sa couleur rouge et le rendait semblable à de l'eau... Oui, elle était autre... Et elle-même à la fois. Plus faible de corps, certes, et pour toujours, Lilian Maisel savait cela, mais aussi qu'elle était devenue plus forte du ciboulot. Son grand-père, qui avait refusé de descendre l'escalier avec les hommes en ciré pour une troisième identification, lui parlait souvent du ciboulot : Tu dois renforcer ton ciboulot Malili... C'est un bagage que personne ne pourra te voler.

Ainsi, depuis son arrivée au Bloc 10, Lilian travaillait fort du ciboulot en essayant d'améliorer son plan-de-quand-même-vie. Elle préparait mentalement son bagage, ayant peur quelquefois qu'il soit trop lourd pour elle, ce qui l'affolait et lui faisait

commettre des erreurs... Tu regardes trop fixement ce que tu convoites, lui avait répondu Rebekka, quand elle lui avait confié ses difficultés. Pour s'apaiser, Lili fermait les yeux et se choisissait une fable, évitant de toutes ses forces celle qui parlait de la peste... La première qui lui revenait à la mémoire. Elle avait dû la réciter, un jour *d'avant*, face à sa classe médusée. Elle non plus, comme ses jeunes compagnes, n'avait pas très bien compris pourquoi l'âne était le coupable. Madame Lepsâtre n'avait pas répondu à leurs questions ; elle leur avait seulement ordonné de l'apprendre par cœur, parce que c'était une fable é-di-fi-an-te. Maintenant, la petite avait peur de cette fable. Peur de comprendre. C'est pourquoi elle voulait l'effacer de sa mémoire, mais n'y parvenant pas, elle avait décidé de l'ignorer. Comme elle avait appris à ignorer les mains rouges de la gardienne Daria qui lui tordaient les poignets pour la traîner jusque chez Koch. Rendue là, la petite fille se faisait un devoir de ne jamais, mais jamais, jamais parler à ce vampire-aux-dents-écartées, comme elle le surnommait... Au Bloc 10, son ciboulot l'aidait beaucoup. Les injections de Koch, et ses prélèvements, l'affaiblissaient seulement du corps.

De toutes les fables, sa préférée des préférées était « La colombe et la fourmi ». Elle l'aimait beaucoup. Ainsi, la nuit, quand elle se réveillait à cause des larmes qui arrivaient comme ça, sans prévenir, elle se concentrait sur le mot à mot de sa fable et finissait ainsi par s'endormir : *Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe / quand sur l'eau se penchant une Fourmi y tombe...* La répétait, la répétait... À la onzième fois, elle devenait elle-même colombe ou fourmi, selon son choix. Oui, son choix... À elle ! La liberté est en toi, lui avait dit Rebekka, quand tu penses que tu

n'en as plus du tout, dis-toi qu'il y a des parcelles de ta liberté qui sont bien à l'abri dans ton cœur.

Tu choisis, toi Bekka, d'aller chez Koch ? avait répliqué Lilian, qui trouvait que son amie *d'après* exagérait.

OH NON !

Alors, les parcelles de liberté sont très très minuscules ?

Oui... Mais elles existent, Lili, répondit Rebekka. Quand Koch ouvre sa porte et me désigne la table-des-enfers, je marche en reculant tout en fixant ses gros yeux... Il ne les baisse pas, mais chaque fois, chaque fois Lili, il se détourne pour saisir une chose ou une autre... Il n'arrive pas à supporter mon regard !

Le regard de la naine-de-rien-du-tout, Bekka ?

C'est ça ! Je le force à se sentir mal ! Moi ! Peut-être, juste un peu mal, c'est vrai...

Mais ça me suffit. Je sens alors que j'exerce ma liberté... Comme la vraie personne que je suis.

Rebekka ! Rebekka ! s'exclama la petite, je vois des petits bouts de liberté dans tes yeux !

Lilian Maisel, souviens-toi toujours de ta liberté inaltérable.

Inaltérable ?

J'aime ce mot... Inaltérable... Tant que tu vivras, ta liberté restera toujours en toi...

Oh, je suis donc inaltérable !

Encore une fois, se dit la petite, même en allée pour toujours et à jamais, Rebekka entre dans ma tête et m'aide à être une personne... Je n'appartiens pas à Koch, ni à

Gustloff... Quand je m'imagine colombe et que je m'envole par la fenêtre du couloir, malgré les barreaux cimentés, pour planer au-dessus des barbelés, des miradors et même des quatre cheminées qui soufflent d'étranges fumées, j'exerce ainsi des parcelles de ma liberté inaltérable... Je peux aussi choisir d'être une fourmi qui se faufile dans une fente des murs et, si j'évite les bottes ferrées et les pieds enveloppés de guenilles, je peux me rendre jusqu'aux barbelés, me glisser dessous, traverser les champs, arriver dans les bois et m'y cacher jusqu'à la *fin de l'après*. Bien sûr, je peux aussi partir sans attendre à la recherche de ma maman, en volant dans le ciel bleu qui mène partout parce qu'il est rond comme la terre, ou en courant sur mes six pattes, sans jamais m'arrêter...

Aux fables qui faisaient partie de son plan-de-quand-même-vie, Lilian avait ajouté toutes sortes d'objets très utiles : ses bonnes trouvailles ! Question survie, Lilian pensait souvent qu'elle avait du flair ou qu'elle apprenait rapidement. Par exemple, comme Bekka, elle avait pris l'habitude de ne jamais tourner le dos à Koch ou à ses assistants, et quand ses trouvailles se transformaient en pièges, elle les remplaçait... Ainsi, elle avait trouvé une autre porte qui s'ouvrait sur l'extérieur et qui, elle, ne grinçait pas, et substitué, à l'armoire aux couvertures de laine, un petit placard qui contenait bien des merveilles : un manteau à brandebourgs presque de la bonne taille, trois chaussettes pas encore mitées, un chandail rouge avec des sapins verts dans le dos, et un seau percé, mais-on-ne-sait-jamais... Cependant, Lilian avait arrêté ses recherches dans le cagibi quand des bruits étouffés lui étaient parvenus aux oreilles. Des supplications, s'était-elle murmurée, se rappelant celles de sa tante demandant à

celui qui venait de tuer l'épouse-mère-grand-mère, de leur laisser le corps de la vieille femme, d'ailleurs, avait-elle ajouté, si encombrant pour vous. Depuis, la petite fille reconnaissait toujours, sous les demandes en grâce, la musique lancinante de la soumission. Comme son grand-père mort au bas de l'escalier, Lilian Maisel détestait la soumission. Elle ne retournerait pas dans ce placard, se jurait-elle à haute voix, sauf le jour où elle partirait pour les bois. Pour le manteau, si joli...

Des bois, Lili ne connaissait presque rien. Il y avait bien eu les bois et les forêts des contes, lus par la grand-mère au châle rouge-sang-de-bœuf, et leurs merveilleuses illustrations... Sauf que, quelquefois, ces contes l'inquiétaient... Tant de petites filles et de petits garçons perdus dans le noir, affolés par les chasseurs, mangés par les bêtes... Se rappelant ces histoires, elle avait rassemblé et caché dans un tuyau, jeté près des barbelés, quelques trouvailles : la moitié d'un savon bleu, deux pansements dans leur enveloppe de papier, une boîte de pastilles aux fleurs alpines, cinq capsules d'huile de foie de morue et un bâton pas très gros, mais solide. Voilà ! J'ai ma trousse de secours, se dit-elle un soir, en cachant soigneusement le tuyau derrière un gros cylindre de métal plus haut qu'elle. Ce qui n'empêcha pas Daria de trouver le tuyau et de déverser tout ce qu'il contenait dans l'un des trous des latrines, devant Lili qui murmurait des Oh Daria ! Oh Daria ! avant de se réfugier dans les onze fois de *Il m'a dit qu'il ne faut jamais / Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis en terre.*

Depuis, elle mémoriserait les trouvailles qu'elle découvrait, tout en les laissant sur place. Elles étaient donc dans le plan-de-quand-même-vie sans y être vraiment, parce que... Bon... Et bien, je les cache en moi, tout à côté de ma liberté de penser. Il en fut

ainsi pour les trois serviettes oubliées sous des boîtes de seringues dans la pièce aux civières, des bottines de feutre et du foulard de coton dénichés sous le quatrième châlit de son baraquement, et surtout, oui surtout, raconta-t-elle à Rebekka, de la fenêtre au châssis facile à soulever ! Évidemment, ajouta-t-elle, n'étant pas vraiment une colombe, ni une fourmi, je dois penser à un truc pour passer entre les barreaux. Sa chère amie lui suggéra de la vaseline, si facile à trouver...

La petite jugea que c'était une bonne idée, car elle ne pouvait maigrir davantage, se disait-elle, en se touchant les hanches... Mais c'est quand même un gros problème les barreaux... Et aussi les chiens aux oreilles coupées, les barbelés pleins d'électricité, les tours avec les fusils qui dépassent, les marais... Et puis, il y a les gens... Ceux qui sont amis avec les Nazis, comme nos voisins *d'avant*...

Ce qui n'empêchait pas la petite fille de croire à son plan-de-quand-même-vie. Un jour arriverait où elle, Lilian Maisel, écolière de son état, se mettrait à marcher vers sa vie *d'avant*. Sans s'arrêter. En compagnie de ses amis du Camp : Claire Gerson, les jumeaux Rosenberg, Salomon Goldmann, Georg, sans nom de famille, pour cause d'oubli total, les enlacés Vely et Dreyfus, sans prénoms, car trop difficiles à prononcer et Séné Cioban qui entraînerait tous les autres. Oui, ils feraient ça. Eux ! Oui ! Ils iraient dans les bois et s'y cacheraient. Ils seraient très patients. Et très discrets pour ne pas effaroucher les oiseaux, les petites bêtes... Et les chasseurs ! Lili savait qu'il y avait des oiseaux, elle avait entendu au loin leurs chants effleurer le silence du Camp. Ce silence qui suivait toujours, avait-elle remarqué, les hurlements provenant de la rampe... C'étaient des oiseaux libres, ceux des bois... Quand ils

avaient fini de voler, ils se posaient sur de vraies branches... Pas comme ces hirondelles qui avaient perdu leur mémoire des arbres, s'était-elle dit, la première fois qu'elle en avait vu une s'agripper aux barbelés... Il y avait eu des piaillements aigus, puis un silence... Semblable au silence du Camp... après la descente de la rampe... Mais, elle ne voulait pas penser à ces choses : je suis trop jeune pour réfléchir à ce que je comprends, bien trop jeune !

Si Lilian imaginait les petites bêtes sous le couvert des arbres, sachant bien sûr qu'elles n'étaient pas aussi raisonneuses que celles des fables; elle ne savait pas trop quoi penser des chasseurs... Étaient-ils de ces braconniers qui tirent sur tout ce qui peut se manger, ou ces *faux jetons* de chasseurs, toujours à l'affût des Juifs ? Suivant son habitude de survie, la petite avait vite effacé ces questions, sans réponses, de son ciboulot, pour les remplacer par les injonctions d'une voix aimée qui lui avait déjà chuchoté : Malili, Malili, va, va... On se reverra bientôt, je te le promets, je te le promets, je te le promets... Lili essayait de croire dur comme fer si je meurs je vais en enfer aux paroles de sa maman, malgré le doute... Je te le promets, lui avait répété sa mère, courant près du camion qui l'avait amenée loin, si loin de sa vie *d'avant*. Lili n'avait pas revu sa mère. Ni à l'arrivée du camion, ni au départ du train, ni à l'arrivée du train. Au Bloc 10, jour après jour, la petite fille se mettait à l'épreuve : s'efforcer de croire à la promesse maternelle. Quand son corps se mettait à se défier de la voix aimée, le mal-de-la-peine-d'amour la rendait si triste que sa volonté d'aller malgré tout vers sa vie *d'avant* vacillait. Sortie des bois, qui l'attendrait ?

Toutefois, Lilian pouvait penser à son père sans crainte d'attraper le mal-de-la-peine-d'amour, car elle ne l'avait pas connu. Elle n'avait jamais entendu le son de sa voix... Il n'y avait pas eu non plus de peau à peau... Il était donc plus facile à imaginer ! C'est ainsi qu'elle se le représentait avec des lunettes rouges, penché sur de minuscules roues dentelées, ou examinant de gros mécanismes qui s'imbriquaient les uns dans les autres. En réponse à ses questions d'orpheline, sa grand-mère Maisel lui avait raconté qu'un soir, son père n'était pas revenu de l'atelier où il réparait les montres et les horloges des gens du quartier. Elle avait chuchoté à sa petite-fille : Lilian, ton papa, ne savait rien du temps qui se préparait... C'est vrai qu'il était sans malice, et même... Antimilitariste ! Tu sais, ceux qui n'aiment pas les uniformes, les fusils, les bras levés... Ton papa, en fait, c'était un naïf...

Comme la disparition du naïf n'avait pas été élucidée, il n'y avait pas eu de corps à inhumer, ni de pleurs au cimetière. Est-ce pour cette raison que la mère de Lilian ne lui avait jamais parlé de son père ? Trop de peine retenue ? Alors, la petite l'avait rêvé... Souvent, elle se représentait son papa en âne. Dans les fables, ce sont les hommes qui portent des fusils sur les épaules, pas les animaux, s'était-elle dit, ainsi l'âne de la fable de la peste était donc antimilitariste et... Naïf. Il n'était pas revenu vivant du conseil du roi Lion, se rappelait-elle, en se redisant une seule fois, afin de l'oublier pour toujours : *Sa peccadille fut jugée un cas pendable. / Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable ! / Rien que la mort n'était capable / D'expié son forfait : on le lui fit bien voir.* Oui, son père qui n'aimait pas les fusils était bien un âne.

Était-ce dû à ce flottement de l'horaire, ou au premier repas de cochon jusqu'à plus faim, mais un souvenir de sa maman, non douloureux cette fois, remonta en Lilian : un jour de semaine, un jour ordinaire de semaine, sa mère l'avait laissée dormir jusqu'au bout de son sommeil, puis, au lieu de l'entraîner en courant vers l'école, l'avait amenée se promener sur les Grands boulevards. Oui, sur les Grands boulevards ! De plus, oui, de plus, sa mère avait dit, en l'aidant à s'habiller de sa plus jolie robe : aujourd'hui, Malili, sans marquage. Sans aucun marquage.

Oh, maman, sans étoile ?

Oui.

J'ai un peu peur.

Aujourd'hui ma fille, c'est nous, les étoiles ! Viens vite.

Elles étaient rentrées très tard, haletantes et heureuses. Pendant des heures, elles avaient marché main dans la main, comme une mère et sa fille, anonymes, parmi la foule anonyme. Personne ne les avait regardées de travers ou n'avait baissé les yeux à leur approche. Personne. À une terrasse, au vu de tous, elles avaient mangé des crêpes salées et bu du lait chaud et mousseux, sans recevoir le plus petit coup d'œil désapprobateur. Plus tard, la mère avait acheté un baba au rhum à une pâtisserie très célèbre, avait-elle murmuré à l'oreille de sa fille, en lui tendant le sachet de papier fin imprimé de lettres d'or.

Ce sachet, encore parfumé par la liqueur des Îles, avait été plié avec soin le soir même par la fillette et déposé, avec ses autres trésors, dans la boîte en coquillages que lui avait donnée sa grand-mère Adel... La mémoire de la petite lui faisait revivre les

moindres gestes de ce jour où elle et sa maman n'avaient formé qu'un seul corps comme *avant l'avant*.

Après le partage du baba, elles étaient entrées dans une chapellerie, réjouies par tous ces bibis qui leur allaient si bien, et qui mettaient tellement, mais tellement en valeur leurs cheveux roux, leur avait dit une dame aux ongles laqués. Tout est si adorable sur vous... La mère avait répondu qu'elles hésitaient, que celui-là... Oui... Vraiment sublime, mais que celui-ci... Encore plus... Je ne sais pas... Merveilleux quoi ! Nous allons-y penser très chère, n'est-ce pas Lilian, et nous reviendrons. Rendues à l'extérieur, elles avaient pouffé de rire, tous ces adjectifs extravagants, avait hoqueté la mère... Soudain, elle avait cessé de rire : écoute Lili, fais attention à l'emploi des mots. N'oublie pas, il n'y a pas beaucoup de choses sublimes ou merveilleuses de nos jours... Mais nous promener ensemble sur les Grands boulevards, avait répondu la petite fille, ça c'est merveilleux, Maman !

Oui, il y avait un peu de cette folle promenade dans le léger dérèglement de l'horaire du Bloc 10, habituellement imposé aux sujets expérimentaux (comme les appelait Hermann Koch, qui ne s'habituaient pas à les appeler par leur numéro matricule, avait-il confié à la délicate Paulina von Thaden, parce qu'il trouvait cela déshumanisant). Lilian se demandait si c'était une bonne chose, ce flottement, mais le souvenir des Grands boulevards l'avait convaincue que, bon, c'était comme dormir plus longtemps, mais sans se promener la main dans la main avec son amour de maman. Il ne fallait pas exagérer les bienfaits de ce dérèglement... Tout de même.

Presque assoupie, comme tous les autres de la masse grise, par ce premier cochon qui se digérait à bruits de ventres et de soupirs, Lili souriait, tout en écoutant cette petite musique pas trop polie... Par ailleurs, se disait-elle (reprenant l'une des expressions favorites de Rebekka qui aimait creuser le cours des choses, autant que les mots), ce flottement... C'était peut-être le début d'un grand changement. N'avait-elle pas entendu des moteurs d'avion et remarqué des têtes levées vers le ciel ? Avions qui n'avaient pas eu l'air d'apercevoir les colonnes de fumée soutenant le ciel au-dessus du Camp. Les ventres d'acier auraient dû s'ouvrir pour laisser tomber leurs bombes, pensa-t-elle... Ainsi plus de rampes, plus de SS, plus de chiens, plus de coups et de hurlements, plus de baraquements en briques rouges, plus de hautes cheminées, plus de Bloc 10 et de faux studio, plus de latrines dégradantes, plus de corps bleutés, plus de corps serrés dans les châlits et même, oui, même... Plus de musulmans qui faisaient encore plus peur que la mort elle-même ! Mais les avions n'avaient laissé au-dessus du Camp que la trace de leur sillage.



Dès le lendemain de leur première ripaille, Claire Gerson remarqua le teint plus clair et le dos redressé de la plupart des prisonniers qu'elle devrait bientôt dessiner. Il est vrai, lui répondit Séné Cioban, à qui elle avait parlé de ce changement, que tous, sauf Salomon, Georg et moi, ont descendu la rampe depuis peu de temps... Ces jeunes vivent encore sur leur petite réserve... Baissant la voix, elle prit la main de Claire et la porta à ses yeux, et Gustloff a pris bien soin de ne pas sélectionner de musulmans... Je sais... Tu ne les as pas encore vus... Les musulmans... Mon vieux

cœur s'emballe quand je pense à eux... Je ne peux pas te les décrire précisément... Même Salomon baisse les yeux quand il les rencontre... Ils se traînent, non au bord de l'abîme comme nous, mais tout au fond... Sans même penser à agripper le plus petit relief afin de se hausser hors du trou... Puis, ils disparaissent... Et d'autres tombent. Les musulmans... Tout le monde a peur d'eux, même les SS et... Même nous, leurs sœurs, leurs frères... Surtout, nous. Oh, devenir comme eux, à la limite de notre humanité !

Lilian observait les deux femmes penchées l'une vers l'autre, le gris et le roux de leur chevelure entremêlés formaient un écran qui les isolait des autres. Elle, le chien de poche de l'artiste, comme la surnommait Salomon, n'osa pas aller interrompre sa nouvelle amie de Camp pour l'interroger au sujet des avions... Elle se mit alors à marcher vers Salomon qui gesticulait dans son coin avec Georg, pensant que ce petit-vieux-qui-a-tout-connu-et-pire-encore, pourrait peut-être lui répondre. Tiens, dit le petit vieux en la voyant s'approcher, le chien de poche ! Je parlais justement de l'artiste... Hein Georg ? Je me demandais... Qu'est-ce que tu veux ?

Salomon, pourquoi les avions...

Quoi les avions... Je me demandais pourquoi elle, l'artiste, vivait encore ? C'est pas croyable...

Bien... Elle a mangé un chien, c'est vrai, mais...

Une Juive tue... Et vit encore ?

Tu veux dire... Pauvre chien, Salomon ?

Non. Non. Elle aurait dû être pendue ou recevoir une balle dans la nuque ! Le rituel normal, quoi !

C'est son statut d'artiste qui la protège, suggéra Séné, qui venait d'arriver près d'eux.

Mais qui ici a un statut ? Pauvre vieille, depuis que Bella est morte, tu n'es plus la même... Tu n'es plus qu'une courge des Carpates !

Et toi, pauvre vieux, un singe de Varsovie !

C'est ça... C'est ça... de Varsovie... Mais du ghetto, Séné, du ghetto...

Oh ! Salomon... Je connais tes souffrances... Mais laisse-la tranquille, la Gerson...

Et la petite aussi.

Bon. Bon. Ton statut n'a même pas ouvert ses boîtes de peinture, de crayons... Ça commence demain, la folie de Gustloff.

Mais nous, nous les avons ouvertes, murmura Lili.

Oui. Chien de poche... Pour le papier d'emballage, c'est précieux ça... Et on lui a laissé sa part... On a aussi respecté ses outils d'artiste. C'est encore plus précieux...

Moi, mes outils...

Tu vas peut-être les retrouver Salomon ! J'ai un plan...

Veux rien savoir de ton plan... Ton plan, c'est un rêve de plan. Tais-toi, chien de poche !

Lilian se tut, sans rancœur, bien sûr. Elle trouvait même l'expression « chien de poche » plutôt sympathique et puis Salomon... C'était Salomon ! Ceux de la masse pardonnaient tout au vieux, car la perte de sa dignité, quand ses bras d'artisan étaient devenus des bras de charognard, lui avait fêlé le cerveau, racontait Séné. Il avait dû

déterrer à main nue des milliers de cadavres, ensevelis tête-bêche et par couches superposées, avant de les jeter au feu, et de parsemer la terre et le petit lac de leurs cendres... Qui ne serait pas devenu fou des bras et de la tête ? avait conclu sa vieille amie.

Chantonnant quelque chose au sujet d'un petit chien bien au chaud dans sa poche, la petite prit les mains de Salomon dans les siennes. Il les lui retira brusquement, peut-être exacerbé par cette enfant dont il connaissait la mort prochaine. Ce caractère de chien du charpentier ne devait pas être étranger à sa survie.

Hé ! Ne me touche pas... Petite Juive !

Tu me fais penser à mon grand-père...

Ah ! Bon... Et comment il était, ce bonhomme ?

Je ne veux pas parler de lui... Je veux juste y penser.

Ça... Je comprends ça... C'était quoi, ta question sur les avions...

Rien... Rien... Ils étaient trop pressés, c'est tout... Salomon, j'ai un très bon plan...

Claire va nous aider à...

Pauvre innocente...

Qu'est-ce que tu veux dire Salomon ?

Rien.

Claire, elle, me répond toujours !

Pour te faire parler, chien de poche... C'est peut-être même une espionne ?

À ces mots, ceux de la masse qui s'étaient rapprochés éclatèrent de rire. Salomon, Salomon, espionner qui ? Nous ? Des moins que rien ! Des rats de laboratoire sans

passé, sans présent, sans avenir... Sans mémoire ! Espionner quoi... Les cendres sous nos guenilles ? Tu nous emmerdes avec ton espionnage... Lilian, surprise par tant de douleurs, les vit peu à peu se calmer... Georg vint lui chuchoter : Salomon, petite Lili, est intouchable... Il a si honte de ce qu'il est devenu... Comme nous tous, d'ailleurs... C'est vrai... Mais lui... C'est pire... Je ne sais pas pourquoi... Peut-être *qu'avant*, il était le meilleur d'entre les meilleurs, comme on dit... Il faut lui pardonner... Nous pardonner... Devant toi et les jumeaux, nous les vieux, et bien, on a encore plus honte...

Des fois, j'ai honte aussi, Georg... On dirait que je n'ai plus de corps à moi... Et les jumeaux... Eux, ils ne regardent jamais leurs jambes... Tu l'aimes toi, Salomon ?

Je suis son chien de poche préféré ! Ça j'aime ça ! Toi, tu l'aimes, Claire ?

Oh, oui... Maintenant, oui !

Il est vrai que seule Lilian Maisel était parvenue, en très peu de temps, à faire parler Claire Gerson, dont les joues se coloraient quand la petite venait près d'elle, comptant sur ses doigts le nombre de ses dernières trouvailles ou répétant ses fables, les yeux au plafond pour mieux se concentrer... Elle semblait, à ce moment-là, traverser le toit de la baraque pour atteindre autre chose, le ciel, sans doute, s'était dit Claire, en l'observant tourner autour d'elle... L'artiste se demandait comment elle allait, le lendemain, dessiner ce feu follet incandescent.

Claire, est-ce que c'est vraiment une trouvaille, les neuf minutes de trop ?

Toutes les perturbations sont bonnes, Lilian, toutes, répondit-elle vivement, ayant, elle aussi, remarqué ce décalage.

Oh... Perturbations, c'est un autre mot pour désigner les minutes de trop ?

On peut dire ça... Elles sont semblables à de petits cailloux qui se seraient glissés dans l'engrenage d'une roue...

Et les minutes de trop dérèglent le mécanisme de l'heure établie... Hum... Je comprends... Toute la journée, mon père réparait les petites roues des montres... Mais un soir, il n'est pas revenu... Il y avait peut-être eu des cailloux dans ses engrenages.

Ton papa ?

Oui... Il a disparu de sa vie... De celle de ma mère et de ma vie à moi... Comme ça. C'était un antimilitariste pacifique... Et de plus, il était aussi un naïf sans malice.

Tu te souviens de lui, Lilian ?

Non. Et je ne veux pas parler de lui. Mais réponds-moi, Claire, c'est une trouvaille les cailloux dans l'engrenage ?

Une trouvaille bien importante. La roue, c'est le mécanisme de l'organisation...

Je connais l'organisation, c'est Rebekka qui m'a tout expliqué... Elle avait un grand grand cerveau qui connaissait tout. Elle était naine seulement de corps. Et puis Juive... Alors là, Claire, c'était trop... Pour eux !

Elle était un caillou dans leur engrenage, Rebekka.

Oui... C'est drôle... Quand elle m'a expliqué l'organisation, elle a dessiné une pyramide à l'envers... Pas une roue avec des cailloux !

Peut-être que la roue était à l'intérieur de la pyramide, Lili... Comme un immense entonnoir plein de mécanismes qui expulsent... les cailloux.

C'est vrai... Nous étions beaucoup de Juifs avant la roue, mais à force de tourner dans la pyramide à l'envers, on n'est presque plus... Alors si les cailloux arrêtent la roue... Les neuf minutes de trop, mais c'est ma trouvaille la plus importante !

De ton plan-de-quand-même-vie... Ça, c'est certain Lili !

Mon plan... Salomon dit que c'est un rêve de plan... Je connais ce que c'est un rêve, par exemple, quand je joue aux billes avec Marie-Marie, ça, c'est un vrai rêve... Un rêve de nuit. Mon plan, c'est peut-être un rêve, mais un rêve de jour ! Avec plein de choses que je peux toucher... Ou ressentir... Le dérèglement, Claire, ce n'est pas un rêve ?

Non, bien sûr que non.

Claire n'était pas encore devenue, pour Lilian, une amie de cœur comme l'avait été Marie-Marie, mais l'artiste l'écoutait et lui répondait avec tant d'attention que Lili se sentait bien avec elle... De plus, Claire Gerson ne collaborait pas avec Gustloff, ce qui semblait très bien à Lili, vu sa peur du mot « collaborer ». En fait, ce mot la terrorisait... Tout avait commencé avec ce gros lard de Koch qui, presque chaque matin, lui demandait de collaborer, pendant qu'il lui injectait des liquides de toutes les couleurs dans les veines. À force d'entendre ce « collaborer », Lili, mettant de côté pour un moment sa promesse de ne jamais parler à ce vampire-aux-dents-écartées, lui avait demandé ce qu'il signifiait. Le médecin-chef, qui se désirait aussi pédagogue-en-titre, avait pris de son inestimable temps, selon ses propres termes, pour répondre à son sujet expérimental : C'est participer ensemble à une recherche importante concernant une grave maladie qui supprime peu à peu l'énergie, ce qui

sera profitable à l'humanité tout entière, avait-il répondu. Quand elle avait entendu le mot « ensemble » (qu'elle comprenait très bien, grâce à l'ensemble avec sa maman et avec sa Marie-Marie), son ventre s'était tordu; elle avait fait longuement pipi sur la table d'examen. Ce dégât, qui avait arrêté momentanément le protocole en cours, avait exaspéré Koch, mais l'avait ravi en même temps. Se tournant vers son assistant, il lui avait expliqué que cette faiblesse immédiate des muscles de la vessie, provoquée uniquement par l'impact de la parole, était pour lui une nouvelle donnée intéressante à analyser.

Peu de temps après, la requête de « collaborer » était devenue inutile. Ne supportant plus ni la grosse seringue qui lui farfouillait les veines ni l'humanité qui en profiterait, Lilian s'était déchiré la chair du bras droit en l'arrachant de l'emprise de la gardienne qui, fidèle à son habitude de survie, regardait ailleurs, pendant que Koch sévissait. Sans se presser, le médecin-chef avait recousu le bras de haut en bas, à froid, bien entendu. Il avait ensuite ordonné à Daria d'aller aux cuisines annuler, pour cette enragée, la soupe du soir, celle où surnageait une retaille de viande, avait-il précisé. Lili avait tout répété à Rebekka qui lui avait dit qu'une soupe par jour c'était trop pour elle et que dorénavant, elle lui donnerait la sienne, un jour sur deux. C'est simplement de l'amitié et de la mathématique, Lili. Trois semaines plus tard, malgré l'amicale mathématique, la graisse, qui s'agrippait encore sur les os de la fillette, avait fondu. C'est comme si ton corps se brûlait de l'intérieur, avait observé Rebekka, il faut faire quelque chose, sans ça, Malili, tu vas perdre ton désir de survivre... Ne les laisse pas t'avoir ! C'est à ce moment que la petite fille avait pensé au plan-de-

quand-même-vie afin de courir loin, très loin du Camp de merde intégral et de plus en plus dégueulasse qui lui enlève son désir de corps à vivre encore ! Rebekka avait approuvé l'idée avec son sérieux habituel.

Jusqu'à sa disparition entre les mains du médecin-chef, Rebekka Bertholdy, bibliothécaire, enfin... ancienne bibliothécaire d'un lycée roumain, avait continué de jouer, auprès de la petite orpheline, son rôle de savante-qui-en-a-dans-la-tête-rasée, tel que la surnommait Lili en riant... Ou en pleurant. Rire ou pleurer Bekka, ça veut dire qu'on est encore des personnes ! La savante avait ajouté une autre signification au mot « collaboration » : c'est s'entendre tellement bien avec les SS que l'on devient pareils à eux, des Nazis ! Et ça, Lili, c'est terrible comme la peste noire ! Quand cette voix s'était tue, Lili avait pensé à tout ce que la bibliothécaire avait représenté pour elle... Même dans *l'après*, s'était-elle dit, j'ai aimé une personne.

Tard dans la nuit, la petite fille s'était presque assoupie, lorsque le mot « collaborer » avait surgi de nouveau dans son ciboulot : Claire a accepté de peindre pour la postérité de Gustloff, avait-elle pensé, elle collabore ainsi avec son ennemi numéro un, qui est pour moi, mon ennemi numéro deux, le gros lard de Koch étant le premier... Bon, oui... Mais collaborer, est-ce que c'est ce qu'elle fait vraiment ? Grand-père Adel, lui, en se jetant dans les escaliers, n'a pas collaboré. Peut-être qu'il aurait dû attendre un peu pour prendre des forces et faire un plan pour s'enfuir avec l'urne de son amour, ses filles et sa petite... Et grand-mère, en se retournant pour aller chercher son châle rouge-sang-de-boeuf, elle a aidé dans son travail l'homme en ciré... Tirer dans le dos, c'était plus facile pour lui que tuer les yeux dans les yeux...

Mais grand-mère ne savait rien de la commodité du dos... Et Marie-Marie... Non, elle n'aurait pas collaboré, je crois même qu'elle aurait été comme grand-père... Une sauteuse d'escalier pour en finir avec l'humanité !

Lilian, à bout de questions et de réponses, avait fini par s'endormir tout à fait. Mince petite chose grise et rousse, prise entre deux corps blancs encore plus anguleux que le sien, allongés, les mains sur le cœur et la bouche grande ouverte, semblable à un trou noir encaissé entre les os du visage. Spectacle crève-cœur pour la fillette, lorsqu'elle s'était réveillée pour bouger légèrement les jambes : est-ce que je vais devenir moi aussi un fantôme de fille ? La méfiance envers sa capacité de traverser cet *après* s'était réinstallée... Ce qu'elle avait vécu était si éloigné de la civilisation, qu'elle s'était sentie perdue à jamais, comme elle aurait pu l'être au milieu d'une forêt sauvage... Dans le creux de son bras qui lui servait d'oreiller, elle avait murmuré à Rebekka (demeurée sa première confidente, malgré la mort à jamais) : Je ne veux plus de cette méfiance... Survivre prend tout mon temps, Bekka. Tu avais raison, je dois quitter le Bloc 10 pour toujours, je n'ai pas de temps à perdre avec la méfiance... Réfléchir quand on est sujet-expérimental, tu le sais bien, c'est très difficile, alors je dois garder tout mon réfléchir pour mon plan-de-quand-même-vie. Il faut que je collabore à mon moi-même... Tu ris de ces phrases abracadabrantes ? Bien, c'est comme ça que je me sens, tout à fait abracadabrante comme elles ! Rebekka, je crois que c'est pour bientôt... Même aux latrines, tu te souviens des trous puants ? Non, j'espère que non ! Bien, même aux latrines, je pense à mon plan.

Moi, je serai une survivante, dit-elle un jour à Daria, car je suis une championne de boxe ! Comme ça, bang, bang ! Regarde, ici, c'est la tête de Koch, tu comprends ça, eh bien, bang sur Koch, Koch, Koch ! Évidemment, Daria ne bougeait pas, cette fois non par volonté de préservation, mais parce que le manège de la petite la rendait perplexe. D'ailleurs, une fois sur deux, elle ne comprenait pas cette foutue fillette qui vraiment, et tout de même, était de race inférieure. Ce que lui avait expliqué le médecin-chef, après que ce dernier lui eut ordonné de prêter attention à la petite fille qui était un sujet très intéressant, mais de nature... particulière. Comme l'autre, la naine ? lui avait alors demandé la gardienne. Sans répondre, il lui avait désigné la porte, mais Daria Jablonowsky avait eu le temps de lui dire qu'elle s'ennuyait quand même de cette race inférieure de naine qui avait commencé à lui apprendre à lire.

Quand Lilian Maisel était arrivée au Camp, elle avait descendu la rampe en courant, suivant, comme elle le pouvait, les adultes fatigués, puis tout à fait effrayés... Rapidement, elle avait été prise d'un gros mal de ventre, souillant sa culotte et ses chaussettes, ce qui avait augmenté sa terreur. En bas, des hommes en uniforme ou en pyjama rayé criaient des ordres incompréhensibles. Cependant, leurs gestuelles, sous l'éclairage des projecteurs, recourbés comme pour saluer les arrivants, ne laissaient aucun doute : il fallait courir pour se garder des coups de bâton et des gueules ouvertes des chiens qui arrivaient de tous les côtés. Peut-être, parce qu'elle était la plus petite (les bébés dans les bras de leur mère ne devaient pas compter), un homme avec un long manteau, les dents et les jambes écartées, l'avait désignée à un maigrelet en pyjama qui l'avait poussée à droite, de la façon dont on pousse un âne qui ne veut

plus avancer. Une autre petite fille, un peu plus grande, avait été projetée contre elle. Lilian était tombée. Quand elle s'était relevée, elle s'était mise à courir loin de la petite fille aux cheveux étalés en étoile sur la terre noire. La course de Lilian Maisel s'était arrêtée lorsqu'un autre homme l'avait attrapée par le cou. Il l'avait conduite vers la porte d'un petit bâtiment et l'avait fait entrer : Tu es arrivée, lui dit-il, en la regardant dans les yeux. Dorénavant, retiens-toi. Tu ne dois plus salir ta culotte, tu entends ? C'est mieux pour toi... fillette. Va la laver, et à l'eau chaude, puis donne-lui de la soupe, avait-il crié à la forme blanche qui venait de prendre le bras de la fillette. La petite n'avait jamais revu celui qui l'avait regardée dans les yeux... Et qui parlait sa langue. Qui était cet homme sans uniforme qui avait obéi aux soldats, sans complètement leur obéir ? Était-ce parce qu'il l'avait appelé « fillette » qu'elle avait suivi son conseil ? Elle y pensait souvent quand, chaque matin, elle se lavait le mieux possible... Et gardait, tant qu'elle le pouvait, sa culotte propre.



C'est aujourd'hui Robertmonami ! Allez ouste au travail les Juifs pleins de cochon ! Paulina riait avec nervosité devant Gustloff qui se mettait en grande tenue... Tu leur diras : Assez de repos ! Aujourd'hui, nous commençons les séances de pose... Soyez fiers, vous allez poser pour la postérité... VOUS, autour de moi, votre MAÎTRE ! Et mettez un peu de bonté sur vos visages de Juifs... Non, non, ne dis pas Juifs, c'est insultant. Tiens, tu devrais les surprendre afin de les mettre rapidement à ta main. Il n'y a pas de temps à perdre...

Écoutant son épouse, Gustloff pénétra dans le faux studio sur le bout des pieds, piètre pantomime, malgré ce qu'il pensait, d'un *pater familias* désirant surprendre ses enfants en train de se goinfrer. Je vais les admonester un peu, rien de bien méchant, murmura-t-il, reprenant la phrase de Paulina quand elle lui demandait de corriger les siens. À sa vue, Salomon, Séné, Georg, Lilian, les jumeaux Rosenberg et tous les autres, sauf Claire, s'arrêtèrent de manger, interrompant ainsi le cliquetis musical des cuillères raclant les gamelles. Toutefois, le léger crescendo, qui montait du côté de l'artiste, n'avait pas échappé à l'oreille de Lili. L'insolente vibraphoniste fit la joie de la petite et de la masse grise qui s'était recomposée à l'arrivée de l'Obersturmführer. Cette homogénéité ne dura que quelques minutes. La masse se scinda rapidement en autant de personnes qui la constituaient... Au rythme d'une petite musique de tôle !

Encore une fois, Gustloff se fourvoyait, pensa Claire, le voyant sourire de plaisir en retrouvant la masse grise qu'il pensait toujours à sa botte... Bien qu'un peu moins compacte, devait-il se dire, sans chercher à comprendre... Quant à mon attitude... Il s'y attendait... Probablement aussi qu'il la désirait, cela lui donnerait l'occasion de m'abaisser, mieux, de me dompter... Sa victoire n'en serait que plus grande ! Pauvre petit bonhomme ! Déjà, je le sens réconforté par ses illusions de puissance et de justice naturelle... Si nécessaires à son bien-être. Les yeux des siens ne doivent plus parvenir à lui donner l'aura que son miroir lui refuse. Il a tant besoin de nous. C'est pourquoi ma petite musique, à côté de la grandeur de son projet, doit lui paraître le comble du ridicule. Tiens, son sourire disparaît...

L'Obersturmführer venait de remarquer quelque chose... Il ne savait pas trop quoi... Oh, voilà... marmonna-t-il, *mes* Juifs bougent et ont pris un peu de graisse et de couleur ! Bon... Ça, c'est bien... Mon témoignage, selon Paulina, serait encore plus probant si nous paraissions... Enfin, si nous les traitons avec notre légendaire moralité, car ainsi... euh... et encore plus... Bon... Et Hermann qui s'est exclu lui-même de mon projet, pour cause d'inefficacité, il en deviendrait jaloux maintenant. D'avance, Gustloff se sentait ravi... Tu n'es l'inférieur de ce rustre que par le grade, monami, lui répétait Paulina von Thaden. D'ailleurs, cet état de subalterne n'est qu'une question de temps... Ici, si tu te fais remarquer par là-bas... Mais un soir de ciel plombé et de vents puants, elle lui avait crié : Il faut partir vite, loin, très loin de ces marais, de cet air insalubre et surtout... Surtout de cette fumée qui n'arrête pas d'obscurcir *notre* ciel... On n'y voit même plus les étoiles... Oh, Weimar, Robertmonami, Weimar !

Claire Gerson l'avait bien compris : Gustloff n'avait pas su voir ce que la transformation de ses figurants, comme il les surnommait, signifiait vraiment. Ces derniers ne formaient plus une masse compacte, ils la représentaient, la jouaient, en épousaient la forme générale... Sans y adhérer ! Quoique fragile, cette nouvelle posture amorçait une prise de possession de leur individualité. Tous ressentaient cela... Ainsi, au lieu de former des rangs au cordeau et bien serrés, la masse s'était disloquée, devenant peu à peu poreuse. Des espaces entre eux apparaissaient ici et là sans aucune régularité. De plus, certaines jeunes personnes se balançaient de gauche à droite en se tenant par la main, d'autres, comme les Enlacés, se tenaient par les

épaules, sans compter Salomon, carrément de travers et Georg, le dos tourné et les mains dans les poches. Quant à Lilian, accroupie à l'avant, elle écrivait sur ses genoux en chantonnant. La masse grise était devenue un attroupement disparate, un groupe d'individus, non une masse homogène, bien lisse... Facile à rouler, avait pensé Claire, la première fois qu'elle avait vu cette presque pierre...

L'Obersturmführer avait attendu avec grande impatience ce premier jour de pose (après les deux jours de repos imposés par la Gerson). Résigné, le SS avait essayé d'oublier ce contretemps en pratiquant sa vitesse de réaction au cours de son jeu de légitime défense. D'ailleurs, des femmes de Corfou, qui venaient d'arriver après une longue traversée, s'étaient révélées très... coopératives ! Mais Paulina veillait à lui rappeler *sa* mission et le besoin de *sa* réussite : ...ce grand et beau tableau peint pour la postérité, à la gloire de notre visionnaire en chef... Et de la tienne, bien sûr, de la tienne qui est aussi la nôtre... L'œuvre doit être parfaite, monami, c'est si important pour nous... Et pour la postérité... Oui, oui... Mais... Je ne sais pas... Il me semble que nos victoires se font plus discrètes et plus espacées... Des bruits courent, oh ! des rumeurs malfaisantes, sans doute... Je sais bien que cela ne peut être vrai... Cependant... Il paraît que les barbares de l'Est et de l'Ouest se rapprochent de nous... En étai... J'ai peur, très peur ! De tels propos fatiguaient Gustloff, et exacerbaient ses désirs, avoua-t-il à Koch, au retour d'une visite chez les Ukrainiennes.

Pour sa part, Lilian Maisel s'était réveillée d'attaque ce jour-là. Elle avait rêvé à sa chère Marie-Marie : les deux amies s'étaient « éclaté la rate » (reprenant le père de

Marie-Marie, Monsieur Berlo, qui employait des expressions tordantes) en lisant toute la nuit *Les aventures de Quick et Flupke*. C'est dire dans quel état d'énergie se trouvait la petite. Toutefois, elle fut vite contrariée, non par le discours de bienvenue du *faux jeton* de Gustloff, mais par la promptitude de Claire à se mettre au travail. Elle se questionna sur cette collaboration : pourquoi ne prend-elle pas son temps ? Claire avait pourtant promis plusieurs jours de pose, ce qui donnait du temps pour manger beaucoup de cochon et pour se préparer... Pour s'évader, quoi ! La petite fille avait changé de vocabulaire, elle employait de plus en plus le verbe « s'évader » et non « partir ». Lilian Maisel avait bien réfléchi à sa situation de prisonnière, et une prisonnière... Ça s'évade ! Partir, s'était-elle dit, c'est ouvrir facilement une porte, sortir d'une vraie maison, marcher sur le trottoir... pour aller à l'école, au parc, à la bibliothèque... Ou pour aller se promener sur les Grands boulevards avec sa maman ! Tandis que s'évader, c'est se glisser entre les barreaux d'une fenêtre, se cacher des chiens et des hommes en uniforme, s'écorcher sous les barbelés, et courir courir courir courir...

Ce changement dans le vocabulaire de la fillette découlait de sa condition de prisonnière, comprise à coups de vilénies morales et de maltraitances physiques. Vois-tu, Lili, au Camp, tu n'es plus une petite fille, tu es une prisonnière, lui avait expliqué Rebekka.

Mais je ne veux pas, Bekka !

Je sais bien... Mais c'est là ta condition, Lilian Maisel. C'est pour retrouver ton âge de petite fille que tu dois t'évader.

D'une autre façon, Daria avait aussi aidé Lilian à comprendre sa condition, entre autres, en l'appelant, quand elle devait absolument le faire, seulement par le numéro inscrit dans sa chair, là où les taches de rousseur des Adel, héritage de sa maman, s'étaient métamorphosées en lunes presque noires. Une petite fille dont le bras porte un numéro indélébile ne part pas, car elle est devenue une chose inférieure qui ne bouge pas d'elle-même... Comme moi ! On l'apporte, on la place ici et là, on ne lui parle pas... et on ne la regarde que par hasard ou par nécessité absolue. Bien sûr, la chose qui n'est pas une chose peut réfléchir quand même, avait conclu la petite, en fixant ses lunes noires.

Ainsi, dans son plan-de-quand-même-vie, Lilian incluait à présent la masse. Non la masse, le groupe. La petite fille, à l'encontre de l'Obersturmführer, avait su voir et comprendre le changement : les prisonniers redevenaient eux-mêmes. De l'intérieur, bien sûr... Mais des petits bouts dépassaient aussi à l'extérieur... C'est à partir de cette constatation, et de sa dernière trouvaille encore secrète, que Lilian avait intégré, dans l'évasion à venir, tous les prisonniers du faux studio. Sa trouvaille secrète, qui coiffait toutes les autres, s'était personnifiée dans le corps de plus en plus flasque de la gardienne. Quand Daria Jablonowski était allée chercher le 142018, après le repas du premier soir, Lili avait observé la grande convoitise de celle-ci... Le regard de Daria était devenu aussi tranchant que des couteaux de cuisine en voyant la viande rose, déborder des gamelles. Le cochon devait lui rappeler ses ripailles *d'avant*, s'était dit Lilian Maisel, un peu perplexe. Mais après avoir réfléchi, la petite avait trouvé : Daria Jablonowski pourrait, si nécessaire...

C'est pourquoi, en ce premier matin de pose, Lilian s'apprêtait à donner le contenu de sa gamelle à la gardienne. Salomon l'arrêta d'un geste de la main. Daria, qui s'était approchée sur le bout des pieds des prisonniers mangeant du cochon dès le matin, comme à la ferme de l'oncle Pankracy, se murmura-t-elle, fut ainsi vite ramenée dans *l'après*. Elle reprit son rôle et recula près de l'Obersturmführer qui ne leva pas les yeux sur cette inexistante créature, inculte et presque chauve, avait-il remarqué un soir, en baissant son regard vers elle. Lilian maudit intérieurement Salomon qui avait fait échouer une partie de son plan. Elle se mit à répéter *Et pour montrer sa belle voix, / Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie*, ce qui la calma.

Sous les ordres flous de Gustloff, la mise en place des prisonniers, ou plutôt des personnages du tableau, n'arrivait pas à se fixer. Le faux metteur en scène tergiversait, tournait sur lui-même, s'arrêtait, repartait à nouveau... Bref, il les désirait à genoux, assis, debout, en rang, en diagonale, en couronne, derrière, de côté, près de lui, loin derrière... Seule Claire s'impatientait, assise sur le bout de son banc, devant une table pleine de beaux papiers à esquisses. Quant au groupe, il obtempérait mollement en suivant le vol erratique de la main à la chevalière... La vieille Séné se déplaçait si lentement que Salomon n'avait pu s'empêcher de rire et de faire comme elle, suivi par les autres. Seule Lili, complètement prise par ses pensées, se conformait aux directives du Nazi. Les yeux au plafond et la bouche ouverte, elle se plaçait rapidement là et là... Sans émettre aucun son. Pour qui savait voir et entendre, son corps trop silencieux déniait l'obéissance servile qu'elle démontrait.

C'est pourquoi Claire essayait d'attraper son regard, tandis que les autres, habitués aux bizarreries de la petite, n'y prêtaient guère attention. Quant à Gustloff, il paraissait ravi de l'attitude de cette foutue fillette, pour une fois docile. Son regard changea et s'arrêta un peu plus sur la petite... Elle lui rappelait, en plus jeune, certaines de ses étudiantes *d'avant*... Celles qui avaient reconnu en lui, sans qu'elles le sachent vraiment, le mentor espéré. En ce moment, ce bout de Juive lui plaisait. Cependant, ce penchant fort passager n'annulerait pas, pour elle, comme pour tous les autres, le processus d'effacement total. Bien sûr, une fois le travail terminé, signé, situé et daté. Ce tableau... Une œuvre parfaite, lui avait répété Paulina. Elle l'aura, son précieux tableau de famille. Que craint-elle de ces iconoclastes, de ces sauvages, de ces barbares ? Ils avancent en étai, avait-elle dit... Oui, et alors... Que peuvent-ils contre notre grandeur ? Reculer pour mieux bondir ne veut donc rien dire pour elle ?

Ils avancent...

Tiens... L'artiste !

... Reculer ?

Tais-toi ! Contente-toi d'être prête.

... pour mieux bondir ?

Arrogante ! (Pour lui-même) ...Me servir d'elle, mais ne pas m'intéresser à ce qu'elle dit... Bon, je les mets... En couronne, oui ! Ma première idée. Autour de moi comme une grande famille unie, heureuse... Et hiérarchisée en même temps. Facile de faire voir le fossé entre ces pouilleux et moi... Enfin, il ne les faut pas trop pouilleux... Donc une grande retenue de leur part et moi, moi... Au milieu d'eux, généreux et

Tout Puissant... Mais je ne dois pas sembler vouloir m'élever au-dessus de notre Grand Homme... Ah, peut-être avec sa photo entre les mains ! C'est ça ! Je l'apporterai demain... J'ai trouvé, cria-t-il, à Claire qui observait la petite.

Ah... Enfin prêt !

Presque, presque. Tu pourras commencer bientôt... Bon... Moi et Lui, tu comprendras demain, le chien à mes pieds... Et eux, avec de la retenue dans leurs yeux... Non, pas de la retenue, de la vénération. Tu entends l'artiste, de la vé-né-ra-ti-on.

De l'amour aussi, Gustloff ?

De l'amour ? ...Je ne sais pas... Oui, pourquoi pas ! Mais... Asservi. C'est ça ! Des yeux pleins d'amour asservi... Bonne suggestion Gerson. Un verre de lait chaud ?

Oui, et pour tous ! Et vite ! ...Asservi ? Quelle clairvoyance, avait lancé Claire, pendant que le Nazi s'éloignait, le dos parcouru de frissons.

Bras en l'air et souriant d'aise, l'Obersturmführer dessinait maintenant de larges cercles autour du fauteuil rouge-sang-de-bœuf qui trônait au centre de la pièce. Salomon et Georg avaient été désignés pour transporter ce fauteuil, provenant d'un SS à la croix de fer sous la glotte, avaient ironisé les deux vieux, mis en train par ce travail de déménageurs si... facile : deux pour un fauteuil ! Ce qui leur avait rappelé les petits métiers de leur vie *d'avant*. Georg avait sifflé quelques notes, pendant que Salomon au cœur de zélote (nommé ainsi par ses compagnons du ghetto) mettait la main sur un couteau à lame recourbée, trouvé par hasard dans le troisième tiroir du

bureau du SS à la croix de fer, occupé à ouvrir une fenêtre. Sans doute pour assainir l'air.

Ayant enfin trouvé ses marques, Gustloff plaçait ses sujets-figurants, s'éloignant, les doigts en pyramide devant les yeux, pour mieux juger de l'effet. Ce qui prit du temps, car ne pouvant les toucher, et eux, ne pouvant le regarder dans les yeux, il y eut quelques méprises. Lilian, ayant reçu l'ordre de se croiser les doigts et de courber le dos, s'exécuta... À sa manière. Pas comme ça stupide ! lui cria le mentor, revenu de son affabilité, devant l'exagération de sa posture : prosternée jusqu'à terre, Lili balayait le sol de ses tresses rousses. Il y eut plusieurs sourires et même, quelques rires. Salomon en profita pour s'éloigner le plus possible du fauteuil rouge-sang-de-boeuf, ce que ne vit pas le SS, trop occupé à donner ses ordres... Enfin, à la droite et à la gauche du fauteuil, il plaça les jumeaux Rosenberg malgré leurs dérangeantes jambes. L'artiste arrangera ça et surtout votre médecin, le professeur Koch, sera très satisfait de vous, et de moi, leur dit-il. Puis, s'adressant à tous, le metteur en place de « pacotille » (dixit les Enlacés) leur ordonna de ne plus bouger, car il allait chercher le chien qui compléterait le tableau.

Hum...

Encore toi l'artiste !

Le lait chaud d'abord... L'adorateur à quatre pattes, après.

Arrogante... Tu ne perds... Que personne ne bouge ! C'est un ordre !

La sortie de Gustloff provoqua encore plus de fracas que d'habitude. Elle était aussi accompagnée, cette fois, de bêlements de mouton, très bien imités par les jumeaux

Rosenberg. Cette indocilité fit redresser le dos aux figurants qui s'ébrouèrent en tous sens, brouillant ainsi la savante construction de Gustloff. Lili se releva d'un bond, alla s'asseoir dans le fauteuil, n'y resta que quelques secondes, se jeta en bas, cria quelque chose au sujet du velours raide et piquant, et se mit à déclamer *Le mulet se vantant de sa généalogie* en tournant à pas de géant autour du trône du SS à la glotte. Pendant ce temps, Salomon, les bras en l'air, faisait mille signes à Georg qui arrêta de se masser les pieds pour rejoindre le vieux charpentier. Séné, quant à elle, exécutait, avec d'autres athlètes de son calibre, divers mouvements de gymnastique appris, il y avait belle lurette... Les Enlacés s'embrassaient et les jumeaux fignolaient une autre de leurs imitations, tout en riant de Séné s'essayant au grand écart... Bref, l'ordre de Gustloff...

Claire, étonnée, les regarda un moment, puis, sortant fusains et sanguines, se mit à les dessiner. La petite répétant toujours *Le mulet se vantant...* s'approcha d'elle. Une nouvelle fable, Lili ?

Non... C'est Berlo qui me l'a apprise.

Berlo ?

Le père de Marie-Marie, mon amie de cœur qui est morte... Oh, c'est vrai ! Berlo est mort, lui aussi... Il y a beaucoup beaucoup de morts dans ma vie... Je ne sais pas si j'ai assez de doigts pour les compter.

Lili...

Il y a mes grands-parents du côté de mon papa qui sont morts au bout du rouleau mon père mort de disparition inexpliquée ma mère morte ou pas morte de déportation solitaire ma grand-mère maternelle morte de dos tourné...

Arrête ça !

...mon grand-père mort de volonté d'en finir la fille de la rampe morte de tête éclatée Bella morte de toujours debout Rebekka morte de recherche terminée... Et tous les autres que je ne vois qu'une fois... L'homme du bon conseil de se tenir propre et l'hirondelle...

Viens ici Malili. Regarde.

Claire s'était levée pour l'entourer de ses bras. La blancheur de la peau de la petite s'était subitement voilée, comme si les cendres de *ses* morts remontaient en elle et l'envahissaient tout entière. Claire eut peur. Elle toucha la photo roulée dans sa manche avant de soulever rapidement la petite pour s'asseoir avec elle sur le banc, face à la table de travail. La tenant d'une main, elle lui montra, de l'autre, chacune des esquisses : Regarde Lilian... Nous sommes encore des vivants... Malgré eux ! Défilèrent alors devant les yeux de la petite fille des envolées de traits noirs et rouges. Elle y distingua : des bras levés, d'autres à l'horizontale, ou encore baissés vers le sol, des joues rouges, des bouches souriantes, des oreilles penchées sur d'autres oreilles, des mains dans les mains, des garçonnetts sautant sur un fauteuil... Et bien sûr une petite fille marchant à grands pas autour d'un fauteuil défoncé... Ainsi qu'une femme aux cheveux roux en train de dessiner.

Nous sommes vivants Malili, chuchota Claire pour elle-même, en déroulant devant la petite qui venait de s'assoupir, la photo glissée dans sa manche. Pas lui. Pas mon petit. Le chien n'a pas suffi... C'est alors que j'ai contracté la rage. Je suis devenue voleuse de tout ce qui pouvait se manger... Pour me garder vivante ! Par désir de me venger de ceux qui me voulaient morte... J'ai même volé des enfants, non seulement pour me nourrir et assouvir ma vengeance... Par jalousie aussi... Voir ces corps d'enfants palpiter encore...

Mais toi, ma dernière victime, je ne comptais pas te revoir... Ta totale solitude dans ce cloaque roulant ... J'avais vite détourné les yeux. C'est pour ça que je n'ai pas su voir en toi, sous tes pleurs, ton désir de survie ! L'immonde Koch en bas de la rampe a pu identifier cette force. S'en surprendre... S'interroger... Il a dû alors chercher dans le troupeau apeuré s'avançant vers lui, une femme audacieuse, forte... Ta mère. Mais il ne l'a pas trouvée... Alors, il s'est rabattu sur toi, pour comprendre...

Au début, ton plan-de-quand-même-vie m'a seulement amusée. Cependant, à force de te l'entendre me l'expliquer et surtout de le sentir se développer en toi, je me suis mise à y croire... Oh, tu te réveilles ! Les plans eux ne meurent pas Lili, sauf si on les laisse se défaire en nous.

Mais la faiseuse de plans... Claire...

...la faiseuse de plans ?

Elle peut mourir avec ses plans.

C'est vrai. Ou bien, grâce au plan, ne pas mourir à leur heure, à eux. Seulement à son heure, à elle. Ce qu'ils veulent, tu sais, c'est que nous nous sentions morts dès notre

arrivée dans cet enfer de merde. Ainsi, ils peuvent nous voler tout... Même l'heure de notre mort.

Notre mort *d'avant* notre heure, Claire ? Beaucoup sont morts comme ça...

Oui. Lili. Beaucoup. La mort des Juifs est pour eux un acte dérisoire. Sans état d'âme ils font de la place, ils récurent, ils désinfectent, ils détruisent les parasites... Et malgré tout, tu n'es pas morte, Lilian Maisel, ni moi, Claire Gerson, ni Salomon Goldmann, ni Séné Cioban, ni les jumeaux Rosenberg, ni les...

À Rebekka, à Bella, à l'homme du bon conseil... À tous les autres... Ils ont volé l'heure du bout de leur vie ?

Oui.

Oh, peut-être que la mort en avance joue à colin-maillard et que chaque fois qu'elle identifie un pas comme les autres, elle lui prend la vie sans regarder l'heure...

Peut-être...

...Claire... Même penser à la mort qui arrive au bout de la vie, c'est difficile...

C'est pourquoi il ne faut pas se penser déjà mort, Lili. Ton plan...

C'est un rêve de plan ?

Non... Pas du tout.

Surtout qu'avec ma dernière trouvaille...

Le dérèglement ?

Oui et non... Pas seulement...

Ah ! Même Salomon croit au dérèglement. Tout à l'heure, il a sorti un couteau devant Georg.

Un couteau... Youpi ! Ça, c'est une belle trouvaille !

L'aboïement d'un chien arrêta toutes paroles et tous mouvements. Après quelques secondes, chacun regagna la place désignée par Gustloff. Sa mise en scène se recomposa, enfin presque... Salomon modifia la position de ses bras, Séné défit la corde qui lui servait de ceinture, Georg mit sa casquette à l'envers, Lilian se prosterna en se décalant en oblique, Claire posa les mains sur le banc et les jumeaux Rosenberg changèrent de place (ce que tous remarquèrent, car l'un avait sur le crâne une cicatrice semblable à une bouche ouverte).

L'entrée du SS se fit dans l'entrechoquement coutumier. Trop souvent jouée, la cacophonie l'annonçant avait émoussé l'angoisse ressentie... Ne restait plus qu'un sentiment d'irritabilité devant cette puérile démonstration de force. Bien sûr, il y eut quelques glissements de regards vers la bête tenue en laisse qui s'avancait vers eux. La légère tension soulevée par cette présence animale s'apaisa rapidement : le chien ne ressemblait en rien aux chiens de la rampe. Malgré le collier clouté et les gros maillons de la laisse... il semblait lourdaud et pas du tout malin. Il ressemble à son maître, chuchota Séné, en levant les yeux au plafond. Lorgnant les prisonniers, Gustloff les vit observer en souriant le chien qui lui résistait, la truffe tendue vers le coin au cochon. Quand le rire de Lili retentit, suivi aussitôt par celui des jumeaux, l'Obersturmführer ordonna au chien de le suivre vers les gamelles sales...

Là où se tenait Salomon Goldmann.

Quand le bras du charpentier s'éleva, décrivant un large demi-cercle, on aurait dit qu'il rassemblait dans son sillage deux mille ans d'interdictions et de bannissements.

Puissant et féroce, le bras au couteau descendait vers Gustloff, tel le bec d'un aigle sur sa proie, dispersant sur son passage les cendres en suspension autour de lui. La mort écarta, sans s'arrêter, la main au drapeau qui venait de s'élever. Pauvre défense qui s'avéra un pur réflexe, tant la stupéfaction du SS déniait toute intention de combat. La Mort avant le bout de la vie inversait les rôles : de braconnier, le Nazi était devenu gibier. Bien sûr, nulle parade n'aurait pu arrêter la descente du couteau vers la poitrine à ouvrir. Souveraine, la lame recourbée pénétra dans l'épaisse viande de la race supérieure, trouva le cœur, et attaqua son antique danse macabre. Quand le flot rouge-sang-de-bœuf jaillit en mille rigoles visqueuses... Le chien s'approcha.

Pantin aux fils coupés, le Nazi se disloqua au pied du Juif.

À la vue de son tableau de chasse, Salomon Goldmann n'éprouva aucune satisfaction, ni aucune peur. Ce fut plutôt le désespoir qui lui souleva le cœur. Quand il se tourna vers Séné Cioban, dont le souffle lui brûlait le cou, il lui cria : J'ai fait ce que je devais faire ! Et je n'ai rien reçu. Rien !

Salomon... tu l'as fait ! s'exclama-t-elle, en essayant de dégager le couteau du poing violacé... Salomon Goldmann, tu l'as eu ! Tu l'as...

...Laisse ma main. Non, je ne l'ai pas eu... J'ai eu le corps... Uniquement le corps. Regarde ses yeux... Étonnés ! Seulement étonnés ! Oh, Séné, Séné... Même à l'instant de mourir... Il n'a vu en moi qu'un rat, non un homme... Un rat des marais osait l'attaquer... Lui ?

La bête, c'était lui, Salomon !

...Mais c'est un homme que j'ai tué, Séné... Et cet homme n'a pas reconnu le bras vengeur de son pareil... un homme parmi les hommes. Je ne lui demandais qu'un sursaut de reconnaissance... Qu'un éclair dans les yeux... Mais rien. Rien qu'un peu de surprise face au rat. Toujours l'éternel désaveu, Séné ! Que Yahvé soit maudit !

Salomon, laisse le couteau.

Non. ! Pas tout de suite...

...Oh Salomon, Salomon...

...J'ai quand même déprogrammé l'heure... L'heure de notre mort... C'est quand même ça... Non ?

Oui... L'heure au bout de notre vie... À nous... Non après la mission pour la postérité... Je sais, je sais... Tu as choisi ton heure, la mienne, celle de Georg... Mais pour la petite ? Pour les Rosenberg ? Pour les Enlacés ? Pour les plus jeunes d'entre nous... C'est bien ? Dis-moi Salomon, c'est bien ?

Séné, Séné, la petite, l'entends-tu crier ? On dirait qu'elle a une grenade dégoupillée au fond du ventre... Maisel est plus vieille que nous tous... Les années *depuis* n'ont rien à voir avec la vie. Dès notre descente de la rampe, la gueuse de mort était accrochée à chacun de nos pas... Tu te souviens de ce déchargement ? Pour eux, Séné Cioban, tu n'étais qu'une vache qui meuglait en yiddish prête pour l'abattoir... Mais Koch avait besoin d'une femme de ton âge pour...

Arrête ! Arrête ! Je sais tout ça. Je te parle des enfants.

Les enfants ? Après les mains de Koch sur eux... Ce sont des restes d'enfants, ces petits...

Mais tu as entendu les avions, Salomon ? Peut-être que le dérèglement, comme dit Lili... Et puis elle a un plan...

Les avions ne veulent rien savoir de nous... Et son plan, c'est rien du tout ! Un rêve...

C'est toi le rêveur Salomon Goldmann ! Tu t'agrippes à ton couteau pour te vider les veines à ton heure, oui... Mais nous ? Nous allons devenir des... Exemples... À écraser sous leurs bottes... Tuer un officier allemand... Nous ! Tu t'en rends compte... Pour moi, pour Georg, pour les autres vieux, le cœur ne tiendra pas, nous mourrons rapidement. Mais les petits... Ce qu'ils feront de leur corps, même le chien de Gustloff n'en voudra pas... Oh, Salomon...

Séné... Ma Séné...

Pendant tout ce huis clos au pied du mort, Lilian Maisel avait lancé d'énigmatiques cris, comme si sa gorge ne savait choisir entre deux souffles. Elle avait commencé à crier dès l'envol du bras, entraînant à sa suite les Rosenberg. Dans le faux studio rouge-sang-de-bœuf de vue et d'odeur, trois enfants essayaient d'échapper par leur gorge à ce lieu où se passaient des événements hors de leur intelligibilité, mais si bien compris par leur corps tremblant.

S'étant retournée pour suivre le pas à pas forcé de l'Obersturmführer vers les gamelles, Claire Gerson avait entrevu l'éclair blanc-bleu de la lame descendre vers le corps. C'est alors qu'elle s'était statufiée, telle la femme de Loth, devant l'inévitable expiation. Elle avait repris ses sens sous les poussées de Séné... Lentement le Kaddish des endeuillés, et les cris de Lili et des Rosenberg, lui parvinrent à la

conscience... Elle finit aussi par entendre ce que lui répétait Séné : Claire, Claire, ils s'en viennent... Dessine... Pas lui... Nous... Notre trace, Claire, notre trace !

Séné... J'entends Lili... Où est-elle ? Et ce Kaddish...

Les petits sont ensemble sous le fauteuil... Je m'occuperai d'eux... Ils vont venir...

Dépêche-toi ! Le Kaddish... Qui d'autres pourraient le réciter pour nous...

Dépêche-toi !

Retrouvant toute sa force, Claire agrippa fusains et sanguines, pendant que Séné courait vers les enfants. Tout en récitant, les prisonniers avaient entouré Salomon, appuyé sur Georg. L'air s'emplissait de mots qui ondulaient au gré des mouvements à bras-le-corps d'un rassemblement d'êtres, déjà dans un monde qui n'était plus celui des vivants. Chacun voyait, dans le regard de l'autre, stupeur et fierté... Et bien sûr la peur des heures à venir. L'atavique peur... murmura Claire Gerson, essayant de la faire jaillir des regards qu'elle dessinait, les doigts comme des griffes lacérant les feuilles blanches.

Couchée par terre, Séné demandait aux petits effrayés de venir la rejoindre : Claire va nous dessiner... Viens Lili... Viens... Ils vont te suivre... On doit... Je vous en prie... Ils... Venez...

C'est la fin de l'après Maisel ! cria Salomon.

...Salomon... C'est toi ?

Oui Maisel... Oui.

C'est la vraie fin de...

...*la vraie*, oui.

Alors, c'est le temps. Sortez de là les jumeaux... Je suis prête... Presque prête...

Salomon, tu me donnes le couteau ?

Non, bien sûr que... Pourquoi ?

Il est dans mon plan.

Il n'y a pas de couteau dans ton plan... Des trouvailles... Seulement des trouvailles.

Rappelle-toi comment tu m'énervais avec ça...

Mais je veux le couteau. C'est une trouvaille, la meilleure !

Bon, je... Je te le donnerai... Rendus... dans les bois, je...

Salomon, j'ai besoin du couteau, maintenant. Comme toi... Je n'ai plus peur... On est dans *la fin de l'après* ! J'ai mon plan... Nous pouvons nous évader, oui... Mais avant, il faut seulement que je tue Koch !

Le fusain dans la main de Claire se cassa quand elle se leva pour courir vers la petite, faisant signe à Georg d'agripper les dessins et d'en faire un rouleau bien serré. En passant près de la porte, elle entrevit Séné l'oreille sur le panneau.

Malili Malili, tu n'as pas besoin du couteau de Salomon... Ni de... Écoute... Écoute... Koch ne pourra plus jamais mettre la main sur ton corps, sur vos corps. JAMAIS. Ni la racaille à ses ordres. Nous allons aller loin, très loin d'eux...

Tous ensemble ?

...Oui.

Bon... C'est bien... Nous pouvons nous évader tout de suite... Oh, je comprends, Salomon doit garder le couteau pour le feu.

Malili, écoute-moi bien. As-tu une cachette ici ?

...La racaille ? Tu as dit « ni la racaille »...

Lili, ce n'est pas le temps... Séné, tu entends quelque chose ? Non. Georg, les dessins ?

Claire, si tu penses à Daria... Elle n'est plus une racaille, Rebekka lui a appris à lire ! Laisse Daria... Lili ! Il faut trouver une cachette pour les dessins... C'est Georg qui les a... On ne peut pas les apporter... L'humidité... La saleté... Quelqu'un plus tard va les retrouver...

...et il pourra alors nous les remettre... Daria va venir pour les gamelles... Elle est en retard.

Lili, Lili, cesse de parler d'elle... On doit...

Mais Claire, c'est Daria Jablonowski la cachette !

Quand elle entendit la clé glisser dans la serrure, Séné fut rassurée. Elle retourna sans se hâter près des siens. Elle avait reconnu le geste lent de la gardienne, ainsi que le roulement de la cuvette. Toutefois, par grande méfiance apprise au Camp, c'est la main gauche de Salomon qu'elle prit, laissant libre le poing droit, fermé sur le couteau. Quand la Jablonowski entra à sa manière, silencieuse, les yeux au sol, tirant sa cuvette de tôle montée sur roulettes, tous se détendirent... Un peu. Ils comprirent que ses yeux venaient de buter sur le corps de Gustloff, lorsque les pas s'arrêtèrent. Oh, à peine... Le soupir que fit la gardienne ressemblait plus à un constat, qu'à une surprise... Une manière de dire bon débarras ! pensa Claire qui, serrant toujours Lilian dans ses bras, surveillait Daria qui ramassait les gamelles et les déposait dans

la cuvette, avant de les rapporter hors du studio, pour les laver dans... Claire tressaillit... Elle venait de comprendre.

Quand la gardienne eut presque terminé sa routine, Lilian se dégagea des bras de Claire, saisit une sanguine et se dirigea vers Georg, suivie par les jumeaux. La petite lui demanda le rouleau de dessins; interloqué, Georg regarda Claire qui acquiesça. Toujours accompagnée par les Rosenberg, Lilian vint se placer en face de Daria et lui montra le rouleau qu'elle tenait... Puis, se mit à lui expliquer, dans une langue faite de signes et de mots griffonnés sur l'envers du rouleau, son plan-de-quand-même-vie, qui incluait, depuis peu, une bonne cachette.

Daria, tu as vu l'Obersturmführer... Ne le regarde pas... Bon... Nous... Ici, nous tous... On va s'évader... Nous irons dans les bois. Regarde, je te dessine un arbre, un autre arbre et un autre... Je me cacherai peut-être derrière celui-là, comme ça... Les jumeaux derrière un autre... Et tous les autres aussi se cacheront... Il ne faut pas le dire... Je sais que tu comprends ça. Ce rouleau de dessins, oui, celui-ci, on ne peut pas l'emporter... Oh, Daria, tu as terminé... Ne t'en va pas ! Attends. Attends un peu. Tout se dérègle... Tu n'as pas remarqué ? L'heure obligée, n'est plus l'heure obligée. Tu as encore un peu de temps. N'aie pas peur... Ne pars pas... C'est trop important... Comment te faire comprendre ? Quoi les Rosenberg ? Arrêtez de gesticuler et parlez... Quoi ? Oh, la très petite petite femme... Rebekka ? Oui... Rebekka ! Daria, j'écris ici R-e-b-e-k-k-a et D-a-r-i-a. Tu sais lire vos deux prénoms... Je le sais. Voilà ! Si Rebekka était encore avec nous, elle... Elle te prendrait la main... Non, non, moi, je ne te touche pas. Comme ça... Tu vois vos

mains ? Et elle te demanderait de nous aider... Je sais que tu comprends, Daria. Je sais.

Ça c'est le tuyau, il est mal dessiné, mais tu peux le reconnaître... C'est celui... J'y avais caché mes trouvailles, mes choses... Comme ce savon rouge... il était bleu comme ta jolie jupe que tu caches sous ton sarrau... C'est à cause de la sanguine s'il est rouge... Je sais que tu te souviens du tuyau... Je l'ai retrouvé sous l'escalier... Mais je te comprends... Rebekka m'a expliqué que c'était ton travail de gardienne de jeter les cochonneries... Tu ne pouvais pas savoir que c'étaient des trouvailles... Surtout, que tout doit être très propre pour toi, je veux dire pas moi, pas les Rosenberg... Non... les autres choses... Comme tous les jolis objets dans ton salon de coiffure pour les dames, Rebekka m'a parlé de ton salon très très propre avec de grands miroirs ronds... Je dessine mal les miroirs, Daria, parce que je ne les aime pas... Mais je vais peut-être les aimer, plus tard. Pour toi aussi, il y aura bientôt une *fin de l'après*... Tu retrouveras les dames qui mettent du lilas dans leurs beaux cheveux... Hé bien le tuyau, il est tout au fond d'un seau percé... Comme celui-ci. Regarde. Regarde bien ce que Rebekka aimerait que tu fasses : tu prends le rouleau de dessins, tu vois tes mains, je les ai bien dessinées, non ? et tu le déposes dans le tuyau... Oh, les dessins dans le rouleau, c'est Claire qui les a faits... Celle qui est si belle... Bon... J'oubliais... Avant de cacher les dessins dans le tuyau, il faudrait les envelopper... Je te fais des flèches... Pour les préserver de la saleté, peut-être avec l'une des housses de plastique de Koch, voici les housses... Et ça, c'est Koch ! Ce qu'il est laid avec ses dents écartées... Lui, je sais le dessiner par cœur... Je le

dessine partout, partout, partout, surtout sur le ciment des latrines... Puis je fais un gros x sur son visage de racaille ! Mais là, ce n'est plus nécessaire... Après le plastique, tu mets le rouleau dans le tuyau pour le protéger de l'humidité... La pluie, tu vois la pluie qui tombe.

Daria, tu me regardes ? J'ai presque terminé. N'aie pas peur de moi... Ni des jumeaux... Plus tard, on va nous opérer, hein les Rosenberg ? On deviendra plus beaux... Les jumeaux, ils vont redevenir deux pareils, pareils... C'est drôle... Tu souris Daria ? Bon... Écoute, il faut enterrer le tuyau... Je ne sais pas où... Peut-être... Derrière, c'est ça, derrière le Bloc 10, là où il y a de la terre retournée... Pour les bébés... Ne pleure pas Daria... Je sais... Tu pourrais creuser sans regarder... Te fier juste à la hauteur de la pelle... Et creuser...

Maisel ! Les Rosenberg ! Ici. Vite.

Dans le couloir, le plancher de ciment avait commencé à résonner. Un bruit saccadé, venu de loin, d'aussi loin que les latrines. Ce martèlement n'avait pas échappé aux oreilles de Séné, ni de Salomon. La soudaine blancheur des lèvres de la vieille fit voir ce qu'elle n'arrivait pas à dire... Tous comprirent, sauf les petits. Même Daria comprit... Elle courut jusqu'à la porte, poussa Séné, déverrouilla d'une main et se projeta dans le couloir, tirant derrière elle la cuvette, oubliant de verrouiller la porte. Le chien essaya de la suivre. En vain. Séné claqua la porte sur sa queue, puis l'ouvrit pour l'en dégager. Ce petit geste de rien du tout enraya en elle la montée de la peur. La vieille Hongroise redevint celle qu'elle était, une femme forte, malgré le

côtoiement quotidien de l'abîme : ils s'en viennent mes amis... Nombreux. C'est l'heure au bout de notre vie. Daria Jablonowski a apporté le rouleau... Oui... Elle le fera, répétait-elle à chacun, elle va l'enterrer.... Notre trace restera, mes amis. On saura... Pas tout... C'est impossible... Mais on saura.

Alors là, c'est le grand dérèglement, cria Lilian, la porte n'est plus verrouillée ! Pas besoin de fenêtre... Les bois ! Les bois ! Hé ! Ho! Les jumeaux... Nous allons... Où sont-ils ? Venez, les petites bêtes et les oiseaux nous attendent... Les jumeaux, où êtes-vous ? Claire, c'est quoi ça... Des gémissements ? Pourquoi pleures-tu ? C'est *la fin de l'après* ! C'est sûr que c'est *la vraie fin*... Je le sais... Moi, j'amène le chien, il est trop idiot pour vivre seul... Salomon, si tu veux vraiment laisser ton couteau ici... Tu peux. C'est plein de branches cassées dans les bois... Pas besoin de... Pourquoi la lame est rouge ? Claire ! Qu'est-ce que tu fais ? Non. Arrête ! Je ne veux pas m'accrocher comme ça à ton dos. Je suis trop vieille pour jouer au cheval... Ce n'est pas le temps... Séné... Laisse mes jambes... Laisse... Je me sens un peu mal... Maman ! Maman... Ton dos est tout en sueur... Tes beaux cheveux dans mes yeux... Je ne vois plus rien... Pourquoi pleures-tu ?

Oh, Salomon c'est toi...

Forêt

Corps, oh mon corps, cours, cours, cours ! Dans le sombre, elle bondit vers moi... Je sens son souffle âcre sur ma nuque... Elle est là, derrière moi, grondante... Que veux-tu que je fasse à ton petit, ourse-sans-cervelle ? Arrête-toi ! Retourne vers lui. Il te cherche, sans rien comprendre à ta folle course. Je suis passée entre toi et lui, soit, mais comme ça... Je traverse les terres de *Forêt* ne me sentant pas exclue... Le suis-je ? Rentre donc tes crocs et tes griffes, antique-furie, la méprise est terrible.

Dans le dos, un coup de feu ! Je tombe. J'entrevois derrière moi une masse noire... Deux lèvres rouges s'ouvrent dans une furrure puante... Les mouches, qui s'engouffrent par centaines dans le trou, m'apprennent que c'est elle... La morte !

Corps, oh mon corps, mon amour de corps, je palpité ! Pathétique *sapiens sapiens*, je savoure ma victoire sur l'autre. Mais quelle victoire ? *Forêt*, même si tu n'es plus que l'ombre de ce que tu as été, tu aurais pu faire sonner le tocsin de toutes tes branches ou lever tes vents contraires... Ta bête serait alors retournée vers lui... Au lieu de cela, tu as laissé faire un chasseur de viande noire ou un braconnier avide de carnages... Traîtresse.

Tu es donc plus désirante de mort que de vie ? Encore et toujours... Les Anciens ont eu raison de t'arracher arbre par arbre de leurs terres méditerranéennes, car tu es si souvent veule et roublarde. Tiens, je ris à pierre fendre de ta pleutrerie...

Malgré le mépris de *Forêt*, qui essaie de me transformer en gibier, je n'accepte pas le jeu de la légitime défense. Je sais bien que je la dérange, l'ancienne, dans son oubli du temps où elle était, pour les *sapiens sapiens*, généreuse corne d'abondance... Maintenant, elle se terre dans son trou de mémoire et me lance ses pièges comme si j'étais de la vermine... Moi, qui suis propre et saine... Et qui marche droit, sans presque rien lui dérober...

Bien sûr, *Forêt*, je traverse ton territoire en cueillant ici et là... Mais pas plus qu'avant, quand les glaneuses vivaient en toi, de toi. Je te traverse, Silva-ma-belle, sans subtiliser ton âme sauvage. Tu dois me rendre justice ! Alors pourquoi ? Tu as pris ma fille dans tes rets, tu l'as piégée avec tes monts et leurs merveilles, tu lui as tendu un miroir avec, en arrière-plan, une Histoire plus que glorieuse... Mentreuse. Puis tu l'as entraînée hors de *mes* lieux... Voleuse.

Je suis venue en toi pour la retrouver. Pourquoi ne pas m'aider ?

Quel est ce bruit ? Des pleurs ? Un autre traquenard ? Je ne peux m'arrêter... Tous les gestes à faire avant de me fondre dans la nuit... Surtout ne pas devenir une proie ! En terre étrangère, puisqu'elle le décrète ainsi, vaut mieux se rendre invisible. Ainsi, de rouge, je n'ai plus que mes gants. J'ai même caché mes cheveux sous du vert-de-gris... Comme tout ce qui m'habille, depuis...

Qui pleure ?

Tiens, le vent suspend ses poussées, on dirait même que les ruisseaux arrêtent de couler. Que faire, sinon écouter ce silence et les pleurs ? Des larmes de deuil, peut-être... Il y a tant d'énigmes en toi, *Forêt*, que je dois me résoudre à ne pas tout comprendre... Serait-ce seulement des aiguilles qui se frôlent ? Ou encore...

Oh, le petit de la grosse ! Il m'a suivie, ce bêta ! Tu n'as aucune chance, sans ta chienne-de-mère, lui avais-je crié, il faut toujours la mère, toujours. Sans doute trop peu de viande pour les prédateurs, petit... Bien que... Oh, tu peux pleurer tout ton saoul maintenant et à jamais... Ta perte est si terrible ! Malgré tout, tu survivis à ta dévorée-de-rage ! Excuse-moi, je l'appelle ainsi... Tu comprends, je ne l'aime pas... Je ne t'aime pas non plus.

Question survie des bêtes, je suis nulle ! Comprends-moi, bêta, je ne sais rien du fouissage, ni du marquage... Oh, pour le marquage, j'ai déjà connu certaines méthodes... Une vieille histoire... J'ai tout oublié. Il y a bien longtemps, nous sommes sortis de *Forêt* la tête haute, mais la queue entre les jambes... Alors, nous sommes devenus des êtres... civilisés, tu ne peux pas savoir jusqu'à quel point ! Toujours à suivre les ordres, à fermer les yeux, à nous mentir... Ce qui nous permet de dormir, peu importe l'acte commis... Non, je ne sais rien du fouissage... Peut-être, hélas, peut-être, qu'il me reste quelques connaissances sur le marquage. Mais je ne veux pas te parler de cela. Je ne suis pas une bête, moi, je suis une vraie *sapiens sapiens* : je réfléchis et je me cache ! C'est important la cogitation, ta grosse-merdeuse n'a pas réfléchi... Donc, tu ne pourras plus jamais dormir tranquille...

Dis-moi, est-ce que les bêtes sauvages se mangent entre elles ? Ceux de ma race, oui. Depuis des siècles, nous nous arrachons des lambeaux de chair... Que nous grugeons sans faire de bruit... Notre préférée, la chair des plus petits que nous, des plus faibles et aussi... la chair des étrangers. Le goût est meilleur, car le déshonneur est absent. Les *sapiens sapiens* n'aiment pas le déshonneur. C'est pourquoi il leur faut détruire toutes traces... Hé ! bêta-sans-cerveille, je n'ai pas terminé mon prêchi-prêcha.

Parler au petit m'apaisait. Face à ce sans parole, je me sentais maîtresse des mots. C'est très précieux, l'autorité du verbe... La contenance que cela donne... La contenance... Les *sapiens sapiens* la recherchent sans cesse... Ça fait tellement de bien...

Difficile cette escalade... Mais de là-haut, la vue sera aussi belle qu'il y a des siècles ! Peut-être que les veines exsangues de tes coupes à blanc seront visibles, Forêt, mais ne t'en fais pas, je glisserai mon regard sur elles sans même m'y arrêter... Vieille, très vieille pratique humaine : ne rien voir pour ne rien dire.

Je cligne des paupières, éblouie par ce ciel des hauteurs, là où la piste de montée m'a conduite... Loin, si loin des rires et des pleurs du trottoir du départ. Moment enseveli dans ma mémoire où s'entrecroisent les traces de *ma-vie-sa-vie*... Ineffaçables et douloureuses empreintes. Ne dit-on pas *Forêt*, que même la cendre des cendres conserve, dans ses moindres esquilles, le souvenir de ce qui a été ?

Oh, m'envelopper une dernière fois dans tes restes, belle-endormie, puis m'éloigner doucement, oui doucement... Semblable au martinet qui monte si haut dans le bleu que quelquefois il n'en revient pas.

Soudain... jaillit le souvenir de Bryan H., jeté en cendres dans un lac du Nord. Encore chaudes, ses cendres avaient fait crépiter l'eau douce... De minuscules feux de Bengale avaient alors éparpillé son âme jusque dans les bois. Certaines étaient retombées dans l'onde, s'agglutinant aussitôt en petits amas grisâtres qui tressautaient au gré des vagues. Avant de se solidifier en une masse compacte. Dans la barque-corbillard, sa fille, les yeux plissés, avait regardé longuement le lac. Le lendemain, à l'atelier d'art des retardés-comme-elle, la petite avait dessiné un gros poisson avec des cheveux roux. Personne n'avait ri. C'est bien ton papa, lui avaient-ils dit, on le reconnaît. Oui, c'est mon père, avait-elle répondu en roulant son dessin dans un minuscule tuyau, je vais le garder avec moi pour toujours et encore plus de temps encore pour mes enfants de plus tard et leurs enfants qui seront mes petits-enfants et les petits-petits-enfants de mon père à moi. Pour toutes mes postérités à venir...

Oh! M'en aller moi aussi en crépitant de tout mon corps... Ne plus marcher, ne plus jamais marcher dans ton sombre, *Forêt*, seulement m'y abandonner...

Un campagnol me file entre les jambes. Je crie ! Sur l'arête rocheuse et desséchée où je me tiens, ce petit corps palpitant laisse dans son sillage un tel élan de vie, que mon cri se transforme en rire... Ici, il y a bien quelques épinettes noires, mais elles sont écorchées par les vents. Leurs branches dénudées ressemblent à de longues mains

tendues vers le ciel... Semblant le supplier. Elles me rappellent les hautes tours de chasse aperçues tout en bas. Je les avais observées, me tenant loin des guetteurs qui tirent sur tout ce qui paraît différent... d'eux. Hélas, je sais cela... oui... je sais...

Tout au faîte d'un arbre-mirador... Un aigle ! Il est là, immobile de corps et de plumes, en grande attente. Je l'épie entre mes doigts, avant de lever mes lunettes d'approche... Les ailes d'attaque serrées au corps, les yeux voilés... On dirait qu'il joue au mort... Je connais la vitesse de son vol et sa vue parfaite... Je me sens mal... L'atavique peur des oiseaux de proie ! Il me faut rester aux aguets, surtout bien cacher mes boucles et protéger mes yeux. Je tremblote de tous mes membres. *Forêt* doit bien rire... Je me veux Mère courage, mais ne suis que l'ombre d'une ombre à la vue d'un oiseau sur une branche.

Ici, tout ce qui m'entoure me semble menace. Au lieu de me mesurer aux obstacles, je m'aplatis contre la roche grise, lunette d'approche levée, non pour admirer, mais pour surveiller. Voilà que cet aigle est là, pour moi, uniquement pour moi... Je deviens, au fil de mon avancée en toi, *Forêt*, une touriste de voyages organisés, fixant, de ses yeux inquiets, l'étrange, l'autre, le pas-comme-elle... Petite créature de merde qui se croit cœur vaillant ! Même plus besoin de toi, petite-mère, pour me ridiculiser.

Ankylosée, j'abaisse les bras. Un vent froid tourbillonne autour de nous... Oui, nous... Le campagnol est revenu... L'écho renvoie ses couinements et mes halètements... Désespérant chœur de faux chanteurs sans personne pour l'écouter. Je ferme les yeux comme au cinéma quand le tueur allonge le bras... Je pressens le vol

de l'aigle et son foutu plan ! J'arrondis le dos, me cache la tête dans les bras et pousse de mes bottes ferrées le petit mammifère... loin de moi. En peu de temps, m'arrivent aux oreilles des crissements d'ailes et de griffes, entremêlés de cris aigus. Quand enfin j'entrouvre les yeux, le campagnol vole dans les cieux... Sur les pierres, des poils éparpillés et quelques gouttes de sang en étoile... L'inscription de sa trace... De sa fragile trace.

Je redescends, je redescends, je redescends... Je n'ai que faire des aigles immobiles et des campagnols volants... Ainsi que des arbres-miradors-panoptiques-tours-de-chasse pointant vers le pur, vers le céleste... Et qui ne sont pourtant que des caches pour la mort décrétée. Tuer sans être vu, quel courage ! Vite rejoindre tes vallées, *Forêt*, elles sont plus à ma mesure que tes hauteurs. En-bas, je me sens libre de te dire ce que je pense, fausse-mère-de-l'humanité. Je peux te conspuer à ma guise afin de te faire porter un peu de ma douleur. Moi qui aimerais tant marcher sans retenue vers la rédemption de mon enfant... Je sais, je sais, c'est peut-être ma propre rédemption que je recherche... *Forêt*, quelquefois et bien malgré moi, je me sens bien petite à côté de toi... N'en profite donc pas pour jouer la fière... Ta perte à toi aussi avance à pas de loup.

N'est-ce pas que tu les connais, les loups ? Tenaces, acharnés... Et si obéissants. Quand ils sortent de leur tanière, oreilles en alerte et nez frémissant, tu sais bien qu'une autre de tes bêtes disparaîtra. Qu'importe la bête...

Silencieux, ils s'arrêteront sous l'ordre de leur chef, encercleront la proie désignée, l'attaqueront crocs devant et la mangeront selon la règle établie : les forts avant les faibles, les mâles avant les femelles... Un modèle d'organisation. Si la proie tente de fuir, les loups colleront à sa croupe, le temps qu'il faudra... Ils ont tout prévu, autant la course folle que le souffle manquant. Tu sais bien qu'ils finiront par l'avoir, cette proie, car les loups ne peuvent imaginer la fin de leur règne.

Forêt, ai-je tort, de t'inclure dans ma peur ? Si la peste noire avait eu raison des *sapiens sapiens*, toi, aurais-tu survécu ? Elle a bien essayé de nous avoir, cette maudite dévorante... Aucune panacée... Sauf les vaines suppliques et les bienfaits délicats du blanc de chaux... Et bien sûr, les bûchers ! Élevés de place en place pour nettoyer, pour assainir. Les *sapiens, sapiens* y avaient jeté, les fous, les sorcières, les Juifs ... Bien étrange pharmacopée, ces bûchers, non ? Malgré tout, nous les dressons encore... Je sais, je sais, ancienne-juste, tu n'as rien à voir avec la peste noire ou avec les bûchers... À bien y penser, un peu quand même... Plusieurs de ces... pestiférés ne s'étaient-ils pas réfugiés dans tes bois... Drôle à mourir de t'imaginer refuge !
Aucun souvenir, *Forêt* ?

Tu n'es pas la seule oublieuse... Les *sapiens sapiens*, eux aussi, enterrent leur mémoire sous des couches de poussière. Vaut mieux tout oublier, pensent-ils, afin d'effacer la honte.... Je le sais, j'en suis une. Il y a bien quelques réminiscences qui remontent à la surface, mais par grande prudence, nous les refoulons... Comme toi, *Forêt*, nous aimons la sérénité que procure l'amnésie. Toutefois, quelques-uns d'entre nous s'efforcent de ne pas oublier... Sauf que ceux-là irritent, hérissent... Il faut vite

leur montrer la porte, leur indiquer la marge, les rassembler hors de la cité, et surtout, surtout, à leur tour... les oublier.

Tant de temps...

Forêt, tu connais la souffrance provoquée par le dur temps de l'attente ? En saisis-tu la durée ? L'étendue ? La dévastation ? Ce-temps-est-un-temps-hors-du-temps, un temps sidéral. Tu penses peut-être, vertueuse-ancêtre, que le temps de l'attente n'est rien, moins que rien, à côté de l'éternité. Je ne suis pas certaine de cela, non, pas du tout certaine... Cette opposition concerne le temps en général, non pas le temps de la disparition d'une enfant.

Bien sûr, bien sûr, je ne te parle pas du temps qui passe, ni même du temps qui fuit, ou encore du passage du temps... Je sais bien que tu les connais, ces temps, ton corps en porte les stigmates... Non, je te parle ici d'une durée qui n'est pas mesurable... Pareille à une constante paralysie, malgré les exercices entrepris pour en contrer l'emprise. Cette durée du temps de l'attente de l'enfant en allée (et peut-être de l'attente de la mère en marche ?) est si sournoise, qu'elle fait semblant de bouger, de progresser. Ainsi, *Forêt*, quand tu rêves aux plaines alluviales où tu es née, afin de retrouver un peu de ta mythique force, tu es dans le dur temps de l'attente.

J'en pleure *Forêt*, nos édens, ne sont-ils toujours que des rêves ? Le désir d'habiter encore les terres promises est si constant, que nous nous retournons sans cesse vers

ces passés imaginaires, quitte à nous statufier ou à nous perdre... Qu'avons-nous retenu de la défaillance d'Orphée ?

Dis-moi, les cendres, sont-elles autre chose que de poussiéreuses parcelles ? Non, ne réponds pas. J'aimerais tant croire à leur puissance rédemptrice. En marchant en toi, je les imagine surgissant de la terre noire, grasses et légères à la fois... Ou encore tombant du ciel, telle une lumineuse pluie d'été... Alors mon âme à genoux se relève... Oh ! *Forêt*, aide-moi à séparer le réel, des images fantômes qui me poursuivent.

Cette Juive errante, celle pour laquelle je te traverse, qu'est-elle devenue ?

Je bifurque maintenant vers ton Nord... Sous mes pas, des plaques de boue cristallisée remplacent peu à peu la terre granuleuse et les herbes coupantes... Bien que la peur m'habite toujours, je glisse sur de petits miroirs bleutés, cédant à ce plaisir d'enfant... De temps en temps, des morceaux d'un *drôle* de lac m'arrivent entre des branches rongées, torturés par le froid. *Drôle*... Car de loin, ce lac me semble encerclé de barbelés... Sans doute des arbres, pourris de l'intérieur, tombés les uns sur les autres... Une couronne d'épines, sainte-mère ?

Je glisse vers ce lac couronné, tout à ma soif de matières fluides, spongieuses... Oh, entendre le clac clac clac de mes bottes s'arracher de la boue, voir mes traces se remplir d'eau, les écouter se refermer sur elles-mêmes !

Corps, oh, mon corps, cours, cours, cours, vers ces rives...

Forêt, Forêt, cette eau... grise... lourde... sans aucun reflet... Une pierre... Une pierre recouverte de sédiments... Mais ce lac est pétrifié, méduse-malfaisante ! Sauf en son centre, où flotte quelque chose qui ressemble à un reste de bête...

Qu'as-tu fait de nous, Forêt ?

NOTE LIMINAIRE

Devant la démesure de la Shoah, devant l'*inimaginable* de la création de la Solution finale qui commandait le SILENCE, et même, le bâillon sur la bouche pour les non-Juifs, mon désir de saisir sa douloureuse réalité pour la faire mienne me parut presque un méfait. Je me tournai alors vers la fiction, afin de concrétiser ce lancinant besoin d'appropriation. M'adoubant de l'autorité nécessaire de ma propre main, je pouvais ainsi m'introduire dans les camps, m'y arrêter... et *imaginer*.

Tout en écrivant mon récit, et en me nourrissant de lectures mises entre mes mains ou encore découvertes au fil de mes interrogations, me vint un autre désir, ou le même, mais qui ne m'obligeait pas à monter barreau par barreau l'Échelle de Jacob pour le réaliser : trouver, comme la petite Lili, d'humbles objets chargés de mémoire. C'est ainsi que l'essai, *Quatre objets de mémoire*, découla, paradoxe de la pensée, d'un récit fictionnel.

Quatre objets de mémoire

PLUS DE SEMI-LIGNEUX, ici,
sur les versants des cimes,
plus de thym
pour inter-
locuteur.

La neige frontalière et sa
senteur à l'affût
des poteaux et de leurs
ombres indicatrices,
diseuse
de mort.

Paul Celan, *Plus de semi-ligneux*

L'ordre de route n° 587

Approche. Dans la pénombre de la salle de visionnement, la voix de l'historien Raul Hilberg (dont l'œuvre majeure, *La destruction des Juifs d'Europe*, m'était encore inconnue) me fit tressaillir. Son intonation d'une intense expressivité et pourtant si contenue s'accordait avec tant de justesse – comme on peut le dire d'un instrument de musique – à sa présence forte et discrète, que je sus, dès l'instant où il apparut à l'écran, que cet homme tranquille possédait ce *supplément* d'âme qui saurait me faire saisir ce que je m'efforçais de trouver : quelques humbles restes de la Shoah à m'approprier et à transmettre. Alors que j'étais arrivée avec peine, dans toutes les acceptions du mot, au tiers du long film *Shoah*, de Claude Lanzmann (1985), l'indignation et les larmes provoquées par ce que je voyais, entendais ou lisais en sous-titres, avaient pris le pas sur la distance critique et ainsi dispersé mes pensées au gré des témoignages (survivants, témoins, résistants, bureaucrates et officiers nazis...). Travaillant à l'écriture d'un récit de fiction sur les camps, je ressentais le vif

désir de voir se profiler, sous le destin de mes protagonistes, le plan global (je l'appelais ainsi) d'un génocide à nul autre pareil qu'avait été celui des Juifs d'Europe. Je le savais, ce plan, pensé, structuré et instrumentalisé, mais je voulais m'approcher au plus de près de ses actions et de ses manifestations les plus singulières... Malgré la lecture de nombreux écrits qui m'avaient fait connaître certains rouages de cette tragédie (dénonciations, rafles, arrivées sur les quais, descentes des rampes, exécutions rapides, gazages...), je ressentais le vif désir d'appréhender de façon plus exhaustive de petits éléments, presque des détails, des restes signifiants souvent cachés... Des traces, ou même les traces de ces traces.

Antériorité. Fille et filleule de soldats, je me fis raconter de nombreuses fois la Deuxième Guerre mondiale, passant des témoignages familiaux à des bribes d'informations historiques grâce surtout aux *mises en images* dans les photos de presse. C'est ainsi que les événements les plus connus de cette guerre s'étaient entassés par couches fragmentées dans ma jeune mémoire. Si je retenais peu des combats qui me semblaient répétitifs et ennuyeux, *tout* ce qui touchait aux camps de concentration (le terme *extermination* m'est venu beaucoup plus tard) m'avait tant, j'oserais écrire, fascinée que je m'étais mise à chercher dans les récits à ma portée ainsi que dans les photos (que je découpais et collais dans d'épais spicilèges) l'horreur vécue par les victimes de *l'Holocauste*, avais-je appris à dire. Le nombre de *six millions* ne fut pas anodin dans cette accumulation et mémorisation à trous (tant de manques), car, comme les années-lumière dont je n'arrivais pas à saisir le calcul opératoire, l'incompréhension suscitée par la mort de six millions de personnes

ordinaires (femmes avec un bébé dans les bras, enfants de mon âge, vieillards et hommes sans uniforme et sans fusil), m'avait alors interpellée, puis subjuguée. Je me sentais concernée, tout en ne sachant pas ce que je pourrais intégrer à ma vie, à ma mémoire, à ma propre histoire, afin de transmettre ce réel de mon époque. Avec le temps, j'avais maintenu cette fascination troublante hors de ma vie active, tout en demeurant aux aguets quand des événements similaires (mais non intrinsèquement identiques, je le sentais bien) se produisaient. Puis, peu à peu se réveilla en moi un double désir : en savoir plus, cette fois par l'étude, et transmettre le ressenti de ce savoir, par l'écriture.

L'homme tranquille. À l'écran, par courtes phrases hachurées de silences, Hilberg expliquait son constant désir de comprendre la Shoah de *l'intérieur*, tout en suivant une rigoureuse logique. Je le cite : « Je n'ai pas commencé par les grandes questions, / car je craignais de maigres réponses. / J'ai choisi, au contraire de m'attacher / aux précisions et aux détails, / afin de les organiser en une "forme", / une structure qui permette / sinon d'expliquer, du moins de décrire / plus complètement ce qui s'est passé. » (*Shoah*, 1985, 107)¹. Devenue spectatrice aux aguets de ce regard sensible et analytique, totalement concentré sur la moindre des décisions et actions qui avaient mené à la Solution finale, pour les *décrire* dans l'épaisseur de leurs détails, j'arrêtais souvent le déroulement des séquences afin de réfléchir ou de mémoriser ce que j'entendais. Non pas pour comprendre l'échafaudage qui s'érigait, mais pour

¹ Toutes les citations de Raul Hilberg proviennent du livre *Shoah*, 1985, texte intégral des paroles et des sous-titres du film de Claude Lanzmann. L'emploi des traits obliques sert à indiquer les renvois à la ligne voulus par Lanzmann, afin que le texte corresponde au débit des locuteurs du film.

l'éprouver. En peu de mots et en peu de temps, l'historien m'ouvrait au *processus* de la Shoah qu'avait élaboré, pièce par pièce, la bureaucratie du Troisième Reich. Travail aussi méticuleux que créatif (les fonctionnaires répondant, en cours d'exécution, à des besoins inattendus) qui avait soutenu un dessein insensé : *la destruction des Juifs d'Europe*.

L'objet. Parmi les *détails* bureaucratiques du processus de la destruction, Hilberg en fit surgir un, en apparence des plus innocents : les deux feuillets originaux de « "l'ordre de route" n° 587 » (197 à 204). Quelques minutes suffirent pour que ce document, qui n'aurait pu être qu'un horaire de train parmi tant d'autres, devienne un précieux reste. Chercheur attentif et sensible, Hilberg commença par soulever chaque mot et chaque chiffre de *l'ordre de route* qu'il tenait entre ses mains, afin de débusquer la réalité qui s'y trouvait cachée, dévoilant, sous ce contenu d'apparence laconique, l'un des rouages de la Solution finale : le déroulement du trajet à la minute près, d'un train spécial en route vers le camp d'extermination de Treblinka. Tout était là, bien inscrit et d'une très grande simplicité : la numérotation du convoi, le « 9228 » précédait le « 9229 » et ainsi de suite, selon les allers et les retours du train vers son but; le nom des gares rencontrées et de celles où le train devait s'arrêter (pour y faire monter les *voyageurs*); les dates et les heures des départs et des arrivées, comme ce départ d'un ghetto le « 30 septembre 1942 à 4 h 18 », et son arrivée le lendemain à Treblinka à « 11 h 24 »; les inscriptions succinctes nécessaires à la compréhension du déroulement : « PKR, sigle qui désigne / un train de la mort roulant vers son but », ou encore un « L », signalant aux destinataires de la feuille de route que le train

reviendrait vide. Le nombre de wagons était aussi indiqué, par exemple « 50G », qui, traduit Hilberg, désignait « un transport exceptionnellement “lourd” », la voix toujours en accord avec *sa* parole implacable et *son* intention constante : décrire. L'historien, poursuivant sa relecture de la note de service, ajoutait d'autres dates, d'autres heures, d'autres lieux de passage, arrivant ainsi, en calculant les wagons pleins, à un compte de « dix mille Juifs morts / sur ce seul “ordre de route” ». Puis, *l'homme tranquille* passait au système de la billetterie du train : des prix en vigueur pour les adultes, mais « demi-tarif pour les moins de dix ans, gratuité / pour les moins de quatre ans. / On ne payait que l'aller simple » (201). Rien n'effrayait Raul Hilberg, car tout concourait à sa mission... Décrire. Transmettre.

Postériorité 1. Après le visionnement, les images encore en tête, je ressentais le besoin de m'enfermer dans les paroles des deux feuillets de « l'ordre de route n° 587 ». À vrai dire, non de m'enfermer, plutôt de m'y immiscer afin de découvrir ce qui me rattachait à cet objet que je considérais, déjà, *de mémoire*. Je superposai, à la compréhension visionnaire et exigeante de Hilberg, ma propre lecture, désirant faire corps avec cet ordre de route. La réalité des deux feuillets vous fait voir ce dont vous devez vous souvenir, semblait me dire Hilberg. C'est sans doute pourquoi je déposai sur l'image des wagons de bois aux portes cadenassées et aux minuscules ouvertures grillagées, là où s'agrippaient des mains secouées de peur (image maintes fois vue et revue au cours de mes recherches antérieures), deux feuillets résumant la froide et méthodique organisation d'un trajet de train allemand en marche vers Treblinka, fin septembre 42. Les victimes dans les wagons devenant ainsi le produit-résultat de

l'organisation. C'est cette dualité dans l'image que j'avais tant cherchée et que cet objet de mémoire m'offrait en l'unifiant. (C'est cela que je ressentais).

Postériorité 2. Dans l'avancée de ma traversée de l'objet, une question s'imposa peu à peu : avoir été l'une des réceptrices de l'ordre n° 587, aurais-je compris que, sorti d'une enveloppe, sur mon bureau, dans ma main, cet horaire d'un train (toujours le même) qui roulait sous différentes numérotations, plein, vide, plein, vide... vers la même destination *finale*, signifiait aussi autre chose que l'horaire détaillé d'un transport, même spécial. La Shoah, plus que la guerre, avait exigé le silence de tous ses exécutants, m'apprenait Hilberg, et l'avait obtenu. Ce questionnement dépassait le souci de comprendre l'attitude des bourreaux, il m'apparut soudain comme un désir de me sentir *autre*, différente de ces silencieuses et obéissantes ombres bureaucratiques. Le document vous répond, semblait me dire encore une fois Hilberg : « – non seulement sur celui-ci, mais sur aucun – / le mot *geheim*, secret, [...] Mais à la réflexion, le terme “secret” eût incité les destinataires à s'interroger » (197). Aucune question ne me serait donc venue, ou du moins ne serait parvenue à se formuler, tant était grande l'apparence inoffensive de cet ordre de route. « Ne rien dire. / Faire les choses. / Ne pas les décrire » (198). Cette saccade de mots mis par Hilberg dans la bouche bureaucratique allemande était parvenue à imposer le secret, jusque dans son absence. Ces deux feuillets dans *mes mains*, auraient-ils gardé toute leur mortelle efficacité ? Oui, hélas.

Malkinia. Je continuais d'explorer cet objet, l'auscultant sous toutes ses facettes, afin d'y trouver ce qui me *pointait*, mais je compris (Roland Barthes, 1980) que je le

regardais sans m'abandonner... à ce que j'avais remarqué quelques minutes après que Hilberg eut commencé sa lecture, chassant loin de moi une simple locution adverbiale qui m'avait troublée : « Sur cette ligne, nous en avons... / huit, et ici, nous sommes à Malkinia qui est bien sûr la dernière gare avant Treblinka » (198). C'est ce *bien sûr* de Hilberg, et compris par Lanzmann, qui m'avait fait sursauter, puis m'avait ébranlée. Pourquoi ce banal *bien sûr* agissait-il ainsi sur moi ? Je n'arrivais pas à comprendre son intérêt, accolé tel qu'il était à la gare d'une ville, Malkinia, dont j'avais ignoré jusque-là l'existence. Puis, je m'en rendis compte, ce *bien sûr* précédait une explication *de trop* : « [...] bien sûr la dernière gare avant Treblinka ». Parcelle infime du discours de Hilberg, cette locution était devenue un « supplément » : « ce qui s'ajoute à la photo et *qui cependant y est déjà* » (Barthes, 1980, 89). Dans la séquence, ce *bien sûr* était audible... de l'ordre de la parole, non de la lecture analytique, c'était un acquiescement de Hilberg en direction de Lanzmann. Il n'était pas adressé à la spectatrice que j'étais, ni à Lanzmann d'ailleurs, mais à *sa* douleur, à lui. Son intonation souffrante m'avait happée, sans que je le veuille. Puis, lâchant prise, s'était ouverte en moi, par ce *bien sûr*, une douloureuse blessure : Malkinia. L'existence de Malkinia. La situation de Malkinia. L'importance de Malkinia. Sans que je ne sache rien de cette ville, je savais tout de *sa* gare. Inscrite à jamais sur « l'ordre de route n°587 », elle était la dernière porte avant Treblinka. Qui était, elle, *bien sûr*, la dernière gare avant la mort. C'est par ce *supplément* que deux feuillets administratifs, émis par la bureaucratie du Troisième Reich en septembre 1942, devinrent pour moi un ineffaçable objet de mémoire.

Il y aura encore un œil,
étranger, à côté
du nôtre : muet
sous sa paupière de pierre.

Venez, creusez vos galeries !

Il y aura un cil,
retourné dans la roche,
aciéré par le non-pleuré,
le plus fin des fuseaux.

Devant vous il est à l'œuvre,
comme si, à cause de la pierre, il restait des frères.

Paul Celan, *Confiance*

Irréfutables restes

Repérage. Quatre photographies me donnèrent à voir une partie de ce que je nommais « le ventre incandescent d'Auschwitz » : les chambres à gaz. Singulières et uniques, car seules images de *l'avant* et de *l'après* d'un gazage de Juives et de Juifs, ces quatre photographies, prises par des membres du *Sonderkommando* du crématoire V d'Auschwitz-Birkenau en août 1944, proviennent d'*Images malgré tout* de Georges Didi-Huberman (2003). Dans cet essai, le philosophe et historien de l'art repense le dogme de *l'inimaginable* de la Shoah à partir de ce legs visuel. Dans une dialectique à la fois généreuse et rigoureuse, Didi-Huberman convie les tenants du *rien à voir* (niant toute nécessité d'un travail interprétatif des images de la Shoah) à se pencher

sur ces quatre « instants de vérité » (47) qui ne disent pas *tout* d'Auschwitz², mais qui déchirent une partie du secret entourant sa réalité quotidienne, routinière, opaque, inhérente à la finalité du camp. Les quatre images, dérobées par les membres du *Sonderkommando* (au péril, non de leur vie, mais de la torture à venir), devinrent, peu à peu, pour moi d'irréfutables restes. Elles m'amènèrent ainsi au plus près des traces *visibles* de la destruction des Juifs. Glaneuse d'objets de mémoire, je délaissai, dans l'essai de Didi-Huberman, la polémique sur *l'inimaginable*, bien que je fusse éclairée par intermittence et quelquefois, *a contrario*, par les rigoristes de cette thèse, pour m'absorber plutôt dans ma recherche d'appropriation. Ne serait-ce que d'une infime parcelle d'Auschwitz-ma-douleur...

Exposition. Au début, je parcourus les photographies en instaurant, entre elles et moi, un va-et-vient constant qui annulait le temps chronologique... Progressivement, je me sentais devenir *leur* contemporaine. Il me semblait qu'elles s'engouffraient dans mon présent afin de m'apporter l'autorisation à laquelle je tenais tant : intégrer de plein droit la Shoah à ma propre histoire et à mon devenir. Je m'appuyais humblement sur l'idée (que j'avais faite mienne) émise par le philosophe Giorgio Agamben : « le contemporain est celui qui perçoit l'obscurité de son temps comme une affaire qui le regarde et n'a de cesse de l'interpeller » (2008, 22). Par ailleurs, je ressentais que ces quatre photographies du *dedans* ne demandaient qu'à continuer d'être *au-dehors*, dans un lieu d'ancrage qui engloberait le leur, non pour le statufier, mais pour en rendre compte avec justesse. Ce lieu, Auschwitz-Birkenau, m'apparaissait un *non-*

² Dans les textes de cet essai, Auschwitz sous-entendra toujours Birkenau.

lieu, tel que le définit Marc Augé : un espace « de passage », « provisoire », « éphémère » (1992, 100), auquel j’opposais mon lieu anthropologique qui, lui, était source de relations, d’identifications et de mémoires pérennes.

Identification 1. Toutefois, je percevais dans ces images des traces originelles qui contrastaient avec le non-lieu d’où elles émergeaient. Ces traces devaient posséder, me sembla-t-il, la capacité de s’intégrer à l’expérience permanente du monde, si elles parvenaient à survivre dans la mémoire sans y être refoulées parce que trop *impensables*, trop *inimaginables*. Elles arriveraient ainsi à s’inscrire dans la contemporanéité, dans ce présent qui ramène vers lui le passé : « Dès qu’il y a trace, quelle qu’elle soit, elle implique la possibilité de se répéter, de survivre à l’instant et au sujet de son tracement, dont elle atteste ainsi la mort, la disparition, la mortalité au moins » (Jacques Derrida, 2002, 58). Il me semblait que les traces, inscrites dans le lambeau de pellicule parvenu à la résistance polonaise, ne demandaient qu’à être reconnues comme des traces lumineuses suspendues dans le temps, en attente de regards, et non immobilisées ou fossilisées dans une Histoire de l’autre qui ne me regardait pas. Je sentais que ces modestes et fragmentaires photographies portaient en elles... *l’imaginable*.

Identification 2. Que recelaient les noirs mystérieux et les blancs grisâtres de ces restes de pellicule qui, sous leurs simples inscriptions chiffrées « 3-4, 5-6 » (Didi-Huberman, 2003, 24, 26), semblaient m’appeler ? Au tout début de ma traversée en elles, j’eus peur de leur démesure. Si je pouvais supporter le corpus photographique de la Shoah – photos trop souvent prises aux fins de propagande *et* de perversité

assumée –, il n'en était pas de même de ces images qui donnaient à voir, *en action*, le ventre incandescent d'Auschwitz. Fardeau de mon siècle... Fardeau ô combien lourd, bien que si précieux ! La pauvre glaneuse que j'étais s'affolait devant le bout de terre nouvelle qui s'offrait à ses yeux, elle qui ne pourrait tout voir, tout cueillir... Afin de transmettre.

Contact 1. Pris de l'intérieur du crématoire V, un rectangle noir s'ouvrait sur un rectangle blanc-gris qui s'ouvrait lui-même sur une scène d'un absolu secret... La mise en abîme s'installa dès la première photo (24). Ma posture devint rapidement équivoque : je sentais confusément la présence près de moi d'Alex, le photographe, l'un des membres du *Sonderkommando* (sans nom de famille connu, précise Didi-Huberman³, (22), caché dans l'obscurité de la chambre à gaz, et je me voyais en même temps à l'intérieur du cadre pâle qu'il photographiait. Troublée par ce dédoublement qui n'avait pas lieu d'être, je quittai l'obscurité pour entrer dans cette image pâle, me concentrant curieusement sur sa géométrie intérieure que je divisai en cinq strates : une première et deuxième à l'horizontale, une troisième à la verticale, une médiane en oblique et une dernière à la verticale.

Contact 2. Cette configuration, semblable à une mise en place théâtrale, m'apaisa. Je la complétais : la première strate contenait une terre grumeleuse vérolée de cailloux; la deuxième, une étendue serrée de corps blancs sans distinction autre que celle de quelques jambes écartées, *encore* charnues; la médiane, des hommes debout au

³ Toutefois, le prénom demeure une supposition; je l'emploie car il singularise la figure du photographe.

milieu des corps; la quatrième, une fumée blanche compacte; et la cinquième et dernière strate, car j'avais exclu d'emblée le ciel vide, quatre jeunes troncs d'arbres et leurs feuillages sombres. Pourquoi m'appliquais-je de la sorte à élaborer cette division technique, si aléatoire, si facilement indicielle, les morts couchés, les vivants debout (hommes et arbres), la fumée en écran et le ciel absent? Essayais-je d'imposer des limites à l'image d'incomparable cruauté que j'avais devant moi? Ou est-ce que je la divisais pour la nettoyer de ses scories, pour la rendre *propre* à l'analyse? Ou encore, pour la contenir avant qu'elle ne déborde sur moi en moi? Pourtant, ce que je désirais le plus...

Impression 1. J'agrippai une loupe (sous prétexte d'un mieux voir). En fait, cet œil grossissant me rassurait, car je croyais qu'il s'interposerait entre *nous* et m'éloignerait de l'unité de l'image que je venais de morceler. Au contraire, lorsque je l'approchai, la scène, dans son entièreté, se mit en mouvement. Les hommes au milieu des corps blancs, devant la fosse saturée de graisse humaine, *travaillaient*: ceux, près du gonflement incessant de la fumée, tiraient ... une tête? un bras? une jambe? Celui, recourbé, essayait de soulever, une charge... lourde? glissante? désarticulée? Certains autres semblaient examiner (est-ce bien le verbe?) les corps... Seul un homme en uniforme, aussi droit que le fusil qu'il tenait, était immobile. Je rabaissai la loupe et reculai, sans cesser de fixer les gestes des membres du *Sonderkommando* en action. L'image prit alors l'allure d'une scène paysanne dans laquelle des ouvriers agricoles s'apprêtaient à brûler des bêtes avariées, sous le regard d'un intendant de ferme... Bien que je ressentisse l'horreur inscrite dans l'ensemble de l'image, nul

objet ne parvenait à la rendre mienne. La glaneuse voyait le champ ouvert devant elle, mais ne savait quoi lui arracher pour qu'il devienne unique. Une aporie me vint : se pourrait-il que ma construction aléatoire par strates soit le *champ aveugle* dont parle Barthes (1980, 91), celui qui fait sortir l'image de son cadre, en lui offrant une vie libre, autonome ?

Impression 2. La deuxième photo (Didi-Huberman, 2003, 25) d'Alex essaya de me répondre (il s'était approché de l'ouverture du crématoire en se déplaçant vers la droite, un minuscule trou dans la terre me servait de repère). Je vis alors l'homme recourbé de la première prise, maintenant redressé, son corps, instable, cherchant de ses bras ouverts à retrouver l'équilibre. Le temps infime qui s'était écoulé entre les deux prises du photographe me fit entrevoir la signification réelle de cette instabilité, comme aurait pu le faire un travail chronophotographique où la vitesse des prises aurait animé l'image. Sans aucun doute, l'homme venait de jeter dans la fosse ardente le corps sur lequel il s'était recourbé dans la photo précédente... La trace du corps absent dans ses bras ouverts s'avérait visible. Le nouvel axe photographique d'Alex révélait aussi la présence d'un petit groupe d'hommes à casquettes molles, autres membres du *Sonderkommando* qui me semblaient, eux, au repos. J'enregistrais ce bout d'image sans le saisir tout à fait : *au repos*, ces esclaves ? Vraiment ? Ma pensée, encore tout en surface, m'étonna.

Impression 3. Les corps allongés étaient eux aussi plus lisibles. Ils n'étaient pas allongés sur la terre granuleuse (comme dans la première photo), mais entassés les uns sur les autres... Cette superposition de cadavres me tourmenta. Pourquoi tant de

démesure jusqu'à la fin ? Depuis des millénaires, la mort avait eu droit à ses rites. Pourquoi ça ? Cette question probablement inappropriée, face à l'horreur, je me la posai, me rappelant la parole d'un revenant : « Le traitement auquel elles [les dépouilles] étaient soumises dans les Lager exprimait volontairement qu'il ne s'agissait pas de restes humains, mais d'une matière brute, indifférente, propre, dans le cas le plus favorable, à une utilisation industrielle » (Primo Levi, 1989, 123). Étais-je devenue plus troublée par les morts sans sépulture que par les vivants sans vie ?

Lecture 1. J'avais à nouveau mis mes pas dans ceux d'Alex, suivant en cela le regard descriptif de Didi-Huberman reconstituant l'agir du photographe : il sortit de la chambre à gaz par la porte nord, fit le tour du bâtiment et se retrouva ainsi face au sud-est. Là, sous les bouleaux qui servaient de cache au crématoire V (et IV dont la cheminée se profilait plus loin), se tenaient des femmes aux postures diverses... Nues. Il me sembla alors que mon souffle s'arrachait de ma gorge pour s'entremêler, dans une polyphonie douloureuse, à celui d'Alex. Je le sentais si effrayé par sa propre détermination : photographier cette scène *inimaginable*, tout en jouant, sous l'œil d'un mirador, le bon esclave affairé à ses tâches. C'est alors que l'idée du *faux*, en tant qu'obstacle au *vrai*, surgit : Alex marchait sur une trompeuse petite place publique, dont l'épicentre était un bâtiment fallacieux, renfermant une douloureuse parodie de salles de douches, desservies par de supposés aides sanitaires, sous les ordres de SS se prenant pour des Hommes. Tout était faux à Auschwitz-Birkenau.

Tout. Seuls, le photographe et ses compagnons⁴ furent *brièvement* vrais, pendant le court laps de temps où leur conscience libre se retrouva, sans distance entre ce qu'ils étaient et ce qu'ils exécutaient. Et ô combien *vraies* étaient ces femmes, près des bois, dont la chair se révélait encore chair vivante, sous les quelques taches de lumière perçant l'ombre et qui dessinaient leur visage, leur poitrine, leur dos, leurs cuisses... Tout le reste n'était que violentes imitations ! C'était probablement cet indicible faux d'Auschwitz que les membres du *Sonderkommando* voulurent déchirer en pièces, en faisant voir, *enfin*, sa terrible réalité. Le processus photographique (même déficient) attesterait de cette vérité. Ces quatre photos, prises dans la précipitation du dernier été du camp d'extermination, deviendront des éléments visuels, parcellaires certes, mais essentiels à la vérité d'Auschwitz.

Lecture 2. Cet impératif de *rendre compte* des membres du *Sonderkommando* s'apparentait pour moi au besoin de traces écrites ressenti par Zalmen Lewental, lui aussi membre d'un *Sonderkommando* d'Auschwitz-Birkenau (l'un de l'année 1943), qui enterra près de son lieu de travail, le crématoire III, soixante-quinze feuilles décrivant ce qu'il avait vu, ce qu'il avait dû exécuter et ce qu'il avait ressenti... Ses mots, retrouvés deux décennies plus tard, me semblaient les dignes compagnons du travail de captation d'Alex : « ne pas être [--] pour dire [--] cela ne marche plus. Si tu [veux] gagner quelque chose, si tu veux créer quelque chose, eh bien, prends tout seul

⁴ L'ensemble des membres du *Sonderkommando* participa à l'opération; soit en trouvant l'appareil photographique, en surveillant à partir du toit du crématoire les SS, en cachant la pellicule, en la faisant sortir du camp...

le risque de créer [--] tout seul, pas sur le compte d'autrui⁵ » (Collectif, 2005, 91). L'affect ressenti à la relecture de Lewental m'incita à me tourner *seule* vers les deux dernières photographies d'Alex. Je commençai par les relier en un seul diptyque, tant leurs masses noires et grises me semblaient participer d'un seul mouvement de *bascule* : arbres et femmes de la scène un, m'apparaissaient entraînés vers un trou noir qui, s'élargissant dans la seconde, les avalait. En outre, ces deux photos partageaient un même titre : *Femmes poussées vers la chambre à gaz du crématoire V d'Auschwitz* (Didi-Huberman, 2003, 26). Je retrouvai, sous cette froide formulation, une forme d'avertissement que je reformulai ainsi : tenez-vous prêts, ce que vous voyez est incroyable ! Bien sûr, soulever le titre (donné par le Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau) n'était tout au plus qu'une dérive... soit, mais elle démontrait aussi la vacuité d'un regard uniquement administratif.

Révélation. C'est l'horizon tout à fait chaviré du diptyque qui ramena près de moi le photographe, chassé loin de la glaneuse, dont la marche, plutôt la course contre le temps, son temps à vivre, le rendait dans l'incapacité de cadrer et de désobstruer de sa cachette l'objectif de son appareil. Se confirmait ainsi son émouvante volonté de faire voir *malgré tout*. Par deux fois, sous l'œil panoptique du mirador, Alex avait appuyé sur le déclencheur du boîtier, sans qu'il ne sache quel bout de vérité il parviendrait à graver sur ce qui lui restait de pellicule... À nouveau la parole prémonitoire de Lewental me revint à l'oreille : « Nous allons tout [essayer] et cacher ??? [pour ?] le

⁵ « Les doubles tirets entre crochets signalent une lacune dans le texte », avant-propos du traducteur, Maurice Pfeffer, suivant les dispositions de Ber Mark qui avait établi en yiddish les manuscrits des membres du Sonderkommando.

monde, mais simplement cacher dans le sol, et dans [--]. Mais celui qui voudra trouver, qui ??? era [--] *encore, vous trouverez encore*⁶ » (Collectif, 2005, 124). Il m'apparut alors que sous les ramures d'un petit bois de bouleaux (l'avant-dernière photographie d'Alex, disparu peu après) des femmes nues attendaient *notre* regard, celui de *leurs* contemporains. Trois d'entre elles avanceraient toujours vers nous, les jambes en ciseaux, la poitrine découverte, les yeux fixés vers un même point... Si *imaginable*. Puis, sur la dernière photo, le noir palpiterait encore et encore... Car l'empêchement de montrer le réel devenait l'ultime reste de la vérité d'Auschwitz-Birkenau. C'est ainsi que la glaneuse s'appropriera de la fosse ardente, des corps aux jambes écartées, des esclaves juifs au milieu de morts juifs, des femmes nues en attente sous les bois, des femmes nues marchant vers la chambre à gaz, du photographe plus que mort... De tout ce réel d'Auschwitz... Notre commune vérité.

⁶ Je souligne.

Ça nous jetait ton image aux yeux, Seigneur.
Yeux et bouches sont si ouverts, sont si vides, Seigneur.
Nous avons bu, Seigneur.
Le sang et l'image qui était dans le sang, Seigneur.

Prie Seigneur.
Nous sommes proches.

Paul Celan, *Tenebrae*

Arbres tronqués...

Approche. Arbres aux troncs coupés et latrines aux gueules profondes criaient leurs douleurs dans le silence de l'atelier de Marie-Jeanne Musiol. J'y déambulais en compagnie de l'artiste, sans trop savoir comment reprendre contact avec ses grands cycles photographiques sur les champs et les bois d'Auschwitz. Je me rappelais ces arbres de la *Birkenwald*⁷, vus il y a plusieurs années à la galerie SAW, où tous avaient eu le tronc coupé par le regard incisif de l'artiste ; leurs racines quant à elles s'enfonçaient dans des terres grisâtres, herbeuses. Centrés et en gros plan, les arbres tronqués et les minuscules paysages à leurs pieds m'étaient apparus si singuliers, malgré leur cadrage répétitif, que j'avais appréhendé l'importance de saisir ce que Musiol, à même ses processus photographiques, désirait dévoiler aux regards des *autres*. Quand j'avais repris mon parcours vers eux, il m'avait alors semblé que ces arbres tronqués s'étaient projetés hors des cimaises pour m'encercler de leurs écorces suppliciées par le temps, par le lieu, par l'époque... J'avais éprouvé à ce moment leur

⁷ Nom du boisé entourant le camp d'Auschwitz-Birkenau.

terrible enfermement... *Dans l'ombre de la forêt*⁸ avait été ma première expérience symbolique d'Auschwitz-Birkenau.

Inutile exploration. J'aidais depuis un moment l'artiste qui, gants aux mains, retirait une à une de grandes photographies d'une boîte et les appuyait contre le mur aveugle de l'atelier. À la troisième photographie, je l'arrêtai. Trois... c'est suffisant, je les sortirai peu à peu... Elle me désigna d'autres boîtes renfermant la suite de son cycle des bois d'Auschwitz, ainsi qu'une plus petite contenant son récent travail (non encore vu) sur les latrines du camp. Puis me laissa seule avec *ses* images. Je m'assis en face des trois premières, m'abandonnant de nouveau au ressenti de ma première rencontre avec les arbres tronqués... Cette fois, c'étaient des traces audibles qui me revinrent en mémoire... Des traces... semblables à des paroles soufflées (Derrida, 1967, 353) par d'autres locuteurs. Les arbres avaient émis des sons rugueux à la tonalité affective... Des mots dans une autre langue que la mienne. J'avais imaginé que de la moëlle de leur prison de bois, les victimes d'Auschwitz m'avaient interpellée... Je n'avais su leur répondre... Et voilà qu'encore une fois, face aux arbres, j'entendais leurs paroles archaïques, presque psalmiques... Mais je ne les comprenais toujours pas... Fallait-il que je la blanchisse, cette mémoire d'avant, afin de m'ouvrir davantage aux perceptions sensibles que j'étais venue chercher ici, longtemps après mes premières sensations visuelles ? Impulsivement, je me levai, affolée à l'idée de m'être trompée sur le *renouveau* du pouvoir mémoriel des trois

⁸ Trois cycles photographiques composent la série de l'artiste de la photo Marie-Jeanne Musiol sur Auschwitz-Birkenau : *Et encore, de la poussière* (1995), *Quand la terre retient* (1996) et *Dans l'ombre de la forêt* (1998).

arbres que je regardais (et de tous les autres qui m'attendaient dans leurs lits de carton). Ma traversée des bois d'Auschwitz ne serait-elle donc qu'un effleurement de surface ?

Possible liaison. De petits herbiers sur une étagère avaient retenu mon attention... Le temps nécessaire pour calmer mon inquiétude... Il ne s'agissait sans doute pas d'effacer les traces laissées en moi par l'œuvre de Musiol, mais de les raviver, de les revoir et de les réentendre... Peut-être de leur adjoindre, cette fois, la présence *agissante* de l'artiste. (Il en était ainsi quand je me remémorais les parois de Lascaux, où les aurochs me parlaient surtout du *désir de traces* des chasseurs qui les avaient dessinés.) Je revins m'asseoir en face des trois images... Laissant mon regard circuler librement en elles, je *braconnais* dans leurs lieux, sans chercher à le contraindre ni à le délimiter... Cherchant dans ces lieux « des espaces libérés, occupables » (Michel de Certeau, 1990, 158), tout en m'employant à être pleinement présente dans ce regard que, toutefois, je désirais pluriel, englobant autant le regard de l'artiste et de l'œuvre que le mien sur eux deux. Les images s'ouvriraient d'elles-mêmes, pensai-je, car je ressentais leur capacité dialectique. Leur langage, non savamment compris, mais inconsciemment reconnu, me rejoindrait sans doute : « l'image, brouille les messages, délivre des symptômes, nous livre à ce qui se dérobe encore. Parce qu'elle est dialectique et inventive, parce qu'elle *ouvre le temps*⁹ » (Didi-Huberman, 2000, 220).

⁹ L'auteur souligne.

Interrogation 1. Sur l'écorce du premier arbre, des plaques blanches en lignes continues s'enfonçaient dans les hautes herbes. Devant lui, un monticule plus clair... Du sable ? Non, évidemment, non. Pas dans cette terre marécageuse de Pologne. Était-ce vraiment... Brusquement, les plaques blanches se transformèrent en un long doigt blanc désignant le monticule de *cedres*... Mais je me méfiais aussitôt de cette personnification... Étais-je trop influencée par le terme d'« immense reposoir » employé maintes fois par l'artiste, pour désigner son lieu de travail ? Toujours si avide de ma propre appropriation des restes, j'avais du mal à m'associer encore à la pluralité des regards. Pourquoi voulais-je toujours capter et transmettre de *nouvelles* traces ? Je délaissai cette lancinante interrogation (la polysémie du mot « trace » m'empêchait peut-être de comprendre clairement mon désir : construire mes propres vestiges mémoriaux), pour me tourner vers la photo d'un vieil arbre à l'écorce ravinée. De petites feuilles joliment découpées à ses pieds lui donnaient un doux air bucolique. En le regardant plus longuement, un syntagme curieux me vint : un arbre-refuge, me disais-je, percevant dans la tache noire creusant le centre de son tronc une possible demeure animale ou... humaine. J'acceptai l'analogie, commençant à percevoir, dans le processus photographique de Musiol, la vérité de l'image : l'artiste ne voulait pas attester le réel des bois d'Auschwitz (nul besoin, en fait), elle désirait, il me semblait, lui redonner sa vérité anthropologique. N'avait-elle pas écrit : « dans l'ombre de la forêt / tu sauras qui je suis » (Musiol, 1998). Dans son langage subtil et éclairant (ses nombreux livres d'artiste et vidéos en témoignaient), l'artiste incluait dans son adresse et dans son « je », autant les victimes qu'elle-même, et l'autre œil qui parcourait le lieu où « élancés, fragiles ou tourmentés, ils [les arbres tronqués]

prennent racine dans le sol habité. Parfois au bas des troncs surgissent des petits tas poudreux où quelques granules résistent à la désintégration » (Musiol, 2003, 29). À la limite d'un non-lieu de passage, ce camp à l'intérieur de ses limites barbelées, se trouvait donc un autre espace, un lieu, cette fois *habité dans la durée*. Malgré la disparition des éléments organiques, ces bois d'Auschwitz demeureraient pérennes si leur mémoire continuait de circuler (La forêt de cèdres de Gilgamesh s'imaginait encore). J'alignai d'autres photos avec la fébrilité que me donnaient mes premiers émois ressentis en cours de braconnage.

Interrogation 2. C'est alors que je vis avec étonnement la diversité des forces en présence : l'écorce d'un arbre se resserrait en grosses tresses noueuses et épaisses avant de pénétrer dans une terre noire et lourde, tandis que dans l'image suivante, un tout jeune (planté de peu ?) avait déjà le tronc taché comme une vieille peau humaine. Puissance de l'un, faiblesse de l'autre ? Des herbes élancées et vigoureuses, cachant la base du jeunot, étaient cependant recouvertes d'une poussière grisâtre... Comme si ce reliquat cendrex remontait en elles couche par couche du sol sur lequel il avait été épandu, asséchant la terre et la nourrissant en même temps. Je n'osais penser à cette *utilité* des cendres. Pourtant l'image... « L'œuvre d'art n'est qu'accessoirement un document » (Walter Benjamin, 1978, 170). Était-ce là un autre reste d'Auschwitz ? Peut-être que je me complaisais dans des aspérités accessoires... Pourtant, la résurgence d'un savoir historique ne devait-elle pas être comprise comme une manifestation artistique qui peut, de toutes les façons, témoigner ? À sa manière. Loin quand même de l'archivage de données. C'est sans doute la raison qui me fit voir

dans l'écorce arrachée sur un bras de racine, une émasculation. Avais-je donc moins peur de l'implicite ?

Arrêt. Un face à face avec un arbre qui poussait au milieu de cailloux, de ceux que l'on dit *friables*, me rendit plus attentive à une possible perte. Et cet autre, entouré d'herbes... En couronne ! Était-ce une manifestation simplement organique ? Aléatoire ? Malgré l'ouverture des images, je ne devais pas surconstruire à partir d'un symbolisme *trop* visible. Ainsi, me fallait-il m'arrêter devant cet arbre placé derrière une souche, dont les rayons médullaires et les cernes annuels proclamaient la grande vieillesse. Celle-ci, donnée à l'excès, faisait vaciller la nécessité d'interpréter l'image *trop* offerte... La souche s'exhibait inutilement, détruisant de cette manière l'antique allégorie de la résurrection des cendres, que j'étais en train de redéployer au gré de ma traversée des bois... Malgré l'absence de tout phénix.

Mouvement 1. Une ligne noire sur un tronc me ramena au réseau des regards. Cette longue incision me semblait avoir été exécutée (à la hachette ou au couteau), pour signaler... Repérer... Mais ce qui m'importa vraiment fut le frémissement qui sortait de la balafre... Comme un murmure dans l'infime écart de temps entre le geste qui avait eu lieu et son résultat. La parole archaïque suspendue dans un petit sas mémoriel se faisait entendre de nouveau dans le marquage opéré. Elle s'était répétée en suivant le mouvement continu de la reproduction du mécanisme photographique. Existait-il une matrice de cette parole archaïque ? Raul Hilberg m'avait appris que le processus de la destruction des Juifs s'était érigé au fil des millénaires et que seules les techniques de *la Solution finale* étaient de création contemporaine. S'il y avait eu

une première matrice, certes fort ancienne, elle avait su *malgré tout* se reproduire. La trace demeure même après sa propre disparition.

Mouvement 2. Je déplaçai mon regard vers la photographie d'un écorché. Dans la nudité du bois patiné de l'arbre, un cercle noir, creusé, sculpté... Tel l'œil d'un bas-relief animiste. Il y avait eu là des arrachements d'écorce avant d'arriver à la peau de l'arbre... La destruction avait donc précédé la création de l'œil résistant. Quand je me levai pour aller replacer l'arbre dans sa boîte, l'œil animiste sembla me suivre. (Cette sensation s'éprouvait assez facilement avec certaines œuvres d'art, c'est pourquoi je n'y prêtai pas attention.) Je préfèrai poursuivre mon exploration des boisés, voulant tout voir... Comme cet intrigant arbre siamois au tronc scindé en deux, à partir d'une même racine. À sa droite, à ses pieds, s'entassaient de petites pyramides blanchâtres d'où surgit, de l'une, une minuscule boule blanche... Une fleur en bouton ! L'éphémère petite chose avait été sauvée de la disparition par son inscription dans le cycle photographique de l'artiste. Ce point blanc dans la grisaille fit revenir près de moi l'œil résistant... Il éclairait par sa seule présence la cendre grasse à la base de l'arbre siamois. Omniprésent, l'œil s'était détaché de l'arbre dénudé pour venir habiter les pyramides et, comme un dieu antique, regardait sans complaisance ceux du dehors.

Reconstitution de la destruction 1. Paisible clairière lilliputienne. De hautes herbes se découpaient en fond de scène où, en son centre, s'élevait un bel arbre, un arbre-tableau. Même le mur sur lequel je l'avais déposé m'apparaissait plus lumineux. Pour un bref moment, l'idéalité de la forêt s'exposait ! Sur ce premier regard admiratif, un

second le recouvrit puis s'immobilisa : l'écorce d'un tronc, coupé à fleur de racines, disparaissait sous une accumulation de sédiments blanchâtres qui la rongeaient de toute part. Image sylvestre d'une vie atteinte de mort... Ou encore de morts étreignant ce qui leur restait de vie : « Les photos montrent une nature qui semble innocente (arbres, horizons, plans), mais qui est, dans les faits, liée à un passé insupportable » (Musiol, 1996). L'image suivante dédoublait la précédente, l'arbre se confondait avec les herbes ou était-ce, cette fois, de la broussaille qui l'emprisonnait ? Je ne savais plus... Quelque chose en avant-plan attira mon regard : un rond d'épines cristallisées et une fougère aux frondes à peine ouvertes... Lentement, en fixant les épines, surgit un point énigmatique : l'œil noir. Pourrais-je le qualifier encore d'omniprésent, cet œil ? Sans doute que je m'illusionne... En ces bois d'Auschwitz, croire ainsi à une représentation divine !

Reconstitution de la destruction 2. Tirant les grosses nervures de l'écorce de chaque côté de son orifice, une seconde demeure *animale* fit voir sa large cavité, dont l'entrée, cette fois, était au niveau du sol. L'artiste l'avait cadrée attentivement pour faire advenir ce trou au centre inférieur de la photo et l'avait captée en oblique, accentuant ainsi sa profondeur. Ce n'était pas une blessure de surface, ni même un abri temporaire (une petite cache pour rongeurs de passage), non... Plutôt une bouche grande ouverte venue des profondeurs de l'arbre. Ou son contraire, un tunnel creusé de l'extérieur s'enfonçant vers son cœur de bois. Une image associative me vint, celle du porte-voix qui amplifie la parole et peut, cône renversé, la réduire en un murmure. Les deux métaphores (bouche et tunnel), bien qu'antinomiques, m'apparaissaient

provenir d'une même terreur partagée *et* par les victimes de la Shoah *et* par les contemporains de son Histoire – ceux qui se voulaient paroles et images, et ceux qui se taisaient par désir de ne rien ajouter à l'inimaginable. Le porte-voix me rappela que Musiol, qui me semblait dans ses écrits contenir sa parole, criait avec force dans son œuvre photographique. Par la répétition de son sujet totémique, l'arbre tronqué, qu'elle singularisait à chaque fois par l'épaisseur sémantique de détails, ce qui rendait l'image autre (tout en demeurant la même, en surface), l'artiste permettait au regard de s'ouvrir davantage, de se *réarmer*, selon l'expression de Didi-Huberman (2010, 107). À l'aide de petits riens, souvent éphémères, elle le forçait à percevoir et à entendre de l'intérieur *ce qui avait été*, contraignant l'habitude de l'œil à ne voir que ce qui est techniquement visible. Dès 1989, Musiol écrivait dans *Le trou noir de l'histoire* – livre d'artiste où se répondaient textes et photos des vestiges de Palenque (Mexique) : « Au creux de la pyramide, le vide / d'un sarcophage. / Trou noir du tombeau, trou noir de l'histoire » (Musiol, 1989).

Du vivant mort. Aussitôt que je le vis, je le nommai l'arbre de pierre. Son tronc très pâle sans aspérités le différenciait de ceux, crevassés, troués, lézardés, mais tout de même irrigués de sève, des bois d'Auschwitz. À la base de cet arbre tronqué, seules les herbes, bien que blanchissantes, paraissaient, elles, *encore* vivantes. Pourtant, l'arbre de pierre n'était pas mort... Il était là... Il existait... C'est son aspect de pierre polie qui le rendait à mes yeux sans vie apparente... Je pensai à une montée d'épaisses cendres qui auraient pu l'emmurer dans son écorce, ne lui laissant aucune goutte de suc végétal... L'anéantissant de l'intérieur. Était-ce un effet uniquement

subjectif de l'image donnée à voir, ou une intuition, plus qu'un entendement ? Mais il devint sous mes yeux un double végétal de la figure du *musulman*, cette ombre de pierre des camps d'extermination, ce prisonnier anéanti de l'intérieur qui avait franchi le seuil entre l'humain et le non-humain. Dans *Ce qui reste d'Auschwitz*, Agamben écrit : « ce qui définit les musulmans, ce n'est pas tant que leur vie n'est plus une vie (ce type de déchéance vaut, en un sens, pour tous les détenus du camp, et ce n'est même pas une expérience inédite; *c'est plutôt que leur mort n'est plus une mort*¹⁰ » (2003, 75). L'arbre de pierre, mort sans l'être, devenait pour moi le signe de la déchéance... Non celle du *musulman*, mais de ses maîtres, ceux d'Auschwitz qui avaient édicté sa mise en cendre. Bien que non littérale, l'œuvre de Musiol rejoignait la pensée barthésienne des *Mythologies* : « Privé à la fois de son chant et de son explication, le *naturel* de ces images [les photos-chocs] oblige le spectateur à une interrogation violente, l'engage dans la voie d'un jugement qu'il élabore lui-même sans être encombré par la présence démiurgique du photographe » (1957, 117). Présente à son œuvre, dans ce qu'elle avait arraché (violemment) au silence de mort d'Auschwitz, l'artiste avait aussi su s'y retirer afin de faire place à d'autres regards qui, à leur tour, dégageraient, de ce « reposoir » symbolique des bois d'Auschwitz, des bribes de mémoire à transmettre. Je voyais dans cette absence généreuse de l'artiste de la photo, un authentique don à la communauté des voyants, qui s'apparentait, dans une certaine mesure, au don de Raul Hilberg à la mémoire historique de la Shoah.

¹⁰ Je souligne.

Résistance 1. Dans une seule prise photographique, deux arbres d'essence identique formaient un couple gémellé. L'un derrière l'autre, ils inclinaient pareillement leur tronc, résistant de la même façon aux vents contraires... J'allais les quitter pour me concentrer sur l'image suivante qui m'était apparue étonnante, quand je remarquai l'apparence sale et granuleuse du sol où disparaissaient les racines des arbres jumeaux. On aurait dit qu'autour de leur tronc, une débâcle de terre n'avait laissé en reprenant son lit de boue que des gravats souillés de fientes. Et pourtant, les arbres jumeaux survivaient au milieu de cette désolation. Dans quels petits riens puisaient-ils leur force vitale ? Jusqu'à quand subsisteraient-ils ? Je pensai alors à ce qu'avait écrit bien après sa détention Primo Levi, un an avant de se suicider : « je n'ai presque jamais eu le temps à consacrer à la mort; j'avais bien autre chose à quoi penser : à trouver un peu de pain, à échapper au travail harassant, à raccommoder mes chaussures, à voler un balai [...] » (1989, 145). Comme ces arbres aux racines soudées, tendus vers un même but, le rescapé d'Auschwitz avait survécu. Pour un temps. Je joignis, à ces résistants temporaires, ma lecture personnelle de l'arbre agrippé au rocher de l'artiste Mark Tansey (1993, 74). *Rock*, de la suite intitulée *Wells*, réfléchissait la volonté de survie de la nature prise dans un incessant roulement d'eau provoqué par l'Homme, bien qu'aucune résistance à ce chaos ne soit possible. Les jumeaux de Musiol, comme la volonté de vivre *malgré tout* de Levi, et l'arbre dans la tourmente de Tansey, ne survivraient que dans la mémoire.

Résistance 2. Lorsque je me tournai vers la figure de l'arbre étonnant, je sus pourquoi je l'avais ainsi qualifié : il était encerclé ! Un sillon noir à sa base le ceignait, telle

une fine coupure d'une scie à ruban. Je m'approchai au plus près de l'image quitte à me rendre illisible la totalité de l'image. Ce que je ressentais n'avait peut-être rien à voir avec ce qui était là. Cependant, l'illusion persistait, se transformant en un signe révélateur : *un fil de fer, perçu comme un reste de barbelés, étranglait l'arbre*. Cette trace d'un bout de fil de fer dans les bois d'Auschwitz me fit frémir, tant était puissante la métaphore de l'étranglement d'un arbre *déjà* tronqué ainsi que la signification emblématique de l'extermination, due aux barbelés électrifiés. Mais l'image de l'arbre étranglé vacillait... Je remis en cause mon intelligibilité du détail, car je n'arrivais pas à déterminer si, ce que je voyais, ne provenait pas en fait de ma répulsion pour cette ferraille des camps. Je me mis en état d'attente... Et une compréhension autre m'advint. C'était la croissance continue de l'arbre qui était responsable de cette blessure, non le fil de fer. Depuis des décennies, l'arbre avait peu à peu ingéré en lui ce qui l'encerclait... L'avait fait sien. Mais il ne pouvait cacher le sillon noir, sa trace indélébile... Alors il continuait de vivre malgré le marquage, se sentant autre et lui-même... Derrière lui, sur la photographie, des herbes folles et des fleurs sauvages, *tremblantes*... Pourquoi ? Parce qu'il était encore debout malgré l'étranglement ? À peine émises, ces interrogations m'apparurent immodestes. Je ne voyageais pas dans ce cycle pour comprendre quelque chose à la sauvagerie humaine. Je ne désirais que des restes, que le détail « décentré » (Barthes, 1980, 82) pour éclairer mon temps. Nulle nécessité de répondre à ces signes référentiels qui parlaient haut et fort. Cette photo était sans doute de trop dans le corpus de Musiol, pensais-je, tout en continuant de fixer de près le sillon noir. Quand je me reculai, l'image reprit de l'ampleur... Se fit révélatrice : l'arbre encerclé résistait.

Apparence. Je parvins à me détacher un tant soit peu de l'arbre encerclé, lorsque j'alignai quatre autres photographies que je survolai du regard... Je les nommai rapidement : l'arbre aux bouquets, l'arbre aux foins vivants et, créant arbitrairement un diptyque, l'arbre au couple. Bien qu'éloignées de l'aspect uniquement esthétique des illustrations trop lumineuses ou trop bavardes trouvées dans le *Guide historique d'Auschwitz* (Forges et Biscarat, 2011), ces quatre dernières images de ma traversée des bois d'Auschwitz de Musiol formaient un apaisant îlot végétal qui n'avait rien à dire de plus que ce qu'elles montraient : des troncs bien ronds, intacts, de jolis bouquets de feuilles trilobées, de longues herbes souples... Un petit paysage bucolique pour randonneurs qui ne chercheraient, dans les boisés parcourus, que le reflet de ce qu'ils désiraient voir : eux-mêmes. Plusieurs fois durant ma traversée des bois d'Auschwitz, je me sentis moi aussi en quête d'images miroirs... Comme ce quatuor harmonieux qui me renvoyait à une sensation uniquement esthétique de la nature. Bien sûr, les bois de Musiol n'avaient rien à voir avec cette idéalité : « l'évidence des images ne donne aucun accès direct. Au-delà de la preuve, il y a l'épreuve : au-delà de l'évidence visible, il y a l'air des images » (Didi-Huberman, 2010, 51). Redevenue attentive à mon devoir de mémoire, les sons rugueux des arbres tronqués forcèrent mes oreilles. L'apparence paisible du petit paysage *entrevu* s'estompa, il fit place aux bois primitifs des premiers âges... Dans une cavité des racines de l'arbre aux bouquets reposait une dent... Arrêté dans son envol, un oiseau écartelé se dessina dans l'écorchement de l'écorce de l'arbre aux foins... Et un chapelet de petits os s'accrochaient aux entrelacements des hautes herbes. Aux

grognements des arbres tronqués s'ajouta le cri silencieux de l'oiseau écartelé. Tout n'était qu'apparence.

PRÈS DES SIGNES RASSEMBLÉS,
dans la
tente des huiles à peau de mots, à la sortie
du temps,
clair-soupiré
sans un son
- toi, souffle royal cloué
sur la Croix de la Peste, toi maintenant
tu fleuris -,
un œil à chaque pore,
écaillé de souffrances, à
cheval.

Paul Celan, *Près des signes rassemblés*

et Latrines sans fond

Constructions. À l'intérieur d'un bloc s'alignaient de longues tables de béton, trouées d'orifices circulaires : les latrines des femmes d'Auschwitz-Birkenau. Évidemment, bien évidemment, sans aucune cloison entre les trous. Malgré ce peu de soucis (de l'intimité inhérente à ce lieu de passage obligé), la construction des latrines me semblait avoir été pensée, dessinée et exécutée avec grande minutie : l'épaisseur du béton avait été calculée avec soin, selon la moyenne du poids (arrivée/sortie) des utilisatrices, ainsi que la circonférence exacte des trous pour les déjections... *Trous noirs* (2011)¹¹, dernier cycle sur Auschwitz de Marie-Jeanne Musiol, composé de cinquante-cinq photographies, me permettait d'imaginer cela... Aucun enfoncement majeur de béton n'y était visible et les trous des cuvettes semblaient tous avoir été coupés à partir d'un même gabarit... Bien sûr, s'y voyaient certaines meurtrissures

¹¹ Le cycle *Trous noirs* fut exposé au *Prefix Institute of Contemporary Art* à Toronto en juillet 2011.

laissées par les utilisatrices (des dizaines de milliers de prisonnières) : érailllements de la surface bétonnée, abrasions des bords des cuvettes, imprégnations de taches sombres (sang ?), griffures, gravats, minuscules trous... Rien. Moins que rien. Par leur construction exemplaire, les latrines d'Auschwitz avaient résisté à l'usage intensif qui avait été prévu. Toutefois... Le bois des sièges avait perdu plus rapidement sa fonction première : il avait servi de combustible dès la fin de la guerre, avais-je appris dans un article sur l'œuvre de Musiol (Celina Jeffery, 2011, 22). Visibles, les arrachements avaient laissé quelques marques... Celles-ci ne provenaient donc pas d'une défaillance dans la construction ! En fait, un seul élément de ces latrines m'apparut de piètre qualité : le grillage de fer à l'intérieur des cuvettes, dont le dessin, à cinq ou à sept branches, évoquait (par souci du détail ?) celui de menoras. Ce qui restait de ces faux chandeliers, rouillés, oxydés, noircis, brisés ou encore défoncés, démontrait bien la faiblesse du fer employé... Ou la trop grande délicatesse du dessin. Bien sûr, bien sûr, quelles inutiles considérations... Face à ces photos, je me réfugiais dans la matérialité du sujet afin de contrôler, un tant soit peu, l'angoisse qui émanait de ces improbables objets de mémoire qu'étaient devenues les latrines (rarement statufiées, d'ailleurs, dans le musée de l'inimaginable). J'entrevois en elles le déploiement d'un tel théâtre de la cruauté (bien caché dans la simplicité de leur captation photographique et de leur cadrage à l'identique) que je me dissimulai à mon tour dans les coulisses du littéral, afin de ne pas percevoir leurs dérangeants signes symboliques. (Peur éprouvée – dans une moindre mesure – au cours de ma traversée métaphorique des bois d'Auschwitz.) On aurait dit que les gueules béantes des latrines ne cherchaient qu'à me dévorer (terrifiant souvenir

d'enfance décuplé, ici par le nombre et par le lieu). Cette image se déployait avec tant d'intensité que je n'arrivais pas à me rendre réceptive aux minces traces où résidait le réel que je désirais appréhender. Je recouvrais la faille révélatrice, cette « ligne de fracture entre les choses » (Didi-Huberman, 2000, 114), de considérations inutiles afin de ne pas restituer ce que je pourrais y voir.

Disparition. La honte, plus que mon désir d'appropriation, me fit sortir de ma cache : ne pas concevoir les latrines en tant que porteuses de mémoire me parut indigne d'une glaneuse. Les yeux ouverts, je décidai de quitter la surface des images qui étaient sans doute plus poreuses que le dur béton qui les regroupait. Je pensai alors au montage qui saurait élargir le champ d'observation sans perdre la singularité des détails. J'avais déjà exploré cette façon de saisir un ensemble iconique, ainsi que les particularités de ses éléments, lorsque j'avais marché sur les sols de Saint-Marc. Les mosaïques vénitiennes, composées de multiples pierres aux formes, textures, couleurs et dimensions diverses, s'étaient étalées sous mes pieds en de nombreux tapis aux motifs géométriques où, par les jeux rythmés des perspectives, mes pas m'avaient semblé happés vers l'intérieur des sols ou s'envoler vers de lointaines constellations. Non narratives, non explicites, les mosaïques de Saint-Marc annulaient, par leurs silencieuses abstractions, le Dieu discursif des murs de la Basilique. Rassemblées en un tout cohérent (malgré l'hétérogénéité de l'ensemble), les mosaïques m'avaient propulsée dans un monde indéterminé, vide et habité à la fois... Se pourrait-il que les cinquante-cinq trous noirs agissent de la même façon ? Me happer, pour m'absorber en eux, puis me pousser hors de leurs cavités... Vers un autre monde ! Le montage

me sembla nécessaire pour éprouver cette perception qui n'avait peut-être été que singulière (car liée au reconnu esthétique des pavements). Je regroupai la suite photographique de Musiol et la déposai sur le plancher de l'atelier. Se forma alors une mosaïque de trous noirs perçant un cosmos grisâtre. J'observais les images, marchant de l'une à l'autre, y revenant... Le noir profond des trous, sans aucune faille, me laissait sur le seuil. Je persévérais, reprenant maintes fois mon pas-à-pas. Peu à peu, les voiles noirs se déchirèrent, laissant s'envoler des dizaines de lunes noires. La surprenante image métaphorique inversait le processus mémoriel établi, jusqu'alors, par mon regard trop studieux : *les lunes noires venaient à moi et non, moi en elles*. Ce déplacement de l'image, nullement mimétique, outrepassait l'attestation de leur présence : elles étaient « *l'immobilité vive* » (Barthes, 2008, 81) qui se donne à voir dans l'instant de son jaillissement. Les lunes m'apparurent... habitées ! Sans autre lieu, sans autre toit, sans autre droit, les femmes d'Auschwitz y étaient assises, jambes écartées en étoile, chair ouverte... Elles urinaient, se tordaient sous les crampes d'un ventre vide, déféquaient de peu et de rien, s'essuyaient avec ce qu'elles avaient trouvé, subtilisé... Se touchaient... Elles vivaient ! Pendant ce très court temps alloué par les Maîtres, ces instants de réelle intimité avec ce qui restait de leur corps (chacune, cloisonnée en elle-même), les femmes d'Auschwitz chevauchaient des lunes noires qui les amenaient à ce qui leur manquait le plus, *leur humanité*. J'aurais voulu refermer ma main sur elles, les amener ailleurs... Pour toujours... Ailleurs. Dans un espace indéterminé... Céleste. Sans Dieux ni Maîtres. Mais les femmes des latrines d'Auschwitz s'échappèrent... Les lunes noires retournèrent dans

les trous qui se refermèrent sur elles. Laissant ma main pleine d'elles, malgré l'absence...

BIBLIOGRAPHIE

I Corpus étudié

Camp

AGAMBEN, Giorgio, (2003). *Ce qui reste d'Auschwitz. L'archive et le témoin. Homo Sacer III*, traduit de l'italien par Pierre Alferi, Paris, Payot & Rivages, coll. « Rivages poche / Petite Bibliothèque », n° 390, 193 p.

HILBERG, Raul, (1994). *Exécuteurs, victimes, témoins. La catastrophe juive 1933-1945*, traduit de l'anglais par Marie-France de Paloméra, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », n° 133, 517 p.

_____, (2006). *La destruction des Juifs d'Europe I, II, III*, traduit de l'anglais par Marie-France de Paloméra, André Charpentier et Pierre-Emmanuel Dauza, édition définitive, complétée et mise à jour, ouvrage publié avec le concours du Centre national du livre, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », n°s 142, 143, 144, 2 400 p.

LEVI, Primo, (1989). *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, traduit de l'italien par André Maugé, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 200 p.

Forêt

BEUGNOT, Bernard, (2002). « Quelques figures de l'espace intérieur », dans *Études littéraires, Études classiques*, Patrick Dandrey (dir.), vol. 34, n°s 1-2, hiver, p. 29-38.

CERTEAU, Michel (de), (1990). « Pratiques de l'espace », *L'invention du quotidien I. Arts de faire*, édition établie et présentée par Luce Giard, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », p. 139-190.

HARRISON, Robert, (1992). *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, traduit de l'anglais par Florence Naugrette, Paris, Flammarion, 397 p.

Quatre objets de mémoire

AUGER, Marc, (1992). « Des lieux non-lieux », *Non-lieux. Introduction à une anthologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XX^e siècle », p. 97-144.

BARTHES, Roland, (1980). *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard, Seuil, coll. « Cahiers du cinéma », 193 p.

DIDI-HUBERMAN, Georges, (2003). *Images malgré tout*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 235 p.

LANZMAN, Claude, (2001). *Shoah*, préface de Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, coll. « Folio », n° 3026, 285 p.

MUSIOL Marie-Jeanne, (1998). *Dans l'ombre de la forêt / In the Shadow of the Forest Auschwitz-Birkenau*, livre d'artiste à tirage limité, sans pagination.

_____, (2011). *Trous noirs*, livre d'artiste à tirage limité, sans pagination.

II Corpus théorique

AGAMBEN, Giorgio, (2008). *Qu'est-ce que le contemporain ?* traduit de l'italien par Maxime Rovere, Paris, Payot & Rivages, coll. « Rivages poche / Petite Bibliothèque », n° 617, 43 p.

BARTHES, Roland, (1957). *Mythologies*, Seuil, coll. « Points essais », 275 p.

_____, (2003). *La préparation du roman I et II, Cours et Séminaire au Collège de France (1978-1979) et (1979-1980)*, texte établi, annoté et présenté par Nathalie Léger, Paris, Seuil / IMEC, coll. « Traces écrites », 460 p.

BENJAMIN, Walter, (1971). « L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique », *Œuvre II. Poésie et révolution*, essais traduits de l'allemand par Maurice de Gandillac, Paris, Denoël, coll. « Les lettres nouvelles », p. 171-210.

BOULIER, Joël, Laurent Simon, (2009). *Atlas des forêts dans le monde. Protéger, développer, gérer une ressource vitale*, cartographie de Eugénie Dumas, préface de Wangari Maathai, Paris, Autrement, coll. « Atlas / Monde », 80 p.

COHEN, Esther, (2010), *Les narrateurs d'Auschwitz*, traduit de l'espagnol par Yael Weiss Solis, préface de Silvestra Mariniello, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Champ libre », 202 p.

DERRIDA, Jacques, (1967). *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 445 p.

DIDI-HUBERMAN, Georges, (1992). *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 209 p.

_____, (2000). *Devant le temps. Histoire de l'art et anachronisme des images*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 286 p.

_____, (2009). *Survivance des lucioles*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 141 p.

_____, (2010). *Remontages du temps subi. L'œil de l'Histoire 2*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 249 p.

_____, (2011). *Écorces*, Paris, Éditions de Minuit, 75 p.

DUFOURMANTELLE, Anne, (2001). *La sauvagerie maternelle*, Paris, Calmann-Lévy, 220 p.

ECO, Umberto, (1992). *Les limites de l'interprétation*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset & Fasquelle, coll. « Le livre de Poche, Biblio essais », n° 4192, 405 p.

FORGES, Jean-François et Pierre-Jérôme Biscarat, (2011). *Guide historique d'Auschwitz et des traces juives de Cracovie*, photographies de Léa Eouzan, préface de Piotr Cywiński, Paris, Autrement, 288 p.

FREEMAN, Judi, (1993). *Mark Tansey*, with Contributions by Alain Robbe-Grillet, Mark Tansey, Los Angeles, Los Angeles County Museum of Art, 116 p.

GOURITIN, Patricia, (18 oct. 2010). « Littérature et photographie du lisible qui fait voir au visible qui narre », *Acta Fabula*, ouvrages collectifs. URL : <http://www.fabula.org/revue/document5017.php>. Document consulté le 15 mars 2012.

JEFFERY, Celina, (2011). « Contemplating the Void Marie-Jeanne Musiol's Black Holes », *Prefix Photo 23 : Shadow Plays*, Toronto, Prefix Institute of Contemporary Art, vol. 12, n° 1, novembre, p. 16-31.

KERTÉSZ, Imre, (1998). *Être sans destin*, traduit du hongrois par Natalia et Charles Zarembo, Arles, Actes Sud, 366 p.

KLEIN, A. M. (1990). *Le second rouleau*, traduit de l'anglais par Charlotte et Robert Melançon, Montréal, Boréal, 217 p.

KOGON, Eugen, Hermann Langbein et Adalbert Rückerl, (2000). *Les chambres à gaz. Secret d'État*, traduit de l'allemand par Henry Rollet, troisième édition et mise à jour par Pierre Serge Choumoff, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Histoire », 272 p.

LANTOINE, Jacques-Louis, (21 mars 2011). « Pour une philosophie de l'affect : penser l'affect & penser par affect », *Acta Fabula*, notes de lecture. URL : <http://www.fabula.org/revue/document6210.php>. Document consulté le 4 avril 2011.

MAVRIKAKIS, Catherine, (2006). « L'apparition du disparu, La disparate du poétique dans deux recueils de Denise Desautels. Du musical au Photographique », *Études françaises*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, vol. 42, 2, p. 46-60.

MUSIOL, Marie-Jeanne, (2003). *Silences*, Catalogue d'exposition, Montréal, Musée d'art contemporain, 49 p.

NIETZSCHE, Friedrich, (1990). *Considérations inactuelles III et IV, Schopenhauer éducateur, Richard Wagner à Bayreuth*, textes et variantes établis par G. Colli et M. Montinari, traduits de l'allemand par Henri-Alexis Baatsch, Pascal David, Cornélius Heim, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », n° 206, 204 p.

SALLENAVE, Danièle, (1994). *Le principe de ruine*, Paris, Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 128 p.

SCHAEFFER, Jean-Marie, (1987). *L'image précaire. Du dispositif photographique*, Seuil, coll. « Poétique », 217 p.

STEINER, George, (1991). *Réelles présences. Les arts du sens*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », n° 255, 281 p.

SURYA, Michel, (2004). *Humanimalités. Matériologies, 3*, précédé de *L'idiotie de Bataille*, Paris, Éditions Léo Scheer, 263 p.

TAMISIER, Marc, (2009). *Texte, art et photographie. La théorisation de la photographie contemporaine*, Paris, L'Harmattan, coll. « Groupe Eidos », 181 p.

THÉLOT, Jérôme, (2009). *Critique de la raison photographique*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Encre marine », 126 p.

TODOROV, Tzvetan, (1980). « Les transformations narratives », dans *Poétique de la prose, choix*, suivi de *Nouvelles recherches sur le récit*, Paris, Seuil, coll. « Points », n° 120, p. 117-132.

COLLECTIF, (2005). *Des voix sous la cendre. Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau*, préface de Georges Bensoussan, Paris, Calmann-Lévy / Mémorial de la Shoah, 442 p.

III Filmographie

LANZMANN, Claude, (1985). *Shoah*, France, Films Aleph / Historia Films, vidéodisques DVD, ministère de la Culture, coll. « Classic DVD », approx. 566 min. son, couleur, anglais, français, polonais, allemand, hébreu, yiddish et italien, sous-titres anglais, français, séquence D. 3, 11.

IV Œuvres littéraires citées

* Les pages entre parenthèses renvoient, dans l'œuvre, aux poèmes en exergue de Camp et de *Quatre objets de mémoire*, ainsi qu'aux fables incluses dans *Camp*.

Exergue

CELAN, Paul, (1989). « Comme tu. Wie du » et « Plus de semi-ligneux. Kein Halbholz », *Contrainte de Lumière. Lichtzwang*, traduit de l'allemand par Bertrand Badiou et Jean-Claude Rambach, Paris, Belin, coll. « L'extrême contemporain », 190 p., (p. 63, 125).

_____, (1991). « Confiance. Zuversicht », *Grille de parole. Sprachgitter*, traduit de l'allemand par Martine Broda, édition bilingue, Paris, Christian Bourgois, coll. « Détroits », 111 p., (p. 17).

_____, (2003). « Près des signes rassemblés. Bei den zusammengetretenen », *Renverse du souffle*, édition bilingue, traduit de l'allemand et annoté par Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 176 p., (p. 75).

_____, (2004). « En jouant les haches. Mit Äxten spielend », *Poèmes*, traduits et présentés par John E. Jackson, suivis d'un essai sur la poésie de Paul Celan, Paris, José Corti, 244 p., (p. 111).

Fables

LA FONTAINE, Jean (de), (1991). *Fables*, édition présentée, établie et annotée par Jean-Pierre Collinet, texte intégral, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », n° 2246, 580 p. (« Le corbeau et le renard », p. 54; « Le renard et la cigogne », p. 70; « La colombe et la fourmi », p. 87; « Le chameau et les bâtons flottants », p. 133; « L'ours et les deux compagnons », p. 167; « Les animaux malades de la peste », p. 197; « Le mulet se vantant de sa généalogie », p. 177).

ANNEXE I



Dans l'ombre de la forêt (Auschwitz-Birkenau).
Photo argentique, 73 cm x 73 cm, 1998. © Marie-Jeanne Musiol



Dans l'ombre de la forêt (Auschwitz-Birkenau).
Photo argentique, 73 cm x 73 cm, 1998. © Marie-Jeanne Musiol



Dans l'ombre de la forêt (Auschwitz-Birkenau).
Photo argentique, 73 cm x 73 cm, 1998. © Marie-Jeanne Musiol

ANNEXE II



Détail. Bloc des latrines (femmes).
Auschwitz-Birkenau, 2009. © Marie-Jeanne Musiol



Trou noir no 036.

Photo numérique, 47.5 cm x 60 cm, 2011. © Marie-Jeanne Musiol



Trou noir no 55.

Photo numérique, 47.5 cm x 60 cm, 2011. © Marie-Jeanne Musiol



Trou noir no 66.

Photo numérique, 47.5 cm x 60 cm, 2011. © Marie-Jeanne Musiol